

CAROLINE
DE
LICHTFIELD.
PAR

MADAME DE***.

Publié par le Traducteur de Werther.

TOME SECOND.



A DUBLIN:

Chez LUC WHITE, No. 86, DAME-STREET.

M. DCC. LXXXVI.

CAROLINE



LICHTFIELD

MADAME DE

THE PRINCE OF WALES

TOME SECOND



A DUBLIN

THE PRINCE OF WALES

M. DCC. LXXXVI

CAROLINE

DE

LICHTFELD.

LORSQUE Caroline n'auroit pas voulu prendre le nom de comtesse de Wallstein, qu'elle commençoit à aimer, elle y eût été forcée. Pendant qu'elle écrivoit sa lettre, la chanoinesse n'avoit pas manqué de rassembler tous ses gens, de leur apprendre que sa Caroline étoit comtesse de Wallstein, & de leur ordonner de l'appeler toujours à l'avenir, *Mde. la comtesse*; elle fut ponctuellement obéie, & dans l'espace de quelques minutes, deux ou trois femmes de chambre & autant de laquais entrèrent chez Caroline, sous différens prétextes, uniquement pour avoir l'occasion de dire, *Madame la comtesse*. — *Madame la comtesse*. Dès que la lettre fut finie, elle courut la lire à son amie. Oui, ma bonne maman, lui dit-elle en la finissant, j'en ai pris la ferme résolution, je veux vivre & mourir ici, & ne plus aimer que vous seule au monde. Quelques jours.

plutôt ce projet, eût enchanté la tendre chanoinesse ; elle avoit alors bien d'autres idées, son imagination étoit montée au plus haut point d'enthousiasme pour le comte de Walfstein, & sa réunion avec Caroline étoit devenue l'unique objet de ses vœux ; mais comme il entroit dans le plan qu'elle venoit de former, que la jeune comtesse ignorât tout, elle feignit d'approuver sa lettre, & se fit peut-être un plaisir de se venger (car la vengeance est un plaisir de tous les âges) du secret qu'on lui avoit caché, en cachant à son tour ce qu'elle méditoit. La lettre fut donc cachetée telle qu'elle étoit : on prétend qu'il échappa un demi soupir à Caroline, en écrivant sur l'adresse *chez M. le baron de Lindorf* ; elle assure à présent qu'elle ne le croit pas, mais on peut croire, au moins que ce fut le dernier. Le lendemain & les jours suivans, elle ne fut occupée que du comte, & plus elle y pensoit, plus elle s'attachoit à cette pensée : toutes ses lettres furent relues plus d'une fois ; elle crut y trouver mille choses qu'elle n'avoit point encore remarquées, & qui répandoient un nouveau jour sur le cœur & l'esprit de cet homme excellent, dont elle connoissoit trop tard tout le mérite. Le petit portrait sorti



de sa boîte fut suspendu à un cordon passé autour du cou de Caroline, & ne le quitta plus : vingt fois par jour elle le sortoit de son sein, le fixoit avec attendrissement, le recachoit avec dépit ; mais plus elle sentoit que son époux auroit fait le bonheur de sa vie, plus elle's applaudissoit de la résolution qu'elle avoit prise, persuadée qu'il ne vouloit pas vivre avec elle ; il lui en coûtoit bien moins de le savoir à Berlin que dans les pays lointains, voyageant avec Lindorf. L'idée d'être la cause de l'exil que ces deux amis s'imposoient, la révoltoit ; elle ne pouvoit la supporter ; du moins, disoit-elle, que l'un des deux soit heureux dans sa patrie ; elle éprouvoit même un secret plaisir du sacrifice qu'elle faisoit au bonheur du comte. C'étoit en quelque sorte une expiation de ses torts avec lui, qui la justifioit à ses propres yeux, & la raccommoitoit avec elle-même. Pendant qu'elle étoit agitée de ces diverses pensées, la chanoinesse de son côté n'étoit pas oisive, & ne cessoit de réfléchir au meilleur moyen de réunir les deux époux ; il s'en présenta bien à son esprit de très-naturels & bien faciles à exécuter ; tels, par exemple, que de faire écrire au comte par une femme de chambre de

confiance qu'elle avoit, pour l'inviter en son nom à venir à Rindaw, ou de mener Caroline à Berlin sous quelques prétextes, & d'engager son mari à s'y rencontrer ; ou ce qui valoit encore mieux, de raisonner avec elle, de l'amener doucement à une réunion, qu'elle désiroit trop elle-même pour s'y refuser long-temps ; mais tout cela parut trop simple à Mde. de Rindaw, trop commun pour faire le dénouement d'un roman, dans lequel elle étoit transportée de jouer un rôle ; il falloit des surprises, des reconnoissances, de grands coups de théâtre, & voici ce que cette prudente tête imagina.

Un jour, c'étoit le troisième depuis que la lettre de Caroline étoit partie, elle lui dit que dès long-temps elle avoit envie de visiter son chapitre, & d'y passer quelque temps, que c'étoit un devoir qu'elle avoit trop négligé, qu'elle vouloit le remplir encore une fois avant sa mort, qu'elle partiroit dès le lendemain, & qu'elle la prioit de l'accompagner. Caroline, surprise de cette résolution subite, lui représenta vainement, que son âge, ses infirmités, une permission qu'elle avoit obtenue depuis long-temps de vivre à Rindaw, la dispensoient de tout devoir : la chanoinesse insista si fort,

qu'elle n'osâ pas la contrarier, d'autant plus qu'elle se fit elle-même un vrai plaisir de ce petit voyage. Il retarderoit son entrevue avec son père, l'éloigneroit quelque temps d'un séjour qui lui rappelloit trop de choses, & la distrairoit de sa mélancolie : un autre motif s'y joignoit encore ; elle avoit toujours désiré de former une liaison avec quelque jeune personne de son âge : cette espèce de sentiment manquoit à son cœur, & depuis quelque temps surtout, elle sentoît plus vivement encore le besoin d'une amie. La baronne de Rindaw étoit bien la sienne ; mais ce respect que l'on conserve pour ceux qui nous ont élevés, la différence immense de leur âge, qui lui donnoit la crainte continuelle de la perdre d'un jour à l'autre, l'effroi de la solitude où la mort de cette unique amie la laisseroit, tout augmentoit ce désir ardent d'en trouver une autre, plus rapprochée d'elle, dont l'âme répondît à la sienne, avec qui elle pût parler de tout ce qui l'agitoit, & entretenir dans l'absence une correspondance qui lui paroîssoit d'avance un des plus grands charmes de la retraite où elle comptoit passer ses jours. Ah ! pensoit-elle souvent, si j'avois seulement une amie telle que je me l'imagine, combien je l'ai-

merois, & comme je saurois m'en faire aimer ! un sentiment si doux suffiroit pour remplir mon cœur, j'oublierois bientôt que j'en ai connu de plus vifs, & que celui à qui je voudrois les consacrer tous à présent, ne peut plus les partager.... Quand, dans les livres nouveaux qu'on leur envoyoit de Berlin, elle trouvoit une correspondance entre deux amies, son cœur palpitait, elle soupiroit, & disoit tristement : & moi je n'ai personne à qui je puisse écrire tout ce que je pense, je n'ai point de lettre à attendre, à recevoir ; cela lui paroissoit le comble du malheur. Mais lorsque la chanoinesse lui proposa ce petit voyage, elle imagina tout de suite qu'un séjour dans un chapitre, où l'on élevoit plusieurs demoiselles de distinction, lui fourniroit certainement l'occasion de former une liaison d'amitié avec quelques-unes d'entr'elles, & même celle de pouvoir faire un choix. Elle céda donc avec plaisir aux vœux de sa maman, & se prépara dès le lendemain.

Dans ses projets de confiance pour sa future amie, elle ne manqua point d'emporter avec elle son précieux cahier, & ses lettres, qui étoient devenues presque son unique lecture, & moins encore son cher petit

portrait, qui ne quittoit plus son sein, & qu'elle aimoit tous les jours davantage ; en attendant qu'elle eût une amie, il lui entenoit lieu, il étoit devenu le confident de ses plus secrètes pensées ; & étoit à lui qu'elle avouoit le regret mortel qu'elle éprouvoit, en croyant avoir perdu sans retour & l'estime & l'amitié de son époux ; cette physionomie expressive & sensible paroissoit l'entendre, lui répondre, la rassurer, & ses momens les plus doux étoient ceux où elle avoit avec lui cette conversation muette.

Le lendemain, de très bonne heure, la chanoinesse, Caroline, & leurs femmes de chambre, montèrent en berline. Madame de Rindaw étoit de la plus grande gaieté ; elle fut prête la première, & paroissoit se faire un extrême plaisir de cette course. Comme elle n'y voyoit plus du tout, & qu'elle n'étoit distraite par rien, elle causoit beaucoup, & vouloit qu'on lui rendît compte de tous les endroits où l'on passoit ; ce fut d'abord dans cette route sur laquelle donnoit le pavillon où Caroline avoit entendu Lindorf pour la première fois, où depuis lors elle s'étoit entretenue si souvent avec lui, & d'où elle l'avoit vu s'éloigner pour jamais. Un peu plus loin elle aperçut les tours du château

de Risberg, & côtoya le parc, où elle s'étoit égarée & où elle avoit rencontré Lindorf : c'est alors qu'elle put connoître la différence des sentimens qui l'agitoient dans ce temps-là, à ceux qu'elle éprouvoit actuellement. Son cœur ne palpita point, mais il se ferra péniblement : au lieu d'attacher des regards attendris sur les endroits qui lui retraçoient un amour qu'elle n'avoit plus, & qu'elle se reprochoit encore, elle les détourna, & regarda du côté opposé, en pensant douloureusement à tous les torts qu'elle avoit avec son époux. Tout le reste du voyage se passa sans aucun événement ; la vieille baronne le soutint très bien, & conserva sa bonne humeur ; elle n'appeloit plus Caroline, que *ma chère comtesse*, & la nommoit à chaque instant ; souvent aussi elle voulut parler du comte, mais Caroline plus prudente qu'elle, retenue par la présence des femmes de chambre, craignant également d'en dire trop ou trop peu, détournoit la conversation.

Le chapitre où elles alloient, étoit à quelques journées de Rindaw ; Caroline ne se croyoit pas éloignée d'y arriver, & s'en impatientoit, lorsqu'elle vit le cocher enfilel l'avenue d'un ancien & grand château, dont

elle avoit apperçu de loin les girouettes ; elle en témoigna sa surprise à son amie, qui, d'un air content, lui répondit qu'il suivoit ses ordres, & qu'elle vouloit voir en passant un ami qui demouroit là. Caroline n'eut pas le temps de faire d'autres questions sur cet ami, dont jamais elle n'avoit entendu parler ; elles étoient déjà dans la cour du château. La chanoinesse appelle son laquais, & lui ordonne d'aller savoir si M. le comte de Walstein est là ; & si deux de ses amies peuvent avoir le plaisir de le voir. A ce nom, Caroline se doute de la vérité, fait un cri, & peut à peine articuler. — Eh, grand Dieu ! maman, ai-je bien entendu où sommes-nous ? où m'avez-vous amenée ? — Au château de Ronebourg, répondit la baronne en riant, & je t'amène à ton époux. La pauvre Caroline n'a pas même entendu toute cette phrase, ses sens l'ont abandonnée, elle est tombée sans la moindre connoissance sur l'épaule de son imprudente amie. Sa femme de chambre la relève, la soutient, dit à la chanoinesse l'état affreux où est sa maîtresse, lui demande un flacon, qu'elle ne trouve point ; elle se désespère, se repent trop tard de ce qu'elle a fait, & Caroline, toujours évanouie, ne donne pas

le moindre signe d'existence ; tout cela se passoit dans la berline, au milieu de la cour du château, pendant que le laquais' acquittoit de sa commission, & qu'on cherchoit le comte, qui se promenoit dans le parc avec Lindorf. Enfin on l'a trouvé, il ne comprend rien à cette visite, à ces amies inconnues ; car la chanoinesse, qui vouloit jouir des grandes surprises, avoit défendu qu'on la nommât ; & vraiment le comte n'avoit garde d'imaginer que c'étoit d'elle & de sa femme, dont il avoit reçu la lettre la veille. Il se presse de venir recevoir les dames qu'on lui annonce ; son ami le suit, ils arrivent, & le premier objet qui se présente à leurs yeux, c'est Caroline, sans aucun sentiment, les cheveux détachés, le sein découvert, son lacet coupé, qu'on s'efforçoit de sortir comme on pouvoit de la berline, & la baronne, toute en larmes, jetant les hauts cris, appelant l'univers entier au secours, s'accusant de la mort de Caroline, & jurant de ne pas lui survivre.

Si un pareil spectacle dut frapper le comte, même avant que de savoir ce que c'étoit, qu'on juge de l'impression qu'il fit sur Lindorf ; au premier instant il a reconnu Caroline, il peut à peine en croire ses yeux, &

la vive émotion de son cœur. Grand Dieu ! que vois-je, s'écrie-t-il, en se précipitant auprès du carrosse ; alors il n'en put douter. La pâleur de Caroline, ses yeux fermés, les cris de son amie, lui persuadent qu'en effet, elle vient d'expirer, & bientôt son état diffère peu du sien. Le comte, qui ne comprenoit rien encore à tout ce qu'il voyoit, & qui, marchant difficilement, arrive un peu après Lindorf, le voit chanceler, & n'a que le temps de le soutenir dans ses bras. Il se ranime bientôt, mais c'est pour se livrer au plus affreux désespoir, c'est pour dire au comte : " C'est elle, c'est
" votre Caroline, c'est la mienne, c'est celle
" que j'adorois, qui n'existe plus, & que je
" veux suivre au tombeau..." En disant cela, il s'arrache avec violence des bras du comte, qui, atterré de ce qu'il entend, de ce qu'il voit, ne sachant ce qu'il doit croire, cherche à percer une foule de domestiques, que les cris de la chanoinesse & de ses gens ont attirés, & qui entourent le carrosse. Il y parvint avec peine : on venoit d'en tirer Caroline, & le grand air commençoit à lui rendre l'usage de ses sens, elle entr'ouvroit les yeux, faisoit quelques mouvemens, & la femme de chambre, assise par terre, la sou-

tenoit contre elle, pendant qu'on étoit allé chercher un fauteuil pour la transporter plus commodément. La pauvre chanoinesse, toujours au fond de sa berline, où elle payoit cher son imprudence, s'agitoit, pleuroit, demandoit le comte, & ne se calma que lorsqu'on lui dit qu'il étoit là, & que Caroline se ranimoit.... Oui, sans doute, il étoit là, mais il ne savoit pas encore si tout ce qui se passoit n'étoit pas un songe, une illusion. Caroline à Ronebourg, & paroissant y être amenée avec violence, puisqu'elle y arrivoit mourante. Le désespoir & la fuite de Lindorf, qui avoit disparu, étoient peut-être encore un plus grand sujet de surprise. Ces mots retentissoient aux oreilles du comte. *C'est votre Caroline, c'est la mienne, c'est celle que j'adorai.* Quoi ! ce seroit Caroline que Lindorf aimoit, dont il étoit aimé.... Il cherchoit encore à en douter, à se persuader que son ami, égaré par la douleur, s'étoit trompé. Mais malgré le changement que deux années avoient apporté à la figure de Caroline, & celui que lui causoit son état actuel, il ne put long-temps la méconnoître ; après l'avoir regardée quelques instans en silence, il se jette à ses pieds, prend ses mains & les presse avec ardeur contre ses

lèvres ; elle entr'ouvre les yeux, ne se rappelle distinctement de rien, ne fait où elle est, qui est cet homme prosterné devant elle. Trop foible pour rien articuler, elle retire doucement ses deux mains qu'il pressoit toujours dans les siennes, les joint ensemble, pose sa tête dessus, & verse un déluge de larmes : le comte, toujours à genoux devant elle, pleure avec elle, cherche à la calmer, à la rassurer, lorsqu'il entend les cris répétés de Mde. de Rindaw, qui ne cessoit de l'appeler du fond de sa berline, & qui commençoit à s'impatienter ; elle l'appelle enfin si haut, qu'il est contraint de laisser Caroline, & d'aller à elle : ce fut au moins avec l'espoir d'apprendre quelque chose sur cette étrange aventure ; mais la pauvre femme étoit si émue, si agitée, disoit tant de choses à la fois, qu'il n'étoit pas possible d'y rien comprendre. Le comte d'ailleurs, en s'approchant d'elle, fut frappé d'une autre idée ; il ignoroit tout à fait le malheureux état de sa vue, ce fut un nouveau trait de lumière pour lui ; il se rappelle à l'instant *cette vieille parente aveugle*, dont Lindorf lui avoit écrit en Russie que celle qu'il aimoit prenoit tant de soin, & ce qui dans le temps même auroit contribué à détourner ses soupçons,

s'il en avoit eus, ne lui laissa plus alors le moindre doute : cependant il lui aida à descendre, & la conduisit auprès de Caroline, que l'on venoit de placer dans un fauteuil. La chanoinesse ne fut rassurée sur sa vie, que lorsqu'elle lui dit d'une voix bien foible, & avec le ton du reproche : ah, maman, maman, qu'avez-vous fait ? peu-à-peu ses idées étoient revenues, mais elle étoit encore si abattue & si souffrante, que ses yeux étoient fermés, & qu'elle n'auroit pu se soutenir ; le comte donna des ordres pour qu'on la transportât doucement au château ; il offrit le bras à Mde. de Rindaw, & ils la suivirent.

On décida de mettre Caroline au lit, elle-même parut le désirer ; la chanoinesse voulut rester auprès d'elle, & le comte, après lui avoir baisé la main, qu'elle ne retira plus, les laissa dans son appartement, & se hâta de passer dans celui de Lindorf, dont il étoit extrêmement inquiet ; il ne le trouva point ; mais en parcourant sa chambre des yeux, il vit sur son bureau une lettre cachetée, il la regarda ; elle étoit à son adresse, il l'ouvrit avec émotion, & lit ce qui suit, tracé par une main tremblante, & qui se ressentait du désordre où étoit Lindorf en l'écrivant.

“ L'événement le plus inattendu, le plus
 “ incompréhensible, vient de vous décou-
 “ vrir le fatal secret que je voulois emporter
 “ au tombeau; je n'ai pas été le maître de
 “ mon premier mouvement. Voir Caroline
 “ expirante & se taire; étoit au-dessus des
 “ forces de l'humanité. . . . Oui, mon cher
 “ comte, c'est elle-même que j'adorai
 “ sans la connoître, sans imaginer que vous
 “ eussiez aucun droit sur elle. J'atteste le ciel
 “ qu'à l'instant où je l'appris, je m'éloignai
 “ d'elle avec la ferme résolution de ne la
 “ revoir de ma vie. Pouvois-je prévoir,
 “ que dans ma retraite, que chez moi-
 “ même.... Grand Dieu! il manquoit à mes
 “ crimes, à mon affreuse destinée, de trahir
 “ mes sermens, & de porter le trouble dans
 “ votre ame. O Walstein! rassurez-vous,
 “ vous possédez le modèle de l'innocence,
 “ de la vertu, de toutes les vertus; elle
 “ seule étoit digne de vous, & vous étiez le
 “ seul mortel digne d'elle. Puissiez-vous faire
 “ long-temps votre bonheur mutuel. . . .
 “ Pour moi, je pars, je vous délivre pour
 “ jamais d'un malheureux ami, qui semble
 “ n'exister que pour votre tourment. Mais
 “ j'ose encore vous demander une dernière
 “ grâce: que votre épouse ignore que je l'ai

“ vue & que vous êtes instruit de ma fatale
“ passion. Ou je suis bien trompé, ou c’est
“ elle-même qui vous l’apprendra, qui
“ n’aura bientôt plus de secrets pour vous ;
“ il vous sera plus doux de le devoir à sa
“ confiance, & je n’emporterai pas l’af-
“ freuse idée qu’elle puisse croire que je l’ai
“ trahie.... Adieu, mon cher comte ; adieu,
“ Caroline, adieu pour toujours, uniques
“ objets d’un cœur également déchiré par
“ l’amour & par l’amitié. Oubliez le mal-
“ heureux Lindorf, mais ne le haïssez pas.
“ *P. S.* Vous voudrez bien vous regarder,
“ à Ronebourg, comme chez vous ; je laisse
“ mes ordres en conséquence. Je vous écrirai
“ encore une fois, mon cher comte, lors-
“ que mon séjour sera fixé, pour m’assurer
“ que vous me pardonnez, & que vous êtes
“ heureux ; vous ne pouvez manquer de
“ l’être, puisqu’elle vit, puisqu’elle vous
“ est rendue.

“ Je vous promets de ne point attenter à
“ mes jours, & de les passer loin de vous
“ & loin d’elle.”

Cette lettre avoit été tracée avec tant
d’émotion & de rapidité, que le comte put
à peine la lire, il ne fit que la parcourir
pour le moment, & ressortit pour parler à

Varner, valet de chambre de Lindorf. Son projet étoit de faire courir incessamment après lui, & de tâcher de l'engager à revenir ; mais il fut bientôt que c'étoit impossible. Lindorf, après s'être convaincu qu'il avoit pris une fausse alarme, & que l'état où il avoit vu Caroline, n'étoit qu'un profond évanouissement, dont elle commençoit à revenir, ne s'étoit donné que le temps de faire seller un cheval anglais, coureur excellent ; d'écrire pendant ce temps-là la lettre qu'on vient de lire, & de partir au grand galop. Il avoit seulement dit à Varner d'arranger tout pour le joindre avec ses équipages dans le lieu qu'il lui marqueroit, recommander les soins les plus soutenus pour la compagnie qu'il laissoit au château, & avoit disparu, en défendant qu'on le suivât.

Lorsque le comte sut qu'il n'y avoit aucun espoir de le ramener ce jour-là, il fit promettre à son valet de chambre de l'avertir des premières nouvelles qu'il recevrait. Il relut sa lettre qui l'attendrit jusqu'aux larmes : ne pouvant plus résister ensuite au désir de savoir les motifs de cette étrange arrivée, il fit demander à la chanoinesse s'il pourroit l'entretenir quelques instans dans un salon

attendant à la chambre où l'on avoit mis Caroline. Elle s'y rendit tout de suite, étant aussi impatiente de parler, que le comte l'étoit de l'entendre. Après lui avoir dit que la comtesse reposoit, elle ajouta d'un ton gracieux :— Quoique ceci n'ait pas tourné précisément comme je l'aurois voulu, ne me favez-vous pas quelque gré, M. le comte, de vous l'avoir amenée? -- Avant que de vous témoigner ma reconnoissance, Madame, je voudrois être sûr qu'elle n'a point été forcée de faire cette démarche. — Forcée, M. le comte, forcée, en vérité vous n'y pensez pas, vous ne me connoissez pas ; est-ce moi qui forcerai jamais cette chère enfant à quoi que ce soit ? non, M. le comte, c'est bien de son plein gré qu'elle a fait ce voyage ; depuis long-temps je ne l'ai vue aussi gaie que pendant la route ; c'étoit une impatience d'arriver.... — En ce cas, interrompit le comte, je n'y comprends plus rien : j'avois craint que cet évanouissement, ces larmes, ces mots qu'elle vous adressoit avec le ton du reproche.. — Mais ce n'étoit que la surprise de se trouver ici près de vous. . . l'émotion d'une première entrevue. . . que fais-je, ces jeunes personnes sont si timides. J'avoue bien que j'aurois mieux fait de la

préparer doucement.... Mais, d'un autre côté, ceci fera événement, & si jamais on écrit votre histoire, ce sera l'incident le plus intéressant. Le comte qui ne connoissoit point la tournure romanesque de son esprit, surpris de ce propos, la regarda avec étonnement, lui en demanda l'explication, & apprit enfin, que si ce n'étoit pas par violence qu'on avoit amené Caroline à Ronebourg, c'étoit avec une supercherie qu'il fut loin d'approuver ; il le dit naturellement à la chanoinesse, qui s'en excusa sur son désir ardent de les voir réunis, & sur sa crainte de n'y pas réussir par un autre moyen. Cependant, dit-elle, si j'avois pensé... mais j'avoue que cela m'étoit totalement sorti de l'esprit. — Quoi, cela, reprit le comte ? — Oh ! rien, rien du tout ; c'est quelque chose que je ne puis dire, & qui sûrement est la cause de cette terrible émotion.... Mais à propos, M. le comte, je viens d'apprendre que nous sommes ici chez M. le baron de Lindorf... cette terre est donc à lui ? — J'aurois dû le savoir, mais j'ai mal compris tout cela ; depuis quelque temps j'ai la tête si foible.... j'ai cru, je ne sais pourquoi, que ce Ronebourg étoit à vous. — Non, Madame, mais c'est la même chose, M. le baron de Lindorf est mon

intime ami ; il m'a prié en partant de me regarder ici comme chez moi. -- En partant, dites-vous : il est donc absent. — Oui, (répondit le comte, en souriant malgré lui, de la prudence de la chanoinesse, qui disoit tout en ne voulant rien dire) il est absent pour quelque temps. -- En vérité, j'en suis enchantée, & cela se rencontre au mieux. -- Pourquoi donc, Madame ? — Mais je ne fais... pour ne pas lui donner la peine, l'embarras... La pauvre femme ne savoit trop que dire, elle s'apercevoit à regret qu'elle avoit pensé tout haut, ce qui lui arrive souvent, & trembloit d'avoir découvert un secret qu'elle croyoit de la plus grande importance de cacher avec soin. — Ah ! oui j'entends, dit le comte, en souriant encore ; l'embarras de recevoir des étrangères, car sans doute, mon ami n'a pas le bonheur de vous connoître. Malgré sa bonne intention, il ne fut pas possible à la chanoinesse de mentir avec l'intrépidité que l'occasion exigeoit. — Non, pas précisément ; il s'est trouvé par hasard cet été notre voisin de campagne ; son château de Risberg touche à ma terre, & nous l'avons vu tous les jours. Il est un peu léger, votre ami... Le comte, qui trouvoit cette femme & cette conversation

conversation bien singulières, alloit défendre son rival, & la faire parler encore, lorsque des cris répétés les attirèrent dans la chambre de Caroline ; elle venoit de se réveiller dans l'état le plus affreux : une fièvre ardente, du délire, même un peu de transport, annonçoient le commencement d'une maladie dangereuse, & sa femme de chambre, qu'elle ne reconnoissoit point, ne pouvant la retenir, avoit pris le parti d'appeler au secours. Le comte pénétré, s'approcha de son lit, dont elle vouloit absolument sortir. — Qu'on mte ramène à Rindaw, disoit-elle, je ne veux pas le voir...il me tueroit, je partirai plutôt seule, à pied ; j'irois au bout du monde pour l'éviter : dans d'autres momens son imagination lui présentoit Lindorf ; elle prenoit le comte pour lui, le repouffoit loin d'elle, le conjuroit de s'éloigner, lui reprochoit d'être la cause de tous les tourmens de sa vie : d'autres fois, croyant parler au comte, elle disoit du ton le plus tendre : ô toi ! que j'ai connu trop tard pour mon bonheur, je t'aime, je t'aimerai toujours ; tu me fuis, tu ne veux plus me voir, mais je te suivrai partout. Le comte prévenu, prenoit pour lui ce qu'elle adressoit à Lindorf, & pour Lindorf ce qui

le regardoit ; mais n'en étoit pas moins consterné de la voir aussi mal ; il ne la quitta point de toute la nuit, après avoir obtenu avec peine de la chanoinesse de se coucher dans un autre appartement. Caroline la passa dans la même agitation & dans des rêveries continuelles. Dès la pointe du jour, le comte envoya chercher un médecin dans la ville la plus prochaine, & fit partir un coureur en toute diligence pour amener de Berlin celui qui passoit pour le plus habile : il crut devoir en même temps faire venir le chambellan ; mais ne voulant pas trop l'alarmer, il lui manda simplement, qu'il le supplioit de se rendre tout de suite à Ronebourg, pour une affaire de la dernière importance. Quand ses ordres furent donnés, le comte revint à son poste, auprès du lit de sa chère malade, dont il ne s'éloignoit qu'à regret. Peu de temps après le médecin de la petite ville prochaine arriva ; le comte connut bientôt son ignorance, & n'en fut que plus alarmé : il décida que c'étoit la petite vérole, la chanoinesse affirma que Caroline l'avoit eue à Rindaw, dans son enfance ; elle en indiqua même quelques traces légères, qui ne laissèrent point de doute. La fièvre & le délire augmentoient à chaque instant, & le troi-

sième jour de la maladie elle parut dans le plus grand danger. Qu'on se représente l'état affreux du comte, éloigné de tout secours : quelque diligence que son coureur eût pu faire, il étoit impossible que le médecin de Berlin fût là avant le septième ou huitième jour : le comte les passa dans l'anxiété la plus cruelle, s'attendant à chaque instant à voir expirer celle qu'il adoroit. Cette maladie, en redoublant l'intérêt, avoit redoublé son attachement : les soins assidus qu'il prenoit d'elle, la douceur, la patience qu'elle montrait dans les momens où elle étoit à elle, ce qu'il entendoit dire d'elle aux deux femmes qui la servoient, tout enfin y ajoutoit à chaque instant. Au tourment d'avoir à trembler pour ses jours, se joignoit encore celui de se reprocher tout ce qu'elle souffroit ; il étoit convaincu que l'espèce de violence qu'on lui avoit faite, sa crainte de vivre avec lui, sa passion pour Lindorf, ses combats entre cette passion & son devoir en étoient l'unique cause. Ce fut dans un de ces momens de douleur, d'amour & de remords que, prosterné à côté de son lit, il fit le vœu solennel de la rendre heureuse à tout prix, si sa vie étoit conservée.— Dieu qui m'entendez, dit-il, élevant les

maines au ciel, sauvez cette malheureuse victime de la tyrannie & de l'amour, & recevez le serment que je fais de lui sacrifier le mien, & de la céder à celui qu'elle aime ! Caroline n'étoit pas alors en état de l'entendre ; sans doute elle l'eût prié d'être moins généreux, mais depuis vingt-quatre heures elle n'avoit plus de connoissance : par bonheur, le premier médecin de la cour arriva ce soir là ; il ne dissimula point le danger extrême où il trouva d'abord la malade, & qu'il n'y avoit d'espoir que dans sa jeunesse ; cependant il lui administra des secours qui n'avoient été que trop retardés, & déclara que si le neuvième & le treizième jour passoient sans accident, il y auroit quelque espérance, mais que jusqu'alors il n'en pouvoit donner aucune. Le comte, en proie à la douleur la plus vive, fut encore obligé de la dissimuler, pour ménager la chanoinesse, dont l'affreuse inquiétude n'étoit pas le moindre des tourmens qu'il eût à supporter. Si la perte de sa vue donnoit d'un côté la facilité de lui en imposer sur l'état de la malade, c'étoit un nouveau supplice pour le comte ; elle le faisoit demander vingt fois par jour, lui répétoit sans cesse les mêmes questions, exigeoit les plus grandes

détails. Lorsqu'il rendoit quelques soins à Caroline, ou bien qu'excédé de fatigue, il prenoit quelques instans de repos, c'étoit toujours les momens où elle venoit auprès de lui, ou le faisoit prier de passer auprès d'elle ; on avoit une peine inouïe à la retenir loin de la malade, qu'elle tourmentoit sans lui être d'aucun secours ; le comte seul pouvoit l'obtenir : elle n'étoit tranquille que lorsqu'il causoit avec elle ; & lui, qui n'auroit pas voulu quitter une minute le chevet de Caroline, gémissoit d'y être souvent obligé. Il supporta tout avec une patience, une fermeté, une douceur dont lui seul auroit été capable, & se trouvoit bien dédommagé de ses peines par le triste bonheur de soigner la plus adorée des femmes. C'est alors qu'il eut une véritable reconnoissance pour la chanoinesse, de la lui avoir amenée ; car il croyoit que sa maladie avoit une cause bien plus éloignée que l'émotion de cette arrivée, qui pouvoit tout au plus en avoir décidé le moment, mais qu'il attribuoit en entier à sa passion pour Lindorf, & au regret de ne pouvoir être à lui : tout le confirmoit dans cette idée, son goût décidé pour la retraite, ce projet d'y passer sa vie.... Il relut dix fois la dernière lettre qu'il avoit

reçue d'elle, & l'interprêta en entier, d'après ce qu'il s'étoit persuadé *pourvu que nous soyons séparés*, répétoit-il douloureusement. Chère & cruelle Caroline ! mais non, c'est moi qui serois le plus cruel, le plus barbare des hommes, si j'élevois plus long-temps une injuste barrière entre deux êtres que je chéris presque également, & que je conduirois au tombeau. Caroline, Lindorf, que ne pouvez-vous m'entendre ! que ne puis-je vous réunir ! Il ne doutoit pas non plus, que ce ne fût de Lindorf qu'elle parloit à la troisième personne, *en regrettant de n'avoir pu faire son bonheur* Oui, tu le feras disoit-il ; le mortel que tu préfères doit être souverainement heureux. Ai-je pu jamais me flatter de l'être ! un vain système m'avoit égaré, & je dois m'en punir. Mais s'il étoit trop tard ? si Caroline nous étoit ravie ? si cette mort qui la menace m'empêchoit de réparer ? Il ne pouvoit soutenir cette image déchirante, qui cependant se renouvelloit à chaque instant.

Le chambellan qu'on avoit moins pressé que le médecin, n'arriva que le lendemain au soir ; peut-être même ne seroit-il point venu aussitôt, mais la lettre du comte l'avoit trouvé prêt à partir pour Rindaw ;

il ne fit que changer de route pour se rendre à l'invitation de son gendre, dont il étoit loin de soupçonner le motif. C'étoit un des jours de crise de la malade ; son époux ne l'avoit pas quittée, & ne pensoit plus du tout au chambellan, lorsque celui-ci instruit à demi par les gens, qui lui disent que M. le comte est auprès de sa femme, se précipite dans la chambre, en disant à haute voix : ma fille, la comtesse de Walsstein est ici, & je l'ignore ! où est-elle, que je l'embrasse ? Hélas, Monsieur, vous la voyez, lui dit le comte en la lui montrant : elle étoit mieux, nous commencions à nous flatter mais je crains que En effet, la malade effrayée de ce bruit, ouvre des yeux étonnés, regarde autour d'elle, se voit dans une chambre inconnue, son père, son mari près d'elle, les reconnoît tous les deux, n'a pas la force de supporter autant d'émotions à la fois, & retombe dans un transport plus alarmant que le premier. Le médecin arrive, exige que tout le monde sorte ; le comte conduit le chambellan consterné auprès de la chanoinesse ; mais bientôt attiré dans la chambre de Caroline, il y retourne & les laisse ensemble, espérant au moins que le chambellan le débarrasseroit du soin de gar-

der Mde. de Rindaw : ce ne fut pas pour long-temps : à peine furent-ils seuls qu'elle se plaignit amèrement du long mystère qu'on lui avoit fait du mariage de son élève. Le chambellan se plaignit à son tour de ce qu'elle ne l'avoit pas informé de ce voyage. Enfin de plaintes en plaintes & de griefs en griefs, ils en vinrent presque aux injures, & parlèrent si haut que le comte fut obligé d'aller mettre la paix : il les trouva tous deux agités de colère, se disant mutuellement les mots les plus piquans, toujours en s'appelant par habitude, mon cher chambellan & ma chère baronne.

Dans tout autre moment cette scène auroit amusé le comte ; mais il ne pensa qu'à la faire cesser & à rétablir l'harmonie ; ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint ; il fallut même pour cela leur rappeler leurs anciennes amours : à ce souvenir la chanoinesse s'attendrit ; le chambellan résistoit, mais le comte ayant placé à propos le mot des obligations qu'il avoit & pouvoit avoir encore à son amie, il fut à son tour si touché de ce motif, pour l'avenir, qu'il s'approcha d'elle, en la priant d'excuser sa vivacité ; elle lui tendit la main avec dignité & tendresse, en lui disant qu'il abusoit de l'empire qu'il

avoit sur elle ; il la baïsa respectueusement, la paix fut rétablie & le comte revint à sa chère malade. Il est inutile d'entrer dans le détail de tout ce qu'il souffroit pendant ces jours d'incertitude & de douleur ; tout lecteur sensible, qui aura bien saisi son caractère, le comprendra facilement ; plus il prenoit sur lui & plus son ame étoit déchirée. Les derniers jours de cette cruelle maladie, il ne lui fut plus possible de s'éloigner un seul instant, ni le jour, ni la nuit ; il la passoit sur un fauteuil, auprès du lit de Caroline, & si la nature exigeoit de lui quelques minutes d'un sommeil pénible, il se réveillait bientôt avec la mortelle crainte de ne plus retrouver celle qui étoit devenue l'unique objet de sa vie. Enfin ce treizième jour, annoncé par le médecin comme devant décider de son sort, arriva, & fut très-orageux ; le comte dut en supporter seul tout le poids : il n'avoit point dit au chambellan, ni à la baronne, que peut-être le soir ils n'auroient plus de fille ; il voulut rester seul cette nuit auprès d'elle. Qu'ils furent ardens les vœux qu'il adressoit au ciel pour qu'elle lui fût rendue ! avec quel transport il pressoit contre ses lèvres & serroit contre son cœur cette main foible & brûlante ! comme ses yeux se rem-

plissoient de larmes en fixant ceux de Caroline, que la fièvre seule animoit encore, & qui peut-être alloient se fermer pour jamais ! Sur le matin elle eut une crise si violente, qu'elle faillit à y succomber : le médecin alarmé dit, qu'à moins d'un miracle elle ne passeroit pas le jour ; le comte, hors de lui-même, abîmé dans sa douleur, ne pouvant ni soutenir plus long-temps ce triste spectacle, ni s'arracher d'auprès du lit de cette chère mourante, avoit encore la cruelle tâche de préparer le père & l'amie de Caroline à l'affreux événement qui s'approchoit ; il les avoit toujours tellement rassurés, que loin de le redouter, ils étoient alors dans une sorte de sécurité qui leur auroit rendu ce coup mille fois plus terrible. Le comte leur avoit promis de passer avant la nuit dans leur appartement ; il sortit donc pour y aller ; mais effrayé de ce qu'il avoit à leur apprendre, il s'arrêta quelques instans dans l'antichambre pour rassembler & recueillir ses forces. Ah ! pensoit-il, si ce malheureux père sentoit comme moi tout le poids du remords ; si l'idée d'avoir sacrifié sa fille se joignoit à la douleur de la perdre, pourroit-il la supporter ? . . . Caroline, Caroline, tes bourreaux pleurent, & tu

meurs ! mais tu ne seras que trop vengée, & les tourmens que j'éprouve sont bien au-dessus de la mort. Pendant qu'il hésitoit s'il entreroit, le valet de chambre de Lindorf, qui l'aperçut, vint à lui avec empressement, & lui dit qu'il avoit à lui parler : il avoit reçu le matin une lettre de son maître, qui l'attendoit à Hambourg, d'où il comptoit s'embarquer pour l'Angleterre. Varner partoît cette nuit même pour le joindre, & n'attendoit plus que les ordres de M. le comte. Au lieu de lui répondre, le comte le regardoit en silence avec un air égaré. Enfin tout-à-coup, lui ordonnant de l'attendre, il passa dans son cabinet, sans savoir lui-même ce qu'il devoit faire ! Ecrire à Lindorf, dans quel moment ! & que dois-je lui dire ? irai-je plonger dans son cœur le poignard qui déchire le mien ? le ferai-je revenir pour le voir expirer de douleur sur le tombeau de celle qu'il adore ? Mais, dit-il en se reprenant, quelle idée vient me frapper tout-à coup ? Si Caroline.... Si c'étoit à l'amour, que ce miracle que je n'ose espérer étoit réservé ? s'il étoit temps encore ? ... si la présence de Lindorf ? ... Grand Dieu ! vous m'entendez, quelques jours de plus, & Caroline peut nous être rendue. Je ne

fais quel rayon d'espoir s'insinua dans son cœur ; il écouta ce qu'il lui disoit, prit la plume, & écrivit à Lindorf ce peu de mots.

“ Partez à l'instant, mon cher Lindorf,
“ & faites la plus grande diligence pour
“ vous rendre ici, où votre présence est
“ absolument nécessaire ; je vous devrai
“ plus que la vie, si vous ne perdez pas
“ une minute, & si votre promptitude a
“ le succès que j'ose espérer. Lindorf, pour-
“ quoi nous avoir quittés ? pourquoi vous
“ défier du cœur de votre ami ? Mais les
“ instans sont précieux, n'en laissez pas
“ écouler un seul avant que de vous mettre
“ en route ; je regrette même ceux que
“ j'emploie à vous le demander : je vous
“ connois, Lindorf, un seul mot de moi
“ suffisoit..... Courez jour & nuit, si vous
“ ne me rencontrez pas, venez ici en droi-
“ ture ; si vous me rencontrez, je vous
“ parlerai, & nous ne nous quitterons
“ plus.”

Edouard de Walstein.

Ronebourg.

Le comte porta lui-même ce billet à Varner, en lui ordonnant de partir à l'instant, de ne s'arrêter que pour changer de che-

vaux, & sur toutes choses de se taire absolument sur la maladie & le danger de la comtesse, craignant que cette affreuse nouvelle ne mît Lindorf hors d'état de venir. S'il avoit le malheur de perdre Caroline avant l'arrivée de Lindorf, & de lui survivre, il vouloit le prévenir, aller au-devant de lui, quitter ensemble le théâtre de leur désespoir, & réunir sous un ciel étranger leur douleur & leurs regrets.

Le comte étoit destiné dans cette cruelle journée aux sensations les plus cruelles : il alloit rentrer chez Caroline, lorsqu'on lui remit une lettre qui venoit d'arriver pour lui. Dans tout autre moment, la seule vue de l'écriture lui eût fait éprouver un vrai plaisir . . . Elle étoit de sa sœur, la jeune comtesse Matilde, dont il n'avoit pas de nouvelles depuis long-temps : quelque impatience qu'il eût d'en apprendre, il étoit alors si fort absorbé dans sa douleur, qu'il l'ouvrit presque machinalement, & ne put cependant être insensible à ce qu'elle contenoit.

Dresde, ce 14 Oct. 17...

On m'assure que le meilleur des frères est de retour, mais je ne puis le croire. . . je

connois son cœur.... il l'eût conduit d'abord auprès de sa pauvre Matilde : il m'auroit écrit du moins, et sa lettre et la certitude qu'il n'étoit plus au bout du monde m'auroient un peu consolée. Oh, mon bon frère ! combien on m'a chagrinée pendant que vous étiez au fond de cette Russie, que j'ai maudit mille fois.... Qu'auriez-vous dit, si vous n'aviez pas retrouvé votre petite Matilde ?... car, tenez, j'aimerois mieux mourir mille fois que de jamais consentir à ce qu'ils veulent. M. de Zastrow est beau, il est aimable, il m'adore.... voilà ce qu'on me dit du matin jusqu'au soir ; ... tout cela se peut, mais qu'est-ce que cela me fait à moi. . . il n'est pas... il n'est pas M. de Lindorf, et c'est n'être rien pour moi.... Mon bon ami, mon tendre frère, vous voyez que votre petite sœur sait aimer, sait être constante, et que sa légèreté ne va pas jusqu'à son cœur : hélas ! elle est bien passée cette gaieté folle dont vous me plaisantiez quand vous fûtes à Dresde, et qui vous fit douter peut-être de mes sentimens. Je l'ai conservée long-temps, parce que la tristesse ne sert à rien, et qu'elle m'ennuie ; d'ailleurs j'avois pris mon parti, sûre du cœur de Lindorf, de votre appui et de ma fermeté ; il me sembloit que je n'avois

rien à craindre : à présent je crains tout, et je n'espère plus qu'en vous seul. M. de Zastrow m'obsède, ma tante me persécute, mon ami ne m'écrit plus et vous aussi, mon frère, m'abandonnerez-vous ? Je me jette dans vos bras, je vous appelle à mon secours venez protéger un amour que vous avez fait naître et qui ne finira plus qu'avec ma vie : n'est-ce pas à vous aussi que je dois celui de mon cher Lindorf : pensez combien de fois vous m'avez dit : aime Lindorf, ma petite sœur, aime-le comme moi-même : oh, comme j'ai bien obéi ! oui, je l'aime, non-seulement comme l'ami de mon bon frère, mais comme le seul homme à qui je veuille appartenir, et sans qui la vie m'est insupportable. — Je ne puis croire que son silence soit une preuve d'inconstance ou d'oubli. Vous étiez en voyage, il n'aura su par qui m'envoyer ses lettres : non, je ne veux pas joindre à tous mes chagrins celui de me défier de lui ; car celui-là, je ne pourrois le supporter !

A dieu, le plus aimé des frères : si vous voyiez votre pauvre Matilde, vous ne la reconnoîtriez pas : je ne ris plus, je ne chante plus, je pleure toute la journée, et je crois que bientôt je ne serai plus jolie ;

mes joues ne sont plus ces *petites pommes d'apis* que vous aimiez tant à baiser.... Venez, venez me rendre tout ce que j'ai perdu : ma gaieté, mon bonheur, mon ami, mes joues, tout reviendra avec ce frère si chéri & si digne de l'être.... ah ! si vous étiez marié, avec quel transport j'irois vivre avec vous & votre femme : pourquoi ne l'êtes-vous pas ? mariez-vous donc bien vite ; vous ferez deux heureuses, elle & votre *Matilde D. W.*

Encore une fois, venez me voir, prendre ma défense, me conserver à votre ami, à celui que vous m'avez choisi, ou je ne réponds pas de ce que je ferai."

Eh ! grand Dieu, dit le comte, en finissant cette lettre, tous les sentimens qui devoient faire les délices de ma vie en deviendront-ils le tourment ? Il remit à un moment plus tranquille, s'il pouvoit en avoir encore, à réfléchir à la situation de sa sœur, à lui répondre, & rentra dans la chambre de Caroline, où tout autre objet s'anéantit devant celui qui s'offrit à ses yeux, la chanoinesse impatiente de ce que le comte ne venoit point, s'étoit fait conduire dans la chambre de la malade ; elle ne pouvoit la voir, mais assise à côté de son lit, elle tenoit une de ses mains, & la conjuroit de lui marquer, soit

en lui serrant la sienne, soit en lui disant un mot, qu'elle la reconnoissoit. Caroline, faible, inanimée, paroissant environnée des ombres de la mort, ne voyoit rien, n'entendoit rien, ne donnoit aucun signe de vie, & sa malheureuse amie se livroit au désespoir le plus affreux : leurs femmes, debout de l'autre côté du lit, fondonnent en larmes : quelques pas plus loin, le chambellan renversé dans un fauteuil, les deux mains sur le visage, étoit absorbé dans sa douleur : pour la première fois de sa vie, il sentoit que les richesses & les honneurs ne fussent pas pour être heureux, & se repentoit trop tard de leur avoir sacrifié sa fille : le médecin consterné, assis à côté de lui, regardoit cette scène de douleur, paroissant avoir abandonné Caroline & tout espoir de la rappeler à la vie. A ce spectacle, à ces différentes attitudes, le comte crut que c'en étoit fait, qu'il avoit tout perdu, & que la plus aimable des femmes n'existoit plus ; toute sa fermeté, toute sa philosophie l'abandonnèrent ; un frisson mortel parcourt ses veines & lui fait espérer qu'il va la suivre ; il se précipite sur ce lit de mort, colle sa bouche sur cette bouche glacée, & ne s'apperçoit pas qu'elle respire encore : Oh, Caroline, dit-il, en se

relevant avec fureur, tu vas être vengée : il alloit fortir dans l'égarement le plus affreux, & peut-être l'auroit-il conduit à terminer ses jours mais le chambellan & le médecin l'arrêterent ; ce dernier lui jura que la comtesse vivoit encore, & qu'il n'avoit pas même absolument perdu tout espoir. Elle est, lui dit-il, dans un anéantissement, suite naturelle de la crise affreuse qu'elle vient d'essuyer ; ou je me trompe fort, ou cet état de syncope sera suivi d'un sommeil qui décidera de son sort ; si elle se réveille, j'ose presque assurer qu'elle sera hors de tout danger, mais j'avoue que vu sa grande foiblesse, ce réveil est incertain. Ah ! Dieu, monsieur, dit le comte en lui saisissant les deux mains, il seroit donc possible... Si elle nous est rendue, ma vie, ma fortune entière suffiront-elles ? — Dans ce moment, M. le comte, mon art est insuffisant, & tout secours seroit inutile ; il faut l'abandonner à la nature, à son tempérament, qui doit être bon, puisqu'elle a résisté jusqu'à présent ; & aux soins de l'amour, qui seront plus efficaces que les miens. . . . Nous allons vous laisser avec elle, venez. M. le chambellan, je vais vous ramener chez vous ; donnez à votre gendre l'exemple du courage. Il alloit l'emmener, mais une

autre scène, une autre émotion les attendoit encore. On doit être surpris du silence de la chanoinesse pendant que tout ceci se passoit ; hélas, la pauvre femme, soit qu'elle n'eût pu résister à son saisissement, à l'idée d'avoir perdu sa Caroline & de lui survivre, soit que le ciel eût marqué ce moment pour la délivrer de la vie & de ses infirmités, une apoplexie foudroyante, & dont personne ne s'étoit aperçu, venoit de la frapper à l'instant même : on la trouva renversée à demi sur le chevet de Caroline, donnant encore quelques légers signes de vie. On la transporta tout de suite chez elle ; les secours furent prompts, mais inutiles ; elle expira quelques minutes après sans avoir repris connoissance.

Un tel événement étoit bien propre à faire une triste diversion à l'objet dont ils étoient tous occupés : le comte même oubliâ quelques instans sa douleur, pour ne penser qu'à celle de Caroline, lorsqu'elle ne retrouveroit plus son amie ; puis se rappelant tout-à-coup le danger où elle étoit elle-même, il envia le sort de la baronne, & la trouva bien heureuse de n'avoir pu survivre à ce qu'elle aimoit. Pour le chambellan il étoit véritablement atterré : au regret d'avoir perdu

son ancienne amie se joignoit la crainte de la suivre bientôt : il étoit plus âgé qu'elle, & cette mort subite l'avoit tellement frappé, qu'il crut aussi n'avoir plus que quelques instans à vivre. Dans l'espace de dix minutes, voir sa fille expirante, son gendre prêt à se tuer, & son amie rendre le dernier soupir c'en est assez pour effrayer un vieillard qui tenoit à la vie en proportion de son attachement à ses biens & à ses emplois — Je sens que je suis très-mal, disoit-il à chaque instant. Le comte qui vit bien que le danger n'étoit pas pressant, le recommanda aux soins du médecin, laissa le corps de la chanoinesse à ceux des femmes qu'elle avoit amenées & de ses gens, & après avoir répandu des larmes bien sincères sur celle qui avoit élevé Caroline, & que son amitié pour elle conduisoit au tombeau, il rentra dans la chambre de sa chère mourante, renvoya ceux qu'il y trouva, & s'approcha de son lit avec un saisissement qui lui parut l'avant-coureur de tout ce qu'il avoit à craindre : elle étoit encore dans un état de stupeur ou d'anéantissement si profond, qu'elle ne s'étoit point apperçue de tout le mouvement que la mort de la baronne avoit occasionné autour d'elle ; elle paroissoit plongée dans

un sommeil effrayant, même par l'excès de sa tranquillité : ce n'étoit qu'à un léger soulèvement de poitrine, qu'on pouvoit connoître qu'elle existoit encore, & ce mouvement presque imperceptible, le comte s'imaginait le voir diminuer à chaque instant. Penché sur les bords de ce lit, des larmes couloient de ses yeux, sans qu'il s'en apperçût lui-même ; il passoit à chaque instant ses mains tremblantes ou sur le sein ou sur la bouche de Caroline, pour s'assurer qu'elle respiroit encore : il les retiroit avec effroi, les joignoit ensemble, les élevoit au ciel, & disoit avec ardeur à demi voix : que ne puis-je mourir pour elle ou avec elle ! D'autres fois fixant ce visage pâle, mais toujours charmant, ces traits qui conservoient encore leur forme enchanteresse, il éprouvoit un sentiment si vif d'amour, de douleur, de regrets, que la plus belle femme dans la fleur de sa santé n'en a peut-être jamais inspiré de tels. Ange du ciel, disoit-il alors, en collant sa bouche sur une de ses mains, ame pure, ame céleste, tu ne sauras donc jamais combien tu fus adorée de ce cruel époux qui t'a conduite au tombeau ! tu meurs sans lui pardonner, sans savoir que tu pouvois encore être heureuse ! &

toi, malheureux Lindorf . . . où es-tu pendant que ta Caroline expire ? tu l'aurois rendue à la vie ; & même en te la donnant je t'aurois dû plus que la mienne . . . Dans d'autres momens, absorbé dans sa douleur, au point d'en perdre presque la raison, il n'avoit aucune idée distincte ; il se levoit, se promenoit dans la chambre avec égarement ; puis, tout-à-coup, se reprochant comme un crime de s'éloigner d'elle une minute, craignant de perdre son dernier soupir, il se rapprochoit avec impétuosité... C'est ainsi que s'écoula la plus cruelle des nuits, & malgré tout ce que le comte avoit souffert, elle lui parut bien courte. Les premiers rayons de l'aurore alloient sans doute annoncer cet affreux moment, dont il n'osoit plus douter, l'arrêt du médecin ne lui sortoit pas de l'esprit . . . *si elle se réveille, elle sera hors de tout danger ; mais ce réveil est incertain ;* & cette cruelle incertitude, il n'avoit plus même le bonheur de l'avoir ; toute espérance étoit anéantie ; plus ce sommeil se prolongeoit, plus il étoit convaincu que c'étoit celui de la mort. Tout-à coup il croit entendre que sa respiration se ranime ; il écoute, il s'approche, il n'en peut plus douter ; le mouvement de

sa poitrine devient plus fort, plus pressé.... un soupir s'échappe.... ah, sans doute, c'est le dernier ! le voilà cet instant si redouté : il pousse un cri inarticulé, se penche sur elle, & la serre avec force dans ses bras comme pour l'arracher à la mort, ou pour expirer avec elle : ô douce surprise, ce corps inanimé qu'il soulève se prête à ce mouvement & paroît s'aider ; cette tête penchée se relève doucement, ces bras étendus s'arrondissent & se croisent l'un sur l'autre ; ces joues, ces lèvres décolorées prennent une foible teinte ; ces yeux qu'il croyoit fermés pour jamais s'ouvrent à demi ; Caroline enfin est assise, Caroline vit, respire, regarde autour d'elle, cherche à se reconnoître, à rappeler ses idées ; ses regards s'arrêtent long temps sur le comte, d'abord avec étonnement, mais sans aucun effroi ; puis avec un doux fourire, tel que celui d'un enfant qui se réveille, & qui voit auprès de lui sa bonne ou sa maman, elle lui tend une main, qu'il saisit avec transport. . . . Ah ! ce qu'il éprouvoit ne peut s'exprimer. . . . c'est passer en un instant du comble du malheur à la félicité suprême : à peine peut-il le croire, son ame entière est dans ses yeux ; il suit, il

dévore tous les mouvemens de Caroline ; il presse sa main contre son cœur, contre ses lèvres, tombe à genoux & dit d'une voix altérée par l'excès de son émotion : *Si elle se réveille, elle est hors de tout danger. . . .* Oh, Caroline ! oh mon Dieu ! . . . seroit-il vrai qu'elle nous est rendue ! chère Caroline, un mot, un seul mot, que j'entende seulement votre voix ; dites, seroit-il possible que vous eussiez reconnu cet époux, ou plutôt cet ami qui ne veut plus exister que pour vous rendre heureuse ? — Oui, M. le comte, je vous reconnois bien, dit-elle à demi voix, il n'y a que vous au monde capable de tant de soins, d'une bonté, d'une générosité si soutenue ; . . . mais où suis-je, où sommes-nous ? je ne puis me rappeler... — Chère Caroline, ne pensez qu'à votre santé ; elle seule doit vous occuper ; soyez tranquille, vous êtes chez un ami, avec un ami ; mais de grâce, ne parlez plus, & permettez que j'appelle le médecin . . . — Il alloit tirer le cordon, lorsque Caroline, l'arrêta, en posant sa main sur son bras : — Encore un seul mot, M. le comte, & je ne dirai plus rien, je vous promets d'être docile, mais il faut absolument que je vous demande encore une seule chose. . . . Ma
bonne

bonne maman, Mde. de Rindaw, est-elle ici? est-elle bien? Mon Dieu! que je dois l'avoir inquiétée. . . . Et mon père, j'ai une idée confuse de l'avoir entrevu, il n'y a pas long-temps. — Il est ici; dans quelques heures vous le reverrez. — Et ma chère baronne? — Elle nous a quittés; on a craint que sa santé ne souffrît; nous l'avons engagée. . . . — Ah! vous avez bien fait, mais où est-elle? à Rindaw, j'espère. — Oui sans doute à Rindaw, dit le comte, en saisissant son idée: ne craignez rien pour elle; elle est bien, elle est heureuse, elle ignore le danger où vous avez été. . . . Oh, Caroline! ne songez qu'à le faire cesser entièrement, pensez que le bonheur, que la vie de vos amis en dépend; chère Caroline, ce motif ne suffira-t-il pas? — Un domestique parut: il donna des ordres pour appeler le médecin, ferma les rideaux du lit, s'affit à côté, ne dit plus rien, & malgré la joie qui dilatoit son cœur, il s'occupa douloureusement des moyens de préparer Caroline à la mort de son amie, & du chagrin dans lequel elle seroit plongée lorsqu'elle l'apprendroit: il falloit surtout prolonger son erreur, jusqu'à ce qu'elle fût assez forte pour soutenir cette épreuve. Le médecin

ne tarda pas à venir, il confirma toutes les espérances que ce réveil avoit données.

Le pouls, quoique très-foible, étoit excellent, tous les symptômes fâcheux avoient disparu, tout annonçoit une convalescence sûre, mais qui demandoit des ménagemens & des soins infinis : des soins, dit le comte, avec l'accent du sentiment ! Caroline est si bonne, si généreuse, elle s'y prêtera ; elle sait combien de vies elle conserve en ménageant la sienne : l'amitié, l'amour, tout ce qui doit faire impression sur cette ame sensible, se réuniront pour l'obtenir. . .

— Caroline attendrie voulut répondre ; le médecin lui imposa silence. — Eh bien, dit-elle doucement, en regardant le comte, je ferai tout ce qu'on voudra, & ce sera ma réponse. — Le comte & le médecin sortirent ensemble : ce dernier insista sur la nécessité de cacher à sa malade la mort de son amie ; la moindre émotion pouvoit la replonger dans l'état affreux dont elle sortoit. Le comte en frémit, & passa tout de suite chez le chambéllan pour se concerter avec lui là-dessus. Un long sommeil, dont il ne faisoit que de sortir, l'avoit un peu rassuré sur sa crainte de mourir, & la nouvelle de la résurrection de sa fille acheva de le con-

foler tout-à-fait, d'autant plus qu'il espéroit bien qu'elle seroit héritière de la chanoinesse. Le comte qui redoutoit quelque imprudence de sa part, & qui n'étoit pas fâché de se débarrasser d'un homme dont le caractère égoïste & froid le révoltoit à chaque instant, lui persuada facilement que l'étiquette exigeoit qu'il accompagnât le corps de la baronne qu'on alloit transporter à Rindaw, & qu'il lui rendît les derniers devoirs. Cette triste cérémonie n'étoit pas trop de son goût ; mais le comte voulant absolument le décider à partir, lui dit que le testament de la baronne étant sans doute en sa faveur, il convenoit qu'il allât s'en assurer, veiller à ses intérêts, & prendre possession de cette terre.... Cette raison lui parut si forte, qu'il ne balança plus & demanda seulement à voir avant son départ *Mde. la comtesse de Walstein*, car il n'appeloit plus sa fille autrement ; & le comte, au contraire, affectoit de ne la nommer jamais que *Caroline* ; ils convinrent ensemble qu'on lui diroit que le chambellan alloit à Rindaw, apprendre à la baronne l'heureuse nouvelle de sa convalescence, & que depuis là, il lui seroit aisé dans ses lettres de la préparer peu-à-peu à ce triste événement.

Son père fut donc introduit auprès d'elle ; il lui témoigna à sa manière, et son plaisir de la voir en aussi bon état, et celui de la laisser avec son époux, dont elle ne pouvoit trop reconnoître les soins ; il entra là-dessus dans des détails qu'elle ignoroit encore ; et lorsqu'il lui dit que depuis plusieurs nuits le comte ne s'étoit pas déshabillé, et n'avoit point quitté sa chambre, elle versa des larmes de reconnoissance, et se tournant de son côté d'un air touchant et confus : Oh, M. le comte, lui dit-elle, quelle bonté, quelle générosité ! Qu'auriez-vous donc fait pour une femme... Elle s'arrêta, n'osant articuler, *que vous aimeriez* ; le comte l'interprêta différemment, et crut que c'étoit, *qui vous aimeroit*. Ainsi ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, loin de s'entendre, se préparoient encore bien des tourmens : toutes les fois que Caroline, inquiète pour la santé du comte, le conjuroit de prendre quelque repos, et l'assuroit qu'elle n'avoit besoin de rien, il étoit persuadé qu'elle vouloit l'éloigner, que ses soins étoient un supplice pour un cœur bon et sensible qui ne pouvoit plus les payer que par une froide reconnoissance : cette affreuse idée le faisoit sortir avec un empressement

qu'elle attribuoit à son tour à l'indifférence. Chacun d'eux brûlant d'amour & convaincu de n'être pas aimé, mettoit sur le compte de la seule générosité, & tout au plus de l'amitié, ce qui devoit les éclairer sur leurs vrais sentimens. Mais j'anticipe, revenons au chambellan. On a pu voir déjà qu'il savoit très-bien altérer la vérité quand son intérêt l'exigeoit ; il joua donc si bien son rôle sur son voyage à Rindaw, que sa fille ne se douta de rien, le remercia mille fois de cette attention pour sa bonne maman, & le conjura de se hâter d'aller la rassurer. Elle dit là-dessus des mots si touchans & si déchirans pour ceux qui savient que cette amie si chère n'existoit plus, que le comte ne pouvant cacher son émotion, supplia Caroline de ne plus parler, & lui rappela les ordres sévères du médecin...—Eh bien, je me tairai, mais mon père, dites-lui bien que c'est pour elle, pour la revoir plutôt ; que sa Caroline n'aspire qu'à ce bonheur... Dites-lui bien aussi qu'elle soit tranquille, que le plus généreux des hommes. .. Il étoit près d'elle, & l'interrompit en posant doucement la main sur sa bouche ; elle faillit à la baiser cette main chérie, ses lèvres en firent le mouvement.... je ne sais quelle

crainte l'arrêta, ni ce qu'elle éprouva ; elle eut un léger tremblement dont le comte s'aperçut, & qu'il fut loin d'attribuer à sa véritable cause : il se hâta d'emmener le chambellan, & le vit monter avec plaisir dans sa chaise de poste. Le cercueil de la chanoinesse le suivit dans la nuit ; sa femme de chambre, les gens qu'elle avoit amenés, d'autres que le comte y joignit, l'escortèrent ; la femme de chambre de Caroline & son laquais restèrent à Ronebourg auprès de leur maîtresse.

Le médecin qui ne pouvoit s'absenter long-temps de Berlin, vouloit y retourner ; à force de prières & de libéralités, le comte obtint de lui de rester encore quelques jours, & de ne quitter sa malade que lorsqu'il n'y auroit plus la moindre apparence de rechute ou de danger. Elle en fut bientôt à ce point, chaque jour la voyoit renaître ; déjà elle commençoit à se lever, à faire quelques pas appuyée sur le bras du comte. Sa convalescence fut enfin décidée, & le docteur reprit le chemin de la capitale, récompensé au-delà de ses espérances.

Voilà donc le comte seul à Ronebourg avec sa Caroline. *Sa Caroline*... étoit-elle à lui ? hélas ! il ne la regardoit plus que

comme le dépôt le plus cher et le plus sacré : d'après son billet il étoit persuadé que Lindorf arriveroit au premier jour ; ne l'auroit-il donc fait revenir que pour le rendre le témoin de son union avec celle qu'il adoroit ; et Caroline, cette sensible Caroline, qu'une passion combattue avoit conduite au bord du tombeau, lui ramèneroit-il l'objet de cette passion pour en exiger le sacrifice ? Il n'en eut pas même la cruelle pensée ; décidé plus que jamais à tenir le serment qu'il avoit prononcé lorsqu'elle étoit mourante, à rompre le nœud qui l'attachoit à lui, à l'unir à Lindorf, il n'attendoit que son arrivée pour leur apprendre ses intentions généreuses, et le bonheur qu'il leur préparoit : mais redoutant, même pour Caroline, l'excès de ce bonheur, il voulut la préparer insensiblement, et surtout cacher avec soin à cette ame sensible et reconnoissante, combien il lui en coûtoit de renoncer à elle. . . . Elle croit à présent me devoir la vie, disoit-il, et se sacrifieroit, sans balancer, à mon bonheur Non, chère Caroline, non, tu ne seras point appelée à ce cruel sacrifice ; c'est moi seul qui dois, qui veux le faire, et tu ne sauras jamais combien il me rend malheureux ; tu ne

liras jamais dans ce cœur qui t'adore, tu ne verras, tu ne soupçonneras que mon amitié : mais si tu m'accordes la tienne, si je fais ton bonheur et celui de Lindorf, serois -- je en effet malheureux? Ah, Caroline, Caroline! toi seule au monde pouvois me faire sentir qu'on peut l'être en remplissant tous ses devoirs.... pour renoncer à toi sans mourir, il ne falloit ni te revoir, ni te connoître.... — D'après cette résolution, il se forma un plan de conduite dont il se promit de ne point s'écarter jusqu'à l'arrivée de Lindorf. Ne pouvant se reposer sur personne des soins qu'exigeoit la santé de Caroline, ni se refuser la douceur de les lui rendre, il les continua avec l'attention la plus soutenue, mais il fut presque toujours éviter d'être seul avec elle : lorsqu'il s'y trouvoit par hasard, il employoit ses momens soit à lui faire une lecture agréable, soit à lui jouer de la flûte traversière, sur laquelle il excelloit : ses tons pénétoient dans l'ame de Caroline, ils y portoient un attendrissement dont elle ne cherchoit pas à se défendre : dans la convalescence le cœur est plus foible, plus tendre, plus susceptible d'impressions ; à mesure qu'on renaît, on s'attache aux ob-

jets qui nous font aimer la vie, & chaque jour, chaque instant l'attachoit davantage à cet époux si aimable, si complaisant, si digne d'être adoré : son goût, ou si l'on veut, son inclination pour Lindorf, n'avoit fait que développer chez elle une sensibilité, une faculté aimante dont elle éprouvoit seulement alors toute la force : long-temps caché sous le nom de l'amitié, elle ne s'étoit avoué ce penchant pour Lindorf, qu'au moment où elle avoit cessé de le voir ; elle ne connoissoit de l'amour que la douleur & les remords ; à présent elle sent tout le charme d'un attachement autorisé par le devoir, elle s'y livre entièrement : le bonheur & son époux se présentent ensemble à son imagination : sans doute il m'aime, il m'a pardonné, disoit-elle, & elle se faisoit répéter par sa femme de chambre, toutes les preuves d'attachement qu'il lui avoit données pendant sa maladie ; ces nuits entières passées au chevet de son lit, son désespoir lorsqu'il crut l'avoir perdue, tout le traçoit en traits de feu dans le cœur de Caroline, tout concouroit à augmenter un amour qui bientôt ne connut plus de bornes, & qu'elle n'osoit témoigner que sous le nom de reconnoissance. Attentive

aux moindres actions du comte, à tous ses mouvemens, à toutes ses paroles, elle ne fut pas long temps sans remarquer l'air gêné & contraint qu'il avoit avec elle ; son affection à éviter soigneusement le tête-à-tête & toute conversation relative à eux-mêmes & à leur position : dès les commencemens de sa convalescence, il lui avoit dit que son ami Lindorf étoit en voyage, qu'il ne tarderoit pas à revenir & qu'en attendant il pouvoit disposer de son château. Caroline trop foible alors pour entrer dans aucune explication, n'avoit pu entendre ce nom & surtout ce projet de retour sans éprouver un sentiment pénible, un trouble qui ne fut que trop remarqué, & qui confirma les idées & les projets du comte : de son côté elle crut voir qu'il l'examinait, & n'en fut que plus interdite : combien de fois depuis lors elle se reprocha de n'avoir pas saisi ce moment pour lui ouvrir son cœur, de n'avoir pas eu la force de lui avouer, & les sentimens qu'elle avoit eus pour Lindorf & ceux qui leur avoient succédés : mais ce secret lui appartenait-il en entier ? & quand Lindorf s'éloignoit d'elle, se sacrifioit pour elle, étoit-il permis à Caroline de risquer d'altérer, par un tel aveu, l'amitié que le

comte avoit pour lui ? de lui ôter un protecteur, un appui qui pouvoit à la fin se lasser d'un attachement qui lui avoit été si funeste.... Ces réflexions n'échappoient pas à Caroline, d'autres encore s'y joignoient & la retenoient : comment oser dire la première au comte qu'elle l'adore, lorsqu'elle doute qu'elle soit aimée, & que ce doute augmente chaque jour ? . . . La conduite actuelle du comte démentoit absolument celle qu'il avoit eue pendant sa maladie, elle ne savoit plus comment expliquer ni l'une ni l'autre.... S'il ne m'aimoit pas, pensoit-elle sans cesse, d'où venoit cette crainte mortelle de me perdre, ce désespoir qui faillit à lui coûter la vie ; pourquoi ces transports si doux, si touchans quand je lui fus rendue.... Je vois encore ces larmes de joie, j'entends encore ces expressions si vives & si tendres que l'amour seul peut dicter.... Oui, mais pourquoi ne les prononce-t-il plus ? pourquoi, depuis que je pourrois si bien l'entendre & lui répondre, semble-t-il éviter de me parler, d'être seul avec moi ? Ah ! sans doute, la pitié seule excitoit dans cette ame généreuse ce que j'ai pris pour les transports de l'amour ; à mesure qu'elle passe, la haine & le ressen-

timent reprennent le dessus.... Cher comte, cher époux, si tu lisois dans mon cœur, si tu voyois mon amour, mon repentir, tu n'y ferois pas insensible, tu me pardonnerois, tu m'aimerois peut-être & nous serions heureux. Alors elle couvroit de baisers & de larmes ce portrait que sa femme de chambre avoit détaché de son cou lorsqu'elle s'évanouit en arrivant à Ronebourg, & caché avec soin ; qu'elle redemanda dès qu'elle eut repris la connoissance, & qui devint son bien le plus précieux. Ne pouvant plus supporter enfin une incertitude aussi cruelle, elle résolut de forcer en quelque sorte le comte à s'expliquer, en lui témoignant le désir de quitter Ronebourg, & ce désir n'étoit point une feinte ; elle se voyoit avec regret dans un lieu dont tout devoit l'éloigner, & qui lui rappeloit une erreur qu'elle se reprochoit excessivement ; ce que le comte lui avoit dit du prochain retour de son ami, l'alarmoit aussi, elle n'en pouvoit comprendre le motif ; mais quel qu'il fût, il seroit également affreux pour elle & pour lui de la retrouver à Ronebourg ; elle ignoroit à quel point le comte étoit instruit ; jamais le nom de Lindorf ne sortoit de sa bouche, il gardoit

également le plus profond silence sur lui-même, il ne lui parloit point ni de la lettre qu'il lui avoit écrite, ni de sa réponse, ni de ses projets de voyage, ni du séjour où Caroline devoit habiter dans la suite ; rien enfin de ce qui les regardoit.... Sans cesse occupé de ce qui pouvoit l'amuser & lui plaire, ses soins étoient ceux de l'amour, & son langage celui de l'indifférence ; quelquefois lorsqu'il lui faisoit une lecture intéressante, ou qu'il jonoit sur sa flûte quelque chose d'expressif, ils s'attendrissoient tous les deux jusqu'aux larmes ; dès que le comte voyoit couler celles de Caroline, il se hâtoit de sortir, de se dérober à une émotion dont il n'eût pas été le maître ; il alloit ou s'enfoncer dans l'endroit le plus solitaire du parc, ou s'enfermer dans son cabinet, & là il donnoit un libre effort à sa douleur & aux sentimens qui l'oppressoient.... Heureux Lindorf, disoit-il, sentiras-tu tout le prix de ton bonheur & du sacrifice que jé te fais ; viens les essuyer ces larmes que ton souvenir fait sans doute couler, que je vois Caroline heureuse avant qu'elle expire : . . . alors il se reprochoit de lui laisser ignorer si long-temps le sort qu'il lui préparoit, de ne pas lui dire

Lindorf, ce Lindorf tant aimé tant regretté, fera votre époux ; mais pouvoit-il lui donner ce doux espoir avant que d'être sûr qu'il seroit réalisé ? Lindorf n'arrivoit point, n'écrivait point... Si la mort n'avoit épargné Caroline que pour frapper son amant ? si Lindorf n'existoit plus ? le sang se glaçoit dans les veines du comte.... Dieu, disoit-il, vous avez exaucé mes vœux quand je vous implorois pour Caroline, écoutez-les encore quand je vous invoque pour mon ami ! qu'il revienne, qu'il soit heureux, que je sois la seule victime ! . . . La situation de sa sœur ajoutoit encore à son tourment ; trompé par sa vivacité, par cette gaieté, suite de l'innocence de son âge & de la fermeté de son caractère, il avoit jugé qu'elle aimoit Lindorf foiblement, & que les soins de M. Zastrow effaceroient bientôt une impression aussi légère : sa lettre en lui prouvant la force & la réalité de ses premiers sentimens déchira son cœur, d'autant plus qu'il avoit à se reprocher & sa connoissance avec Lindorf, & cet attachement si vif qu'elle lui conservoit, qui ne pouvoit plus que la rendre malheureuse ; il savoit bien qu'il n'avoit qu'à dire un mot, pour engager Lindorf à épouser Matilde, & que ce ma-

riage lui affuroit en même temps la possession de Caroline. Lindorf n'avoit rien à lui refuser, il voyoit Caroline trop pénétrée de tout ce qu'elle lui devoit, pour n'être pas sûr de son aveu, & pour craindre encore sa répugnance. Mais il n'étoit pas dans le caractère du comte, il ne pouvoit pas même entrer dans sa pensée d'abuser des droits que lui donnoit la reconnoissance, & d'exiger un tel sacrifice pour assurer son bonheur & celui de sa sœur; d'ailleurs, un bonheur qui n'auroit pas été partagé, ne pouvoit en être un pour lui; il pensoit de même pour Matilde, & rien n'auroit pu l'engager à l'unir à quelqu'un dont elle n'auroit pas possédé le cœur en entier: il résolut donc, sans lui découvrir un secret qui demandoit de trop longs détails, de la préparer doucement à renoncer à Lindorf, & voici ce qu'il lui répondit:

Lettre du Comte de Walstein à sa sœur.

Ronebourg.

“Oui, ma chère Matilde, je suis revenu dans ma patrie, votre frère, votre ami, vous est rendu, & vous savez bien que les sentimens qui l'attachent à vous sont inalté-

rables ; ils tiennent à son existence, l'amour fraternel, le plus doux & le plus durable des amours, n'est point sujet à des révolutions ; tout, entre nous deux, doit l'entretenir, l'augmenter, & jamais rien ne pourra l'affaiblir. Ces bons amis que la nature nous a donnés, doivent avoir la première place dans notre cœur. Je n'aurois pas cru, ma chère Matilde, qu'il fut possible d'ajouter à mon attachement pour vous, que vous eussiez pu m'intéresser davantage, & cependant votre lettre, vos chagrins ont produit cet effet. Ce n'est plus un enfant que j'aime, parce qu'elle m'appartenoit, & qu'elle étoit aimable, c'est une amie, une tendre amie, dont je partage tous les sentimens, à qui je fais gré de sa confiance, à qui je veux à mon tour donner toute la mienne, & lui demander des conseils & des consolations, dont j'ai le même besoin qu'elle. Oh ! ma chère Matilde, votre frère n'est pas plus heureux que vous ; mais, je ne fais si je me trompe, je crois qu'en nous aidant, en nous soutenant mutuellement, en réunissant notre raison & nos forces, nous pourrons peut-être surmonter le malheur qui nous poursuit, & nous faire une espèce de bonheur, fondé sur l'approbation de nous-mêmes & sur le senti-

ment si doux d'avoir contribué à celui de nos amis... Vous ne m'entendez pas encore : eh bien, je vais m'expliquer autant que les bornes d'une lettre pourront le permettre ; je réserverai tous les détails (& j'en aurai beaucoup à vous faire) pour le moment de notre réunion, qui sera peu retardé.

Ma triste histoire, chère Matilde, a plus de rapport avec la vôtre que vous ne le pensez. J'aime, ainsi que vous, & avec d'autant plus de violence, que je suis d'un sexe qui n'a pas, comme le vôtre, l'habitude de régler les mouvemens d'une passion impétueuse ; la mienne ne connoît plus de bornes, & cependant... jugez vous-même si je dois y renoncer ; je n'ai qu'à dire un mot, un seul mot, & l'objet de cette passion est à moi pour toujours ; mais ce mot pourroit-il faire mon bonheur quand il la rendroit malheureuse ? son cœur est donné, elle aime ailleurs ; celui qu'elle aime le mérite & l'adore à son tour. Il dépend de moi, & de moi seul, de les séparer ou de les unir pour toujours. Oh ! ma chère Matilde, combien la raison & la vertu sont foibles, quand le cœur parle & commande. Imaginez que moi, que votre frère balance encore sur le parti qu'il prendra. Je vous l'ai dit, ma chère amie, j'ai

besoin d'être soutenu par votre amitié, par votre fermeté, & peut-être par votre exemple. Dites, qu'est-ce que vous feriez à ma place ? & pour mieux décider, pour vous pénétrer davantage de ma situation, supposez que vous y êtes vous-même, que c'est Lindorf qui aime, qui est aimé, dont le sort est entre mes mains, à qui je puis enlever ou céder l'objet de ma passion & de la sienne. Ah ! j'entends déjà l'arrêt que vous allez prononcer ; je vois, ma chère, ma sensible Matilde, me donner l'exemple du courage & de la générosité, m'assurer qu'elle ne veut point d'un bonheur dont elle jouiroit seule, et qui coûteroit des larmes et des regrets à celui qu'elle aime.--Des regrets, aimable petite sœur, l'heureux mortel qui te possédera doit être au comble de ses vœux, te donner un cœur tout à toi, et n'avoir rien à regretter, ni à désirer ; je ne ferai présent de ma chère Matilde qu'à celui qui saura l'apprécier, et l'aimer uniquement. Il me paroît que le baron de Zastrow, remplit fort bien cette condition, indispensable pour vous obtenir ; mais il y en a un autre qui ne l'est pas moins ; c'est de savoir vous plaire. J'irai, dans bien peu de temps, voir par moi-même, si votre cœur prévenu ne le juge pas

avec trop de rigueur : cependant vous convenez qu'il est *beau*, qu'il est *aimable*, & qu'il vous *adore*. Voilà bien des choses, Matilde, & si vous y joignez encore le plaisir que vous feriez à votre tante...mais ne vous effrayez pas, je veux savoir s'il vous mérite, & s'il est vrai que votre cœur se refuse absolument. Dans ce cas là, vous serez libre, je vous le promets, aucune puissance sur la terre n'aura le droit de vous contraindre pendant que j'existerai. Rassurez-vous donc, chère Matilde, si l'amour vous prépare des peines, l'amitié saura les adoucir, & j'attends la même chose de vous. Non, je ne suis point à plaindre, puisqu'il me reste une sœur, une amie. Lindorf est en Angleterre, n'attendez point de lettres de lui ; il reviendra bientôt ici, j'espère ; d'abord après son retour je partirai pour Dresde, j'achèverai de vous ouvrir mon cœur, je lirai dans le vôtre : si vous persistez à le refuser à M. de Zastrow, je vous ferai une autre proposition, qui vous plaira peut-être mieux ; c'est de venir vivre avec un frère qui vous chérit, jusques à ce que vous ayez fait un autre choix. Quelque parti que vous preniez, comptez entièrement sur un ami, qui vous est attaché au-delà de toute expression. Adieu, ma bonne & chère

Matilde, je sens déjà que vous pourrez me tenir lieu de tout. Adieu, je suis pour vous le plus tendre des frères."

Edouard de Walstein.

A cette lettre il en joignit une pour sa tante de Zastrow : il lui disoit que des raisons l'obligeant à renoncer à ses projets d'union, entre sa sœur & M. de Lindorf, il verroit avec plaisir qu'elle pût se décider en faveur du baron de Zastrow ; mais qu'il la conjuroit de ne rien précipiter, de n'user d'aucune violence. Il annonçoit un prochain voyage à Dresde, & supplioit sa tante de ne faire aucune démarche jusqu'alors, pour disposer de sa sœur, &c. &c.

Quand ces deux lettres furent parties, le comte plus tranquille sur le sort de Matilde, s'occupa du plan qu'il s'étoit formé pour lui-même, & pour assurer le bonheur de Caroline. Il avoit prié le chambellan de se rendre à Ronebourg aussitôt que sa fille seroit instruite de la mort de la baronne. Lindorf ne pouvoit tarder à venir. Le comte résolut de partir pour Berlin dès que son ami seroit arrivé, en prétextant un ordre du Roi, de le laisser à Ronebourg avec le chambellan

& Caroline ; d'obtenir du Roi la cassation de son mariage, & son consentement pour celui de Lindorf avec Caroline ; de leur écrire pour leur apprendre leur bonheur, & de partir pour Dresde sans les revoir. De Dresde, il vouloit passer en Angleterre avec Matilde, ou sans elle, s'il la décidoit à se marier avec M. de Zastrow, & s'y établir tout-à-fait auprès de ses parens maternels. Il se sentoit bien la force de faire le bonheur de Caroline & de son ami, mais non pas celle d'en être le témoin. Ce plan une fois fixé, lui paroissoit invariable. Hélas ! il ne connoissoit ni l'amour, ni ses effets terribles : plus il cherchoit à combattre la passion qui l'entraînoit malgré lui, plus il enfonçoit le trait dans son cœur. Combien de fois auprès de Caroline, ne pouvant plus résister à tout ce qu'il éprouvoit, fut-il sur le point de tomber à ses pieds, de lui faire l'aveu de son amour, de ses combats, de son désespoir, de réclamer sa générosité, de lui rappeler le nœud sacré qui les unissoit, & les sermens qu'elle avoit prononcés, de tout employer enfin pour obtenir d'elle de les confirmer, & de se donner à l'époux qui l'adoroit. La fuite seule pouvoit alors le rappeler à lui-même : éloigné d'elle, la vertu, la délica-

tesse, l'amitié reprenoient bientôt leur ascendant sur son ame ; il voyoit Caroline céder à ses devoirs, et mourir de sa douleur ; il voyoit Lindorf se banissant de sa patrie, traînant dans des climats lointains sa malheureuse existence, privé de son amante et de son ami ; sans consolation, sans espoir... Il frémissait alors, il détestait sa faiblesse, renouvelait mille fois le serment de la vaincre, et craignant de s'exposer au danger d'y retomber, il se privait du bonheur de voir Caroline, qui, de son côté, s'affligeait à l'excès d'une conduite qu'elle regardait comme une preuve trop sûre d'indifférence. Dans les momens de dépit et de désespoir, elle se confirmait dans l'idée de partir, de s'éloigner de lui pour toujours, de retourner à Rindaw ; elle prenait de nouveau la résolution la plus décidée de le lui demander, de l'exiger même absolument, s'il s'y opposait ; mais il fera loin de s'y opposer, reprenait-elle avec douleur ; il saisira avec transport tout ce qui pourra l'éloigner, le séparer de Caroline. Nous séparer... Quoi ! je ne le verrai plus, je ne l'entendrai plus ; l'instant où je quitterai ce château, sera peut-être celui d'une séparation éternelle, et c'est moi qui le demanderai, qui prononcerai ce fatal arrêt ; non

jamais j'en aurai la force, c'est bien assez de m'y soumettre, lorsqu'il aura la cruauté de l'ordonner. Elle en vint cependant bientôt à le désirer, son amitié pour la chanoinesse l'emporta sur la crainte de quitter son époux. Le chambellan, ainsi qu'il en étoit convenu avec le comte, cherchoit à préparer sa fille à la mort de son amie. Il supposa d'abord dans ses premières lettres qu'elle prenoit des remèdes pour sa vue, & qu'ils l'éprouvoient extrêmement ; il écrivit ensuite qu'il étoit décidé qu'elle l'avoit perdue sans retour, & que cet arrêt l'affligeoit au point d'être malade de chagrin. De ce moment, Caroline auroit voulu voler auprès d'elle, la soigner, la consoler ; mais elle étoit trop foible encore pour entreprendre le voyage ; elle lui écrivoit, ainsi qu'à son père les lettres les plus tendres, les plus touchantes, & se flattoit d'un courrier à l'autre, d'apprendre qu'elle étoit mieux. Enfin, les lettres du chambellan devinrent si alarmantes, il disoit si positivement qu'il voyoit Mde. de Rindaw dans le plus grand danger, qu'elle se décida à partir sur-le-champ, & fit prier le comte de passer chez elle ; il la trouva les yeux noyés de pleurs & se douta bien de ce qui les faisoit cou-

ler. — Oh, M. le comte, lui dit-elle, dès qu'il entra, voyez ce que m'écrit mon père ; ma bonne maman est très-mal, plus mal peut-être encore qu'on ne me le dit. De grâce, ayez la bonté de donner les ordres les plus prompts pour mon départ ; je veux aller tout de suite à Rindaw. Oh, mon Dieu, combien je me reproche de n'être pas partie plutôt ; s'il étoit trop tard, si je ne retrouvois pas la meilleure des amies...

— Le comte fut bien aise que cette idée se présentât d'elle-même ; l'émotion étoit donnée, il crut que c'étoit, le moment de l'instruire ; d'ailleurs son projet de partir à l'instant même, rendoit impossible un plus long déguisement. — Chère Caroline, lui dit-il en s'asséyant auprès d'elle, & lui prenant les mains, au nom du ciel, calmez-vous. Eh, quel reproche auriez-vous à vous faire ? Sortie à peine vous-même de l'état le plus dangereux, pourriez-vous..

— Ah ! oui, sans doute, oui, je devois consacrer tout de suite le retour de mes forces à celle qui m'a tenu lieu de la plus tendre mère : oui, je sens tous mes torts, heureuse si je puis les réparer ! — Elle vouloit se lever, se préparer à partir, le comte la retint encore : Un seul moment,
Caroline,

Caroline, je vous en conjure, écoutez-moi ; j'ai aussi reçu une lettre de votre père. — Ah, mon Dieu ! reprit-elle en pâlisant & pressentant son malheur, une lettre à vous ! Expliquez-vous de grâce, qu'est-ce qu'il vous dit ? Me cache-t-on quelque chose ?... Oh, Mr. le comte ! . . . & son cœur oppressé ne put résister plus long-temps à l'agitation qu'elle éprouvoit ; les sanglots lui coupèrent la voix. Le silence du comte, son air touché, attendri, quelques expressions vagues qui lui échappèrent enfin, confirmèrent ses soupçons ; elle se livra au désespoir le plus violent. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! répétoit-elle en sanglottant, je le vois bien, je n'ai plus d'amie, je ne tiens plus à rien dans ce monde ; ma bonne maman n'existe plus ! je le vois, j'ai donc tout perdu ! — Non, non, chère Caroline, il vous reste un ami qui saura vous prouver combien il vous aime, & à quel point votre bonheur l'intéresse. . . . Caroline l'aimoit trop elle-même cet ami, pour être long-temps insensible aux consolations qu'il s'efforçoit de lui donner, & aux nouvelles preuves d'une tendresse dont elle n'osoit plus se flatter ; ses larmes couloient encore abondamment, mais avec moins d'amertume. Dans les plus

violens chagrins, une amie sensible & passionnée éprouve une sorte de douceur à s'affliger avec l'objet aimé, à recevoir les consolations de l'amour. Elle pleuroit ; mais le comte pleuroit avec elle, partageoit ses sentimens & sa douleur ; & leurs cœurs, dans ces momens de tristesse, étoient à l'unisson. Elle perdoit la plus tendre des amies ; mais l'instant où elle apprenoit ce malheur, étoit aussi celui qui lui rendoit l'espoir d'être aimée de l'époux qu'elle adoroit. Dans ces premiers momens de désespoir, qui rendoient Caroline plus intéressante, le comte, ne fut pas le maître de réprimer tout ce qu'elle lui faisoit éprouver. L'état où elle étoit demandoit les soins & les consolations de l'amitié : il croyoit de ne pas aller au-delà, & ses expressions & ses regards exprimoient l'amour le plus tendre. Caroline, malgré son chagrin, entrevit enfin l'avenir le plus heureux, & s'affligeoit que son amie n'en fût pas le témoin. Elle vouloit des détails sur sa mort, sur sa maladie. Le comte, qui n'entendoit rien aux mensonges, la renvoya au chambellan, qui ne tarderoit pas à revenir ; mais pour calmer ses remords sur ce qu'elle avoit trop tardé à la rejoindre, il lui dit qu'elle avoit perdu

son amie depuis plusieurs jours, & dans un temps où elle ne pouvoit lui être d'aucun secours. Dès que le chambellan fut que sa fille étoit instruite du fatal événement, il revint à Ronebourg, & lui apprit qu'elle étoit seule héritière de la chanoinesse : son testament étoit fait depuis qu'elle lui avoit confié son mariage, & c'étoit à *la comtesse de Walstein* qu'elle donnoit tous ses biens. Elle laissoit aussi quelque chose au comte, seulement pour lui prouver, disoit-elle, combien son union avec Caroline lui faisoit de plaisir. Elle lui recommandoit, dans les termes les plus touchans, le bonheur de cette élève chérie, & à Caroline celui du meilleur des hommes.

La lecture de ce testament fit verser bien des larmes à Caroline, & le comte en fut aussi très-affecté. Le chambellan seul le lisoit avec satisfaction, & ne comprenoit pas qu'une augmentation de fortune fût un sujet de s'affliger. Hélas! Caroline ne voyoit dans les bienfaits d'une amie aussi tendre, aussi généreuse, qu'un nouveau motif de la regretter. Le comte, déchiré par mille sentimens contraires, ne pouvoit entendre parler d'une union & d'un bonheur auquel il alloit renoncer pour jamais. A cet article, il se

jeta aux genoux de Caroline : Oui, lui dit-il avec transport, oui j'en fais le serment, Caroline, vous serez heureuse, vous le serez ! . . . Il ne put rien ajouter. Caroline, émue à l'excès, se pencha sur lui, le releva tendrement, & sentit plus que jamais que ce bonheur qu'il lui promettoit, dépendoit de lui seul au monde, & de ses sentimens pour elle. Peut-être, s'ils eussent été seuls, lui eût-elle alors exprimé tous les siens ; peut-être ce moment auroit-il amené une explication trop retardée ; mais la présence du froid chambellan retint l'effusion de leurs cœurs.-- Il acheva tranquillement la lecture du testament, qui n'étoit plus que des legs pour ses gens & pour ses vassaux. Le comte ne pouvant plus soutenir son émotion, ni les pleurs de Caroline, sortit, & fut se promener dans le parc, où son agitation le suivit. Il commençoit à n'être plus d'accord avec lui même, & à se demander quelquefois, pourquoi il se condamneroit à un malheur éternel ? pourquoi il céderoit celle sur qui il avoit tant de droits, & sans qui il ne pouvoit supporter la vie ? Elle commence, pensoit-il, à s'accoutumer à moi ; je viens même, je viens de voir dans ses yeux l'expression la plus tendre ; je fais bien

que ce n'est & ne peut être que celle de l'amitié, de l'estime, de la reconnoissance ; mais dans une ame comme la sienne, ces sentimens ne peuvent-ils pas payer & remplacer l'amour ? Me suis-je jamais flatté d'en inspirer d'autre ? Ne m'accorde-t-elle pas au-delà de ce que je pouvois espérer ? Oui, mais si je fais à n'en pas douter, qu'un autre est l'objet de son amour, que son cœur, que ses affections les plus tendres appartiennent à Lindorf. . . . Hélas ! savoit-il seulement si Lindorf existoit encore, s'il n'avoit pas été la victime de cette passion que le comte comprenoit trop bien, pour ne pas tout craindre de ses effets. Peut-être Lindorf a-t-il succombé à sa douleur, & les larmes de Caroline, ces larmes qui déchirent déjà le cœur du comte, ne sont que le prélude de celles qu'elle répandra encore. Il frémit d'avoir à lui apprendre, peut-être, la mort de celui qu'elle aime ; d'en être regardé par elle comme la cause ; de perdre lui-même un ami qu'il chérissoit. Le silence de Lindorf, après le billet qu'il devoit avoir reçu, lui paroît la preuve certaine de ce qu'il craint. Ces différentes idées le tourmentèrent au point d'égarer presque sa raison ; il succomboit sous le

poids des sentimens qui l'agitoient & se succédoient les uns aux autres : tantôt désirant avec passion le retour de Lindorf, tantôt le redoutant plus que la mort, craignant presque également, ou de le voir arriver, ou d'apprendre qu'il n'existoit plus ; il passa quelques jours dans un état de trouble & de tourment. Cet homme jusqu'alors si sage, si philosophe, si maître de lui-même, connoît enfin l'empire des passions & leur tyrannique pouvoir, il en est effrayé, jure de nouveau de n'y pas céder, & de se sacrifier sans balancer, s'il en étoit temps encore, au bonheur de ceux qu'il aimoit.

Il fut enfin délivré d'une de ses plus cruelles inquiétudes. Il reçut une lettre de Varner, ce valet de chambre de Lindorf, auquel il avoit remis ce billet si pressant, qui devoit hâter son retour. L'honnête Varner écrivoit à son Excellence, de ne point s'inquiéter, s'il ne recevoit pas encore la réponse à ce billet. Arrivé à Hambourg, il n'y avoit plus trouvé son maître, qui s'étoit embarqué depuis quelques jours pour l'Angleterre avec un gentilhomme Saxon ; & lui, Varner, retenu depuis trois semaines à Hambourg par les vents contraires, n'avoit pu ni rejoindre son maître, qui l'attendoit

à Londres, ni lui remettre, par conséquent, la lettre dont le comte l'avoit chargé, &c. &c.

Le comte eut le plus grand plaisir d'apprendre que Lindorf vivoit encore, & sans doute se portoit bien ; mais ce ne fut pas le seul qu'il éprouva : il n'avoit pas reçu son billet ; le moment de son retour étoit donc différé, & ce petit retard qui éloignoit le moment de quitter Caroline, de la céder, de se séparer d'elle pour jamais, lui parut alors le comble du bonheur ; il se hâta de la rejoindre pour ne rien perdre d'un temps si précieux ; elle étoit avec son père. Mon cher comte, lui dit le chambellan, dès qu'il entra, voilà ma fille qui désire avec passion de quitter ce château, & qui n'ose pas vous en parler. Pour moi, je ne vois pas ce qui vous y retiendrait plus long-temps, à présent que la comtesse est assez bien remise pour soutenir le voyage. Le Roi pourroit se plaindre d'une plus longue absence : il m'a chargé de hâter votre retour à Berlin d'un ton qui ne permet plus de délai ; & quant à moi, je ne puis différer plus long-temps, ma présence est absolument nécessaire à la cour : ainsi, mon gendre, si vous voulez donner vos ordres en conséquence,

nous partirons incessamment. Le comte ne répondit rien, regarda fixement Caroline, comme pour démêler dans sa physionomie si son désir de quitter Ronebourg étoit sincère. Elle rougissoit, baissoit les yeux, & sembloit le confirmer par son silence. On ne peut exprimer l'embarras du comte ; il n'ignoroit pas en effet combien le Roi désireroit de le voir. Au retour de son ambassade, il ne s'étoit arrêté que vingt-quatre heures à Berlin, & n'avoit eu qu'une courte entrevue avec Sa Majesté. C'étoit uniquement à son amitié qu'il avoit dû la permission d'être absent aussi long-temps ; & des courriers lui apportotent fréquemment les lettres les plus pressantes d'un Roi, ou plutôt d'un ami qui le réclamoit. Il savoit aussi que son mariage avec Caroline étoit alors connu généralement ; le chambellan qui gémissoit depuis si long-temps de l'obligation de le tenir secret, l'avoit communiqué à tout le monde depuis que sa fille étoit à Ronebourg. Le Roi lui-même les sachant réunis, l'avoit hautement déclaré ; il n'étoit donc plus possible d'en faire un mystère ; & comment, avec les intentions actuelles du comte, pouvoit-il amener à Berlin *la comtesse de Walslein*, la présenter à la cour & dans le

monde sous un titre qu'elle devoit bientôt quitter ? Il sentit alors combien le retard de son billet à Lindorf dérangeoit ses projets ; il n'étoit plus possible de se refuser aux sollicitations d'un Roi qui n'avoit fait encore que demander son retour, mais qui pouvoit l'ordonner d'un moment à l'autre. Il ne pouvoit penser à laisser Caroline seule à Ronebourg, encore moins à la mener à Rindaw, où tout nourriroit sa douleur & ses regrets. Il réfléchissoit au parti qu'il devoit prendre, lorsque Caroline, pressée par son père, de confirmer son désir de partir, dit à demi voix : qu'elle suivroit avec plaisir M. le comte à Berlin ; mais qu'elle espéroit de sa bonté & de celle du Roi, qu'on la dispenserait quelque temps encore de paroître à la cour & de voir compagnie, & qu'on la laisseroit passer tout le temps de son deuil dans la retraite. Le comte saisit avidement cette idée ; la convalescence, le deuil profond de Caroline, qui le portoit avec raison comme pour une mère, étoient en effet d'excellens prétextes pour ne point sortir de chez elle, & n'y recevoir personne les premiers mois de son séjour à Berlin, & probablement son sort se décideroit en moins de temps ; en attendant elle seroit

à-peu-près ignorée dans l'hôtel de Walfstein, elle n'y verroit que son père et lui-même ; et ce fut peut-être ce qui le déterminâ le plus promptement ; tout lui parut facile, pourvu qu'il ne la quittât point, qu'il ne s'éloignât d'elle que lorsqu'il y seroit obligé. Le plus sage des hommes n'est plus qu'un homme, dès qu'il est amoureux. Le comte ne vit plus aucun obstacle : Caroline seroit chez lui, il la verroit du matin au soir, et quoiqu'il la destinât toujours à celui qu'il croyoit aimé, quoiqu'il fût bien décidé à cacher avec soin ses sentimens, il ne put se refuser ce bonheur, qui levoit d'ailleurs toutes les difficultés pour le séjour actuel de Caroline. Le jour du départ fut donc fixé, et la tendre Caroline le vit arriver avec transport : elle ne pouvoit habiter plus long-temps le château de Lindorf. Son sort étoit décidé pour jamais, elle alloit passer sa vie avec un époux adoré, et se promettoit bien d'effacer, par l'excès de sa tendresse, un caprice et une erreur que son cœur désavouoit, et qu'elle ne pouvoit se pardonner. Le comte, attentif à tous ses mouvemens, s'aperçut bien qu'elle parloit avec plaisir ; mais il en fit honneur à sa vertu, et au désir qu'elle avoit d'éviter

désormais tout ce qui pouvoit lui rappeler Lindorf ; son estime, & par conséquent son attachement pour elle en redoublèrent ; mais il n'en fut que plus confirmé dans le projet de la dédommager des sacrifices qu'elle s'imposoit.

Les voilà donc arrivés à Berlin ; ils descendent à cet hôtel de Wallstein, que Caroline avoit si fort redouté ; elle y entre à présent avec une douce émotion qui lui paroît le prélude du bonheur dont elle va jouir. Le souvenir de ce qui se passa le jour de son mariage, de l'éloignement qu'elle témoigna à cet époux qu'elle adore actuellement ; un mélange de crainte et d'espérance sur les sentimens du comte ; un triste retour sur la mort de son amie qu'elle auroit voulu avoir pour témoin de son bonheur ; tout enfin contribua à l'augmenter, cette émotion qu'elle ne put cacher et qui fit couler ses larmes : le comte les vit, il en fut pénétré : de ce moment là, il auroit voulu la rassurer, lui confier ce qu'il méditoit pour son bonheur ; mais on sait les motifs qui le retenoient, il ne vouloit pas lui promettre un bonheur incertain, ni même avoir à combattre sa délicatesse et sa générosité, et comment prononcer lui-même, *je veux*

renoncer à vous, vous céder à un autre : ce mot eût expiré sur ses lèvres et jamais il n'auroit pu le prononcer.

Le chambellan soupa avec eux, et se retira fort content d'avoir enfin installé sa fille dans l'hôtel de Walstein. Dès qu'il fut parti, le comte mena Caroline dans l'appartement qui lui étoit destiné depuis longtemps ; à l'époque de son mariage et lorsqu'il étoit loin de prévoir qu'il alloit se séparer de sa jeune épouse, il l'avoit fait arranger avec tout le goût et toute la magnificence possible, et toujours il avoit conservé l'espoir qu'elle viendrait l'occuper. Il étoit enfin réalisé cet espoir, mais de quelle manière et dans quel moment, et combien alors il dut regretter le temps où il espéroit encore.

Voici, chère Caroline, lui dit-il en y entrant avec elle, un appartement où depuis long-temps vous êtes attendue. Caroline, qui crut voir un reproche dans ce peu de mots, baissa les yeux en rougissant et pâlisant tour-à-tour. Le comte l'attribuant à un autre motif, se hâta de la rassurer : vous y serez souveraine absolue, ajouta-t-il, en lui baissant respectueusement la main, et votre ami n'entrera chez vous que lorsque vous le lui

permettez. Il se hâta de sortir : un moment de plus, & peut-être il eût oublié ses sermens & Lindorf.—Dieu de l'amitié, s'écria-t-il en rentrant chez lui, soutenez mon courage ! Caroline, adorée Caroline, Lindorf, mon ami, dites, répétez-moi que vous ne pouvez être heureux l'un sans l'autre & la nuit se passa tout entière à gémir sur son sort, sur le cruel sacrifice que la vertu, ses principes, l'amitié, l'amour même exigeoient de lui. Caroline fut plus tranquille ; mais elle dormit peu, & réfléchit beaucoup. Quoique son innocence l'empêchât de sentir tout ce que la conduite du comte avoit de singulier, elle ne pouvoit ignorer cependant qu'il avoit le droit de partager son appartement, & elle croyoit avoir trop de torts avec lui, pour ne pas attribuer au ressentiment le soin qu'il paroissoit prendre de s'éloigner d'elle : les jours suivans durent la confirmer dans cette idée ; le comte redoutant une épreuve à laquelle il avoit failli de succomber, non-seulement n'accompagnoit plus Caroline dans son appartement, mais recommença comme il avoit fait à Ronebourg, avant qu'elle sût la mort de son amie, à l'éviter autant qu'il le pouvoit, & à n'entrer chez elle que lorsqu'elle avoit son

père & ses femmes; & dans ces momens mêmes, il avoit un air si contraint, si malheureux, il paroissoit si fort redouter de la regarder, de s'approcher d'elle, qu'elle ne douta plus du tout de son indifférence, peut-être même de sa haine. Cette conduite, loin de l'irriter, la toucha sensiblement; c'est elle seule & ses caprices passés qu'elle en accusoit; peut-être il vouloit la punir, & il en avoit bien le droit, ou plutôt cet injuste éloignement qu'elle lui avoit marqué si long-temps, l'avoit enfin révolté tout-à-fait contr'elle. Mais ses soins si tendres & si soutenus pendant sa maladie & dans les premiers momens de son affliction.... Elle ne les attribuoit plus qu'à cette générosité qui lui étoit naturelle, qu'à cette pitié que tout être souffrant excite dans un cœur bon & sensible; mais elle voit trop bien à présent qu'il déteste ses liens, qu'il gémit de la fatalité qui les a rapprochés: elle se rappelle son projet d'absence, & ne doute pas qu'il ne pense à l'exécuter; elle eut même un moment l'idée de le prévenir, de retourner à sa terre de Rindaw, de lui rendre, en s'éloignant de lui & de la cour, une liberté qu'elle croyoit qu'il désiroit avec ardeur: cette résolution cependant lui paroissoit bien

plus difficile à exécuter que lorsqu'elle lui écrivit depuis Rindaw, qu'elle vouloit y passer sa vie : elle aime à présent, elle aime avec passion, & jamais elle n'auroit la force de s'éloigner volontairement de l'objet de toute sa tendresse ; aussi ce projet fut-il aussitôt évanoui que formé ; elle y fit succéder celui de s'efforcer par tous les moyens possibles, d'obtenir le cœur de son époux, & de lui faire oublier ses torts. Son courage se ranima. Il est si bon, si sensible, si généreux, disoit-elle en elle-même, quand il verra combien je l'aime, pourra-t-il me refuser sa tendresse, & ne m'accordera-t-il pas au moins son amitié ? Elle s'abandonne à ce doux espoir, sa confiance renaît, & de ce moment, elle mit autant de soin à rechercher le comte, qu'il en mettoit à l'éviter. Il s'aperçut de ce nouvel empressement, mais il étoit trop loin d'imaginer qu'il pût être aimé, pour l'attribuer à l'amour. Plus les attentions & les prévenances de Caroline étoient marquées, & plus elles lui paroissent la suite d'un système de reconnoissance & de devoir, que cette ame sensible & vertueuse s'étoit imposé. — Caroline, jeune, timide, éprouvant un sentiment qu'elle ne croyoit point partagé, se repro-

chant et s'exagérant même ses torts passés, craignant de déplaire, par trop d'empressement, à un époux prévenu contre elle, avoit souvent un air de réserve et de contrainte, qui persuada toujours plus au comte, qu'elle en faisoit une continuelle à son cœur. Souvent dépitée du peu de succès de ses soins, elle se laissoit aller à la tristesse la plus profonde, se renfermoit chez elle, versoit des larmes, dont il appercevoit les traces, qui le confirmoient dans l'idée qu'elle se sacrifioit à un pénible devoir, et qu'elle gémissoit d'être séparée sans retour de celui qu'elle aimoit.

Il attendoit d'un jour à l'autre, cet ami, auquel il destinoit un si grand bonheur, et ne comprenoit rien à son retard. Outre le billet remis à Varner, il lui avoit écrit les premiers jours de son arrivée à Berlin; et sa lettre adressée et recommandée au banquier de Lindorf, à Hambourg, devoit lui être parvenue, s'il n'étoit pas déjà en chemin. Elle étoit plus pressante encore que la précédente; sans s'expliquer clairement, il se servoit des motifs les plus forts pour hâter son retour. "Son propre bonheur, lui disoit-il, et celui de tout ce qu'il aimoit au monde en dépendoit; si ce

“ n’étoit pas assez de le prier, de le con-
 “ jurer d’arriver au plutôt, il l’exigeoit ab-
 “ solument de lui. Rappelez-vous, cher
 “ Lindorf, combien de fois vous m’avez
 “ donné le droit de disposer de votre sort :
 “ eh bien, je le réclame aujourd’hui, ce
 “ droit que je tiens de votre amitié, et peut-
 “ être d’une reconnoissance trop exaltée ;
 “ mais n’importe, je veux vous rappeler
 “ à présent tout ce que vous croyez me
 “ devoir, pour vous dire, qu’il ne tient
 “ qu’à vous, non-seulement de vous ac-
 “ quitter, mais de mettre en un instant tou-
 “ tes les obligations de mon côté. Je n’ai
 “ qu’un mot à ajouter : si dans un mois
 “ au plus tard, je n’ai pas le plaisir de
 “ vous embrasser dans mon hôtel, à Berlin,
 “ vous me mettez dans le cas de douter
 “ d’un attachement que je crois mériter,
 “ et de penser que je n’ai plus d’am , &c.”

Cette lettre, si forte, si pressante, étant
 restée sans réponse, il devoit croire, et
 croyoit en effet que Lindorf étoit parti,
 d’abord après l’avoir reçue, et ne tarderoit
 pas à arriver. Quoique ce moment dût être
 l’époque d’une séparation à laquelle il ne
 pouvoit penser sans frémir, il l’attendoit
 avec une sorte d’impatience, fondée sur

celle d'assurer le bonheur de Caroline, et même d'être délivré de cette incertitude, qui laisse errer l'ame sur des illusions qu'un instant détruit, et auxquelles le malheur même est préférable. Eh ! comment auroit-il pu s'en défendre de ces douces illusions ? elles devenoient chaque jour plus séduisantes, plus dangereuses ; il falloit toute la modestie et toute la prévention du comte, pour ne pas s'apercevoir de leur réalité. Loin de se rebuter, Caroline étoit toujours plus tendre, toujours plus empressée ; il s'agissoit du bonheur de sa vie, pouvoit-elle marquer trop d'attachement à cet époux qu'elle avoit blessé si long-temps par une injuste répugnance, auquel son cœur avoit fait une infidélité ; combien de torts avoit-elle à réparer, à faire oublier : bannissant enfin toute défiance, osant tout espérer de sa tendresse et de sa persévérance, elle employoit pour le rapprocher d'elle, pour l'attacher à elle, mille petits moyens dont l'amour seul est susceptible et auquel il fait donner tant de force. Le comte aimoit la musique avec passion, elle la cultiva avec plus de soin ; souvent elle lui demandoit de l'accompagner sur la flûte ou le violoncelle, dont il jouoit également bien ; elle lui

chantoit, avec toute l'expression du sentiment, les airs les plus touchans, les plus propres à faire impression sur une ame aussi passionnée que celle du comte. Il avoit du goût & des dispositions pour le dessin, mais ses occupations l'avoient empêché d'y faire des progrès. Caroline, au contraire, élevée dans la retraite, s'étoit appliquée avec beaucoup de succès à cet art charmant, qui, fait qu'on peut se suffire à soi-même, qui, malgré l'hiver, les trémats, la solitude, nous retrace les beautés de la nature, les scènes champêtres, & fixe sur la toile ces belles fleurs qu'un instant voit mourir; elle réussissoit particulièrement bien aux fleurs & aux paysages, c'étoit aussi le genre que le comte préféroit. Elle s'offrit à lui donner des leçons, à le perfectionner, à diriger ses essais; en échange elle le prioit à son tour, de diriger ses lectures, & les études qu'elle désiroit de faire sur plusieurs objets, négligés souvent dans l'éducation des femmes. Quelquefois pendant qu'il dessinoit auprès d'elle, elle lui lisoit: son habitude de lire à haute voix à sa bonne maman, avoit exercé ce talent qu'elle possédoit au suprême degré. Lorsqu'elle étoit fatiguée, le comte lisoit à son tour,

& pendant qu'elle l'écoutoit avec l'intérêt le plus marqué, ses mains adroites ferroient des nœuds, ou nuançoient des soies pour une bourse, une veste, un porte-feuille, &c. qu'elle lui destinoit. Toujours occupée de lui & des moyens de lui plaire, toutes ses actions étoient relatives à cet unique objet ; elle sembloit n'exister que pour lui ; à chaque instant elle trouvoit des prétextes pour passer dans son appartement, ou pour l'attirer dans le sien, & quoiqu'elle ne vît & ne voulût voir que lui & le chambellan, qui soupoit chez eux presque tous les soirs, elle n'avoit jamais l'air d'éprouver un moment d'ennui ; au contraire, elle se refusoit aux sollicitations de son père, pour se faire présenter à la cour, paroïssoit désirer de prolonger le temps de sa retraite, & disoit en regardant le comte avec timidité, qu'elle n'avoit jamais été plus heureuse. Malgré tant de preuves d'un amour qu'elle ne cherchoit point à dissimuler, le comte résistoit encore au charme dont il étoit environné, & au doux espoir qui s'insinuoit dans son cœur ; il le repoussoit avec effroi & trembloit de s'y livrer. Combien de fois il s'arracha d'auprès d'elle avec un effort douloureux.—Non, disoit-il, non c'est

impossible, je ne puis être aimé ; cette ame aimante & sensible, cette femme adorable fait donner à l'amitié.... que dis-je, peut-être à la simple reconnoissance, l'expression même de l'amour ; ou bien n'est-ce point le souvenir de Lindorf qui l'anime ; sans doute c'est à lui qu'elle adresse secrètement ces attentions si touchantes : ces mots si tendres, ces regards si doux dont je ne puis être l'objet. Ne fais-je pas qu'elle aime Lindorf, qu'elle doit l'aimer ? ...Cependant s'il étoit vrai ? si c'étoit moi ? si cette cruelle résolution qui me tue, me rendoit le plus ingrat des hommes ? si cette félicité suprême que j'ose réserver à un autre, m'étoit destinée par son cœur ? si ce cœur étoit à moi ? Ah ! Caroline, Caroline... Mais puis-je chercher à le pénétrer ce cœur, sans la faire lire dans le mien, sans lui découvrir le feu qui me dévore ? & ne fais-je pas alors que le devoir, la compassion, la générosité dicteroient sa réponse. Ne me prouve-t elle pas qu'elle peut tout sur elle-même, & qu'elle est prête à sacrifier sans balancer tous les sentimens de son cœur. Ainsi le malheureux comte tourmenté, combattu entre la crainte & l'espoir, faisoit en même temps son supplice & celui de la tendre

Caroline. Une situation aussi violente ne pouvoit durer long-temps ; Lindorf n'arrivoit point, & le comte ne trouvoit plus ni dans son amitié, ni dans sa délicatesse, la force de résister à sa passion, lorsque tout l'affuroit qu'elle étoit partagée.

Un soir le chambellan fut retenu à la cour, le comte soupa tête-à-tête avec Caroline, plus tendre, plus séduisante encore qu'à l'ordinaire ; si elle ne disoit pas *je vous aime*, il n'étoit du moins plus possible de s'y méprendre ; l'émotion, le trouble du comte augmentoient à chaque instant ; il eut cependant encore la force de se dérober par la fuite, au danger de se trahir, de la quitter en sortant de table ; mais ce fut le dernier effort de sa raison. Rentré chez lui, il réfléchit sur sa position, sur son amour, sur ses droits, sur la conduite de Caroline. — Non, disoit-il, non, ce n'est point une illusion, je suis aimé, je ne puis plus en douter ; si je touche sa main, je la sens trembler dans la mienne, elle la serre doucement, comme pour me retenir auprès d'elle ; quand je la quitte, ses yeux me suivent tristement ; ce soir même, oui, j'ai cru le voir, ils se sont mouillés de quelques larmes ; l'expression du sentiment le plus

tendre animoit tous ses traits, & j'ai pu m'éloigner, & je ne suis pas tombé à ses pieds ; je ne lui ai pas dit que je l'adore, je n'ai pas tout tenté pour l'engager à me confirmer mon bonheur, & cet amour dont tout m'assure.... Cette idée ne s'étoit jamais présentée à lui avec autant de force & de certitude, elle l'enflamme au point que n'écoutant plus que cet espoir qui le séduit, il se décide à retourner auprès d'elle, à lui faire l'aveu de son amour, à obtenir d'elle celui dont il se croit certain. Ses sermens, sa résolution, ses projets, tout disparoit, tout s'anéantit ; il oublie que Lindorf existe ; il ne voit plus que Caroline, sa Caroline qui est à lui, unie avec lui, dont il est aimé, & qu'aucun mortel sur la terre n'a le droit de lui disputer. — Il est déjà dans son appartement, il ne la voit pas encore ; mais il entend déjà les sons de sa voix touchante & de sa guitare ; il s'approche, sans faire de bruit, d'une porte vitrée qui le séparoit d'elle, & qui n'étoit pas entièrement fermée ; elle conduisoit dans un petit cabinet charmant qu'elle aimoit de préférence, où elle se retiroit quand elle vouloit être seule & tranquille, & tous les soirs elle y passoit une demi-heure avant

que de se coucher, à lire ou à faire de la musique. Ce soir là elle chantoit devant son feu, déshabillée à demi, penchée sur un fauteuil, en s'accompagnant foiblement de sa guitare. L'air qu'elle chantoit étoit doux & triste, il paroissoit l'affecter beaucoup ; de temps en temps elle s'interrompoit, passoit sa main ou son mouchoir sur ses yeux, & recommençoit avec une voix plus altérée. Le comte croyoit connoître tous les airs qu'elle savoit & qu'elle aimoit, & celui-ci étoit nouveau pour lui ; il prête l'oreille, s'efforce d'entendre les paroles. Elle chantoit si bas qu'il ne saisit d'abord que quelques mots, celui de *Caroline* qui finissoit une ligne le frappa ; il écoute avec plus d'attention encore : enfin il parvient à entendre ces quatre lignes qui terminoient un couplet.

Mais puis-je me flatter encore !
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur ;
Toi qui me fuis, toi que j'adore
Où veux-tu chercher le bonheur ?

L'expression, l'attendrissement marqué avec lequel elle chantoit, prouvoient assez qu'elle avoit un objet ; mais est-ce lui même ? est-ce Lindorf ? Le doute, la défiance
rentrent

rentrent dans son cœur ; il regarda, il écoute,
& bientôt il n'a plus même le triste bonheur
de douter. Caroline avoit posé sa guitare sur
ses genoux, & détachoit de son cou un
ruban noir qu'elle portoit toujours, & que
le comte avoit pris jusqu'alors pour un sim-
ple ornement. Il voit avec surprise qu'il ser-
voit à suspendre un portrait caché dans son
sein : trop éloigné pour en distinguer les
traits, il put voir cependant, quand elle
l'approcha de la lumière, que c'étoit celui
d'un homme avec l'uniforme des gardes :
c'est donc celui de Lindorf. D'abord Caro-
line le fixe avec attention, puis elle le presse
contre son cœur, contre ses lèvres, avec un
mouvement passionné ; des larmes se sui-
voient sur ses joues, il en tombe une sur le
portrait ; elle l'essuie avec précaution, le
regarde encore en soupirant, le pose sur la
table, à côté d'elle, reprend sa guitare, &
chante sur le même air ce couplet, que le
comte entendit distinctement.

Tu deviendras mon bien suprême,

Où plus cheri des portraits !

Tiens moi lieu de celui que j'aime ;

Viens du moins me rendre tes traits.

Mais puis-je m'abuser encore,

J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur !

Toi qui me suis, toi que j'adore,

Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quand elle l'eut fini, elle reprit son portrait, lui donna encore un baiser, le rattacha autour de son col en disant avec un petit mouvement de tendresse mêlée de dépit : " Pour toi, tu ne me quitteras jamais ; " & prenant sa lumière, elle passa dans sa chambre à coucher, après avoir sonné ses femmes sans regarder même du côté de la porte vitrée : le bruit qu'elle fit en sortant, l'obscurité où elle laissa le comte, le tirèrent de l'espèce d'anéantissement dans lequel il étoit plongé : ce moment fut affreux pour lui, il détruisoit les douces espérances qu'il avoit osé former ; il lui enlevait sans retour toute idée de bonheur ; il le replongeait dans le néant à l'instant où il croyoit jouir de la félicité suprême : toujours généreux cependant, même au comble du désespoir, son premier mouvement, lorsqu'il fut un peu revenu à lui-même, fut de pénétrer également auprès de Caroline, non plus pour lui parler de lui, mais pour l'assurer qu'elle alloit revoir Lindorf, être libre de s'unir avec celui qu'elle aimoit ; mais ses femmes entrèrent chez elle & l'empêchèrent d'exécuter ce projet : il sentit bientôt qu'il seroit au-dessus de ses forces, de la revoir, de lui parler, de lui dire qu'il alloit la quitter pour

toujours. Ce moment eût été le dernier de
 sa vie, ou peut-être, & il en frémit plus
 encore, s'il l'avoit revue, loin de la céder
 à celui qu'elle aime, il auroit eu dans son
 délire la cruauté d'en exiger le sacrifice. Non,
 il ne la reverra point, il ne peut, il ne doit
 pas la revoir; il trouvera dans sa vertu le
 courage de la faire, de lui rendre sa liberté;
 mais il n'a pas celui de lui faire un éternel
 adieu, de résister à un de ses regards, dont
 il n'avoit que trop éprouvé le danger. Il
 rentra donc chez lui, & passa quelques heu-
 res dans l'agitation la plus cruelle, ne sachant
 à quel parti s'arrêter, ni de quel l'emporterait
 de l'amour ou de la générosité, de lui-même
 ou de Lindorf. Il écrivit des lettres à Caro-
 line, dans l'une il réclamoit ses droits &
 s'efforçoit de l'attendrir en sa faveur, un
 instant après, détestant cette tyrannie, il la
 déchiroit & en recommençoit une nouvelle
 où il lui faisoit un éternel adieu, sans lui
 parler de ses sentimens. Quoi, disoit-il, en
 la déchirant encore, elle ne sauroit pas mê-
 me que je l'adore, & je mourrois loin d'elle
 sans exciter seulement sa pitié; alors il pei-
 gnoit sa passion en traits de feu, il lui répé-
 toit combien le sacrifice qu'il faisoit étoit
 affreux pour lui. Sentant ensuite à quel point

cette idée empoisonneroit son bonheur, il tâchoit d'écrire une lettre plus modérée, & n'y pouvoit réussir. Cependant à force d'exhaler sur le papier les différens sentimens qui l'agitoient, il se calma assez pour prendre une résolution ferme & décidée. Ce fut celle d'aller dès le matin au lever du Roi, que l'aurore ne trouvoit jamais dans son lit, & chez qui il pouvoit entrer à toute heure ; d'obtenir de lui, sans différer, la cassation de son mariage, de l'envoyer tout de suite à Caroline, & de partir de Potzdam pour sa terre de Walstein, d'où il prendroit des arrangemens pour un plus long voyage. Plus il réfléchit à sa position actuelle, à la passion dont il étoit tourmenté, à celle qu'il supposoit à Caroline, & plus il persista dans ce projet : il en vint même à regretter de ne l'avoir pas exécuté dès son arrivée à Berlin, & de s'être laissé entraîner au plaisir de vivre avec Caroline. Depuis long-temps, pensoit-il, elle seroit heureuse & tranquille, & j'aurois peut-être été moins malheureux. Je n'aurois pas connu ce charme enchanteur, répandu dans ses moindres actions, cette amitié si séduisante, si dangereuse, que j'osois prendre pour de l'amour, & qui pourroit m'en tenir, si j'ignorois qu'elle aime

ailleurs & qu'elle gémit en secret. Elle gémit, elle... Caroline, celle pour qui je donnerois mille vies, & j'hésite de lui sacrifier mon bonheur ? Cette idée lui rendit tout son courage : il lui écrivit, ou plutôt il commença la lettre qu'il vouloit achever, lorsqu'il auroit obtenu le divorce. Il écrivit ensuite au chambellan, pour motiver cet événement de manière à ce qu'il ne pût l'imputer à sa fille & à Lindorf, qui devoit naturellement arriver au premier jour. Il mit ces lettres dans son porte-feuille, & prit avec son valet de chambre tous les arrangemens nécessaires pour son voyage. Comme il ne comptoit pas revenir à Berlin, il passa le reste de la nuit à mettre en ordre différens papiers & plusieurs choses qu'il vouloit emporter avec lui. Dès que le jour parut, il partit pour Potzdam, où le Roi étoit alors, & lui demanda une audience secrète. — Que faisoit alors la pauvre Caroline ? Elle sortoit d'un doux sommeil qui avoit calmé ses chagrins, & s'impatientoit déjà de revoir ce cher & cruel époux qui la fuyoit, & qu'elle avoit toujours espéré de ramener à force de persévérance. Depuis quelque temps même elle se flattoit d'y avoir réussi, & ne trouvoit presque plus rien d'extraordinaire dans sa

conduite ; il paroïssoit se plaire avec elle, il la quittoit peu dans la journée, il avoit pour elle ces attentions, ces petits soins qui n'appartiennent qu'à l'amour. Souvent elle remarqua les regards passionnés qu'il jetoit sur elle. Une fois elle le surprit baisant avec ardeur une nate de ses cheveux, qu'il lui avoit demandée. Qu'est-ce qu'il falloit de plus à Caroline ? Elevée dans la plus parfaite innocence, n'ayant jamais eu de liaisons, ni de conversations qu'avec la chaste chanoinesse, n'ayant lu que les livres qu'elle lui donnoit : elle étoit heureuse de voir son époux, de l'entendre, savoir qu'elle étoit aimée, de passer sa vie auprès de lui ; & quand il la quittoit le soir, le seul chagrin d'être séparée de lui jusqu'au lendemain faisoit couler ses larmes ; c'étoit aussi les seuls momens où elle doutoit de sa tendresse. Car enfin, disoit-elle, il ne tenoit qu'à lui de rester, nous aurions encore un peu causé, un peu lu, un peu fait de musique ; & demain à mon réveil, j'aurois eu le plaisir de le voir tout de suite. Ne pourroit-il pas dormir dans ma chambre comme dans la sienne ? Ah ! si j'osois le lui dire... mais sans doute, il n'aime pas autant être avec moi, que j'aime à être avec lui. Alors ses pleurs

couloient sans qu'elle sût pourquoi ; elle regardoit son petit portrait, le baisoit, lui disoit ce qu'elle n'osoit dire à l'original, le remettoit dans son sein, s'alloit coucher avec lui ; & le lendemain en revoyant le comte, elle ne pensoit plus qu'au plaisir de le voir : c'étoit à-peu-près là son histoire de toutes les soirs ; mais la veille elle avoit été plus émue qu'à l'ordinaire, par la présence du comte, par son trouble & surtout par cette prompte retraite, à laquelle elle ne s'étoit pas attendue. Pour la première fois, elle pensa qu'il y avoit quelque chose de bien singulier dans la conduite de son époux. Tant d'inégalités, de contrariétés devoient enfin la frapper : est-elle aimée ? ne l'est-elle pas ? Elle cherche à se rappeler tout ce qui peut l'éclairer sur les sentimens du comte, tout ce qui s'est passé depuis son arrivée à Ronebourg. Une romance qu'elle y avoit composée dans le temps où il l'évitoit, où elle s'étoit crue haïe de lui, lui revient dans l'esprit & l'attendrit ; elle la chante, & son attendrissement redouble. C'est dans ce moment où le comte l'avoit surprise, & malheureusement à la fin de la romance : la voici telle qu'elle étoit.

ROMANCE.

Un jour put éclairoit mon ame ;
 J'unissois l'amour au devoir ;
 J'osois me livrer à ma flamme,
 Ecouter le plus doux espoir.
 Mais puis-je m'abuser encore...
 Cet espoir s'éteint dans mon cœur,
 Toi qui me suis, toi que j'adore,
 Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quand tes soins me rendoient la vie,
 Je crus les devoir à l'amour ;
 Je me disois, je suis chérie,
 Je saurai bien l'être toujours.
 Mais puis-je me flatter encore...
 Non l'espoir s'éteint dans mon cœur,
 Cruel époux, toi que j'adore,
 Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quel sort affreux tu me destines !
 Que ne me laissois-tu mourir ?
 Si tu n'aimes plus Caroline,
 C'est là son unique désir.
 Mais puis-je m'abuser encore,
 Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.
 Toi qui me suis, toi que j'adore,
 Où veux-tu chercher le bonheur ?

Tu deviendras mon bien suprême,
 O le plus chéri des portraits,
 Tiens-moi lieu de celui que j'aime,
 Viens du moins me rendre ses traits.

Mais puis-je m'abuser encore,
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

S'il eût entendu les premiers couplets, il auroit su qu'il en étoit l'objet, mais ceux qu'elle chantoit alors... ce portrait, les mots qu'elle lui adressa, tout enfin l'induisit en erreur, & lui persuada que ce ne pouvoit être que Lindorf. Pour Caroline, après avoir chanté, pleuré & baisé sa miniature, elle se mit dans son lit plus calme & plus tranquille. Il m'aime, pensa-t-elle, cela n'est pas douteux ; mais sans doute il ne se croit pas aimé. Il se rappelle cette répugnance que je lui témoignai si durement le jour de notre mariage ; peut-être pense-t-il qu'elle subsiste encore ? Oh comme je le détromperai, comme je vais le faire lire dans mon cœur, lui prouver que ce cœur est bien changé ; dès demain il saura positivement qu'il est tout à lui : je lui dirai tout le jour que je l'aime, que je l'adore, & nous verrons le soir s'il me quittera d'abord après souper. Cette résolution la tranquillisa tout-à-fait, elle s'endormit paisiblement, fit des songes les plus agréables, se réveilla avec la joie la plus pure, et persista plus que

jamais dans son projet de la veille. Elle ne trouve plus dans son cœur ni crainte, ni défiance d'elle-même ; son époux l'aime, elle en est sûre, ses doutes & le souvenir du passé, lui donnent encore cette réserve, qu'elle ne peut plus supporter et qu'un mot va détruire : elle va lui dire, lui rappeler mille fois qu'il est l'unique objet de sa tendresse, de tous les sentimens de son cœur ; et ce cœur si naïf et si tendre ne peut contenir ses transports en pensant qu'elle n'aura plus de secrets pour cet homme adoré, pour cet ami généreux, à qui elle doit une vie qu'elle veut consacrer à son bonheur. Caroline étoit timide, comme on l'est à dix-sept ans, quand on a toujours vécu dans la retraite, le comte surtout lui en imposoit, sans quoi elle n'eût pas attendu jusqu'alors à lui parler clairement ; à présent même qu'elle y est décidée, elle ne sait comment s'y prendre, et plus le moment approche, plus son émotion et son embarras redoublent. Oh ! combien elle regrettoit sa bonne maman ; depuis long temps elle eût été l'interprète et le garant de ses sentimens ; comment les dévoiler elle-même... Si elle écrivoit : elle essaya, mais elle étoit trop émue, trop agitée ; sa main trembloit,

elle ne trouvoit aucune expr. ~~elle ne trouvoit aucune expr.~~
pouvoit former un seul mot. Non, dit-elle,
j'aime mieux aller chez lui ; je me jetterai
dans ses bras, je lui dirai... Je ne lui dirai
rien peut-être, mais il entendra mon silence,
il saura bien lire dans le cœur de sa Caroline ;
il me rassurera, il me pardonnera ; plus de
doutes, plus de défiance, plus de réserve,
il sera tout pour moi, & moi tout pour
lui, & je vais être la plus heureuse des
femmes. Elle s'enflamme de cette idée,
baïse son petit portrait pour animer encore
son courage, & vole dans l'appartement
du plus aimé des époux. Elle entre... Il
n'y est plus ; il ne paroît pas même y avoir
couché. Une grande malle au milieu de son
cabinet, couverte de différentes choses em-
paquetées, semble annoncer un projet de
voyage. Caroline frissonne, trouve à peine
la force de sonner ; un laquais paroît, elle
lui demande d'une voix tremblante, où est
M. le comte ? Le laquais paroît surpris de
cette question. — Je croyois que Mde. la
comtesse savoit... Quoi donc ? — Que M.
le comte est parti de grand matin. Wilhelm,
son valet-de chambre, a veillé toute la nuit,
pour faire ses coffres. Il m'a chargé de les
faire partir à ses ordres. Il ignoroit où M.

le comte veut aller ; mais il croit que c'est en Angleterre. — Ah ! Dieu, il suffit, laissez-moi. Le laquais sort. Caroline tombe sur le premier siège qui se présente, & pour la seconde fois de sa vie éprouve toute la douleur, tous les déchiremens de l'amour au désespoir. Pour la seconde fois elle voit celui qu'elle aime, la fuir, l'abandonner, s'éloigner d'elle ; mais quelle différence & combien actuellement elle se trouve plus à plaindre ; lors qu'à Rindaw, Lindorf se sépara d'elle, ce fut presque de son aveu ; le premier moment fut cruel, mais bientôt la vertu reprit son empire, & l'orgueil d'avoir rempli son devoir fut une consolation ; d'ailleurs elle savoit qu'elle étoit adorée, & que celui qui la fuyoit malgré lui partageoit toute sa douleur ; mais ici tout se réunit pour l'augmenter ; c'est son époux qui la fuit, c'est celui qu'elle osoit aimer, sur qui elle avoit fondé l'espoir du bonheur de sa vie. Il la hait sans doute, puisqu'il a pu l'abandonner d'une manière aussi cruelle. Eh ! dans quel moment, grand Dieu ? Quand je voloïs dans ses bras, quand je ne redoutois plus que l'excès de sa joie... & partir sans me dire un seul mot, sans me revoir. Ah ! c'est la haine ou l'indiffé-

rence la plus cruelle, & cependant hier au soir encore comme il me regardoit, avec quelle tendresse il prit ma main & la pressa contre son cœur ! . . . Il est vrai qu'il la repoussa avec terreur & me quitta rapidement, & c'étoit pour toujours . . . Non, non, c'est impossible ; il n'est pas faux, il n'est pas le plus barbare des hommes . . . Il y a de l'erreur . . . Ce domestique se trompe, il reviendra, il reviendra sûrement, & je veux l'attendre ici. A peine eut-elle le temps de saisir cette lueur d'espoir, qui la ranimoit un peu, que le laquais rentre & lui remit un paquet. — C'est de M. le comte ; son courrier arrive de Potzdam. — Caroline à peine a la force de le prendre & de lui faire signe de se retirer. La voilà seule, elle tient ce paquet & n'ose l'ouvrir ; il renferme l'arrêt de sa mort ou de sa vie ; il étoit assez gros, & adressé à *Madame la comtesse Caroline, baronne de Lichtfeld, en son hôtel*. Cette singularité la frappa . . . Il ne me donne pas son nom. Grand Dieu ! se pourroit-il ? . . . & ses doigts tremblans brisent le cachet, déchirent l'enveloppe, elle renfermoit un petit parchemin écrit, trois lettres & un papier non cacheté qui s'ouvre, & sur lequel elle jette les yeux.

Ames sensibles ! peignez-vous son saisissement : ce fatal papier, signé par le Roi, ayant le sceau du Roi, étoit l'acte de divorce, ou plutôt une déclaration, par laquelle le Roi consentant à la dissolution du mariage d'Edouard Auguste de Walslein & de Caroline de Lichtfield, le déclaroit nul, & les parties libres de contracter d'autres engagements, &c. Caroline fixoit cet écrit avec des yeux égarés & sans verser une larme ; bientôt il s'échappe de ses mains, & le nuage le plus épais couvre ses yeux qui ne distinguent plus aucun objet, sa respiration presque arrêtée, une sueur froide, une palpitation générale lui font espérer qu'elle touche au dernier instant de sa vie, et bientôt elle n'a plus aucune idée distincte. Cet état dura long-temps, et quand elle reprit ses sens, elle crut sortir d'un songe affreux. Cependant la chambre où elle étoit, les papiers, les lettres qu'elle avoit autour d'elle, tout lui confirme la réalité de son malheur. Elle regarde l'adresse de ces lettres, l'une étoit à son père, la seconde à Caroline ; elle la rejette avec horreur. — Qu'est-ce qu'il peut me dire, lorsqu'il m'ôte la vie, lorsqu'il brise lui-même nos liens ? Elle regarde la troisième : Quelle surprise ? Elle

est adressée à *M. le baron de Lindorf, hôtel de Walstein, à Berlin*; & au bas de la lettre : *Je conjure Caroline, de remettre elle-même cette lettre à mon ami, au moment de son arrivée, qui ne peut tarder.* — A Lindorf ! s'écrie-t-elle, & chez lui, & c'est à moi qu'il l'envoie !... Dieu ! mon Dieu ! quelle est son idée ? Lindorf seroit-il ici ? se pourroit-il ?... Seroit-il la cause ?.... Ah ! plutôt au ciel que la jalousie.... il me sera si facile de la détruire pour toujours ; reprenant alors avec empressement la lettre qui lui étoit adressée : elle se hâte de l'ouvrir, de la lire, & l'espoir renaît dans son cœur. Non ce n'est ni la haine, ni l'indifférence, ni le ressentiment qui l'ont dictée, cette lettre qui peint à la-fois la générosité, la délicatesse, & plus encore la passion du comte. Chaque mot témoignoit l'excès de son amour pour elle. Caroline passe en un instant du comble de la douleur à la joie la plus pure. Il m'aime, disoit-elle. Ah ! puisqu'il m'aime, nos nœuds ne sont point brisés ; bientôt il saura que sa Caroline ne veut être qu'à lui, n'existe que pour lui, & que cette séparation étoit l'arrêt de sa mort. A peine la lettre est achevée qu'elle a déjà donné des ordres pour qu'on prépare à

l'instant sa berline. Pendant ce temps-là elle lit encore cette lettre qui est le sceau de son bonheur futur et de l'amour de son époux.

“ Chère et tendre Caroline, lui disoit-il,
“ rassurez-vous, cessez de gémir, cessez
“ de vous contraindre ; ce n'est point à un
“ tyran que le soin de votre bonheur fut
“ confié ; et les larmes que je viens de
“ voir couler sur le portrait de l'amant que
“ vous regrettez, seront les dernières que
“ vous répandrez de votre vie. Si mes
“ vœux ardents sont exaucés.... Dieu puis-
“ sant ! pour prix du sacrifice que je fais,
“ que cette femme adorée soit toujours
“ heureuse ; et même loin d'elle, séparée
“ d'elle, je pourrai supporter mon exis-
“ tence.—Oui, Caroline, oui, vous serez
“ heureuse, unie à celui que votre cœur
“ a choisi, et qui mérite l'excès de son
“ bonheur, si un mortel peut vous méri-
“ ter ; votre ame vertueuse et sensible ne
“ gémira plus dans des liens abhorrés ; vous
“ pourrez enfin allier l'amour et le devoir ;
“ vous ne verserez plus ces larmes amères
“ et secrètes, qui m'ont pénétré. Oh ! je
“ crois les entendre encore, ces sons tou-
“ chans, dictés par la douleur, adressés à

“ l’objet de votre tendresse. Caroline, ne
“ vous plaignez plus de lui, ne lui repro-
“ chez plus un éloignement involontaire,
“ qu’il a cru devoir à l’amitié : il va vous
“ être rendu ; bientôt vous le reverrez à
“ vos pieds ; bientôt vous oublierez tous
“ les deux vos peines passées.—Oh ! Ca-
“ roline, pardonne ; depuis long-temps j’ai
“ pu les faire cesser, & porter dans ton
“ cœur l’espérance & la joie ; depuis l’in-
“ tant où j’ai su votre secret, depuis
“ affreux moment, où je t’ai vue prête à
“ perdre la vie, où j’ai senti que je pou-
“ vois être plus malheureux encore, qu’en
“ renonçant à toi, j’ai juré de vous réunir
“ l’un à l’autre ; & tu le fais, Caroline, si
“ je t’ai regardée comme un dépôt sacré,
“ comme l’amante & l’épouse de Lindorf.
“ Cependant, égaré par ma passion, j’ai
“ osé croire un instant à la félicité suprême,
“ j’ai pu prendre l’effort du devoir & de
“ la vertu, pour un sentiment plus tendre,
“ & j’allois me préparer des regrets éter-
“ nels.... Ah ! Caroline, je le sens, il est
“ temps de vous fuir, il le faut, je le
“ dois. Je cours élever une barrière in-
“ surmontable qui m’interdira sans retour
“ un fol espoir, & l’illusion dangereuse où

“ je me laissois entraîner. Je vais vous
 “ rendre à vous-même, ou plutôt à l’ori-
 “ ginal de ce portrait si chéri. Adieu, Ca-
 “ roline, adieu, je m’égaré ; j’afflige sans
 “ doute votre cœur sensible & généreux,
 “ en vous laissant voir toute la foiblesse
 “ du mien. Eh bien, chère Caroline, ache-
 “ vez de me connoître ; sachez que, quel-
 “ que malheureux que je sois, en vous
 “ quittant, en renonçant à vous pour ja-
 “ mais, je le ferois mille fois plus encore
 “ en demeurant auprès de vous, en usur-
 “ pant des droits qui ne doivent être accor-
 “ dés que par l’amour. Posséder Caroline,
 “ & savoir qu’un autre possède son cœur,
 “ être un obstacle à son bonheur, à celui
 “ d’un ami qui m’est cher : voilà, voilà ce
 “ que je n’aurois pu supporter, ce qui au-
 “ roit empoisonné mes jours ; & votre fé-
 “ licité mutuelle peut encore y répandre
 “ quelque charme : vous me la devrez cette
 “ félicité, vous ne penserez à moi qu’avec
 “ attendrissement, avec reconnoissance ;
 “ sûr au moins de votre amitié, de votre
 “ estime. .. Adieu, Caroline, je cours les
 “ mériter.”

Berlin, cinq heures du matin.

*De Potzdam, 10 heures du matin, en sortant
de l'audience du Roi.*

“ C'en est fait, ils sont brisés ces liens que votre cœur a toujours repoussés. Caroline, vous êtes libre, mais bientôt vous serez à Lindorf.... Ah ! dites, dites - moi, que vous êtes heureuse.... Il ignore encore le bonheur qui l'attend, & je connois son amitié généreuse ; le même sentiment qui l'éloigna de Rindaw & de sa patrie, l'engageroit peut-être à s'y refuser ; mais il n'est plus temps & ce motif aussi m'a décidé à prévenir son retour ; la lettre que je joins ici, achèvera de lever tous ses scrupules, & de lui prouver, qu'il fait le bonheur de son ami, en faisant le sien & celui de Caroline.

“ Il me reste encore à vous demander une grâce ; Caroline pourroit-elle me refuser dans ce moment, ajouter encore à mes peines ? Non, je connois son cœur. Eh bien, j'exige de votre amitié, de votre reconnoissance, d'accepter l'hôtel que vous habitez actuellement ; vous aimez sa situation, votre appartement vous plaît, Caroline, il est à vous, il fut arrangé pour vous, personne que vous ne l'habitera jamais.

Non, vous n'outragez point par un refus cruel, un ami déjà trop malheureux.

“ Adieu, Caroline, chère, trop chère Caroline, il est donc vrai que vous n'êtes plus à moi, que je n'ai plus aucun droit.... Mais je n'en eus jamais, c'est le cœur seul qui peut les donner, et du moins j'en aurai à votre estime, à votre amitié, à votre compassion. Si vous vouliez quelquefois m'écrire, me parler de votre bonheur.... Mais non, non; je ne puis, je ne pourrai jamais ~~peut-être écrire à l'épouse de Lindorf.~~ Si Caroline de Lichtfield daigne me répondre, une fois, une seule fois, avant qu'elle porte un autre nom, sa lettre me trouvera dans ma terre de Walsstein, où je passe huit jours, avant que d'aller à Dresde, auprès de ma sœur. Je pars à l'instant même.... Quoi! je ne vous reverrai donc plus? ces heures délicieuses, passées à côté de vous, ne reviendront jamais? je n'entendrai plus cette douce voix?..... Que dis-je? vous serez toujours présente à mon imagination, à mon cœur, à ma pensée, je ne verrai que vous dans l'univers.

“ Je joins ici l'acte de votre liberté, une lettre à votre père, celle à..... à votre

époux, & la donation de l'hôtel. Dites-moi du moins, que tous ces papiers vous sont parvenus, qu'ils assurent votre bonheur, & je n'aurai plus rien à désirer dans ce monde."

Edouard de Walstein.

Enfin la berline est prête, Caroline ne se donne que le temps de passer chez elle, d'y prendre le cahier de Lindorf; le portrait, cause principale de l'erreur, est dans son sein. Elle part, recommande aux postillons la plus grande diligence, & malgré leur zèle à presser les chevaux, elle trouve qu'elle est mal obéie. Le comte avoit quelques heures d'avance sur elle; mais elle fit aller si grand train, qu'elle arriva deux heures après lui. Enfermé dans son cabinet, livré à la douleur la plus profonde, il sentoit seulement qu'il avoit perdu Caroline, qu'il ne la reverroit jamais, & n'éprouvoit pas encore les consolations que la vertu se procure à elle-même; il n'avoit cependant pas été tout-à-fait insensible aux transports de joie que ses vassaux avoient fait éclater en le revoyant, & aux témoignages touchans de leur attachement. Louise, Justin, & le vieux Johanes, avoient été des premiers à

accourir, à se précipiter aux genoux de leur bienfaiteur, à lui présenter leurs enfans : c'étoient deux petits garçons, et Louise étoit près d'accoucher. — Oh ! monseigneur, lui dit-elle, votre arrivée me portera bonheur, j'aurai une petite fille que je désire tant, et puisque monseigneur est marié, si madame la comtesse veut avoir la bonté de lui donner son nom, c'est alors que nous serons heureux. Le comte ne put soutenir ce mot déchirant ; il lui perça le cœur. — Hélas ! mes enfans ! je ne suis pas... je ne suis plus... Il ne put achever, et les quittant brusquement, il s'enferma dans son appartement. Ils étoient encore dans la cour, avec une partie des habitans du village, et s'affligeoient ensemble de l'air triste de leur bon seigneur, lorsque Caroline arriva, elle s'élance de sa voiture, et sans faire attention à personne, elle s'crie, où est-il ? où est monsieur le comte ? Wilhelm accourt. — Quoi ! c'est madame la comtesse. — Oui, mon cher Wilhelm, conduisez-moi à l'instant auprès de votre maître. Wilhelm marche devant elle, lui montre la porte du cabinet où le comte s'est retiré : elle l'ouvre promptement, se précipite dans ses bras, en disant d'une voix entre-

coupée. — Cher & cruel ami ! as-tu pu quitter ainsi ta Caroline, qui t'adore, qui n'aime que toi seul au monde, qui meurt si son époux l'abandonne ? & penchant sa tête sur l'épaule du comte, elle l'inonde de ses larmes ; ses sanglots, la promptitude avec laquelle elle est accourue, coupent sa voix, arrêtent sa respiration ; le comte la soulève dans ses bras, la place dans un fauteuil, & se jette à ses pieds. — Oh ! Caroline, est-ce bien vous ? ... Un ange bienfaisant a sans doute pris vos traits. Ce que je viens d'entendre seroit-il possible ! -- Ah ! n'en doute pas, n'en doute jamais, & détachant vivement le ruban qu'elle avoit sur le sein : tiens, lui dit-elle, le voilà, ce portrait que j'aime... regarde-le bien : vois, reconnois l'objet qu'il représente, c'est lui qui possède mon cœur uniquement, c'est à lui seul que je veux être. Le comte ne concevant plus rien à ce qu'il entend, jette les yeux sur cette peinture... Grand Dieu ! c'est lui, c'est lui-même, tel du moins qu'il étoit avant son accident ; mais Caroline lui prouve trop qu'elle le voit toujours ainsi, & qu'il n'a pas changé pour elle. Il est vrai qu'il ressembloit tous les jours plus à son portrait, & qu'il n'eût pas été possible

de le méconnoître. Mais par quelle magie étonnante, ce portrait, dont le comte ignoroit même l'existence, se trouvoit-il entre les mains de Caroline, attaché sur son cœur, et l'objet de ses plus tendres caresses ; il le voit, il le sent, il est prêt à succomber sous le poids de son bonheur, et cependant il croit encore que c'est une illusion, un rêve enchanteur, dont il craint le réveil. Il témoigne à Caroline, autant que son faiblesse put le lui permettre, et sa surprise et ses craintes. Elle sort de sa poche en rougissant, tous les papiers que lui avoit remis Lindorf. — Tenez, lui dit-elle, lisez ceci, et vous saurez tout... plus de secrets pour vous ; ils m'ont rendue trop malheureuse... Oui, j'ai aimé Lindorf ; j'ai du moins cru reconnoître quelques rapports, entre les sentimens que j'avois pour lui, et ceux que j'éprouve à présent... Mais, jugez vous-même de la différence : quand il me laissa à Rindaw, je pleurai, oui, je pleurai beaucoup ; mais je fus bientôt consolée ; bientôt ce petit portrait me devint plus cher que lui. Aujourd'hui, en recevant l'arrêt cruel qui nous séparoit, je n'ai point pleuré : non, pas une larme n'est sortie de mes yeux ; mais j'ai cru que j'allois perdre la

vie

vie ou la raison ; ... & si vous persistiez dans cet affreux projet, c'est comme si vous me disiez, *Caroline je veux que tu meures.* Oh ! dites-moi plutôt, que je suis encore à vous, que j'y serai toujours... Tenez, vous voyez bien que cet affreux papier ne signifie plus rien, lui dit-elle, en lui montrant l'acte de divorce, qu'elle avoit déjà déchiré, & qu'elle jeta dans le feu. Le comte ne pouvoit parler, ce qu'il éprouvoit étoit au-dessus de l'expression ; il couvroit de baisers les mains de Caroline, il les pressoit contre son cœur, il prononçoit des mots entrecoupés, sans suite & sans liaison : dans son délire, il baisa avec transport son propre portrait, qu'il regardoit comme la preuve de l'amour de sa Caroline. Elle le pressa encore de lire le cahier ; il ne le vouloit pas, il falloit pour cela la perdre un instant de vue, s'occuper d'autre chose que d'elle seule, cesser de la regarder ; c'étoit autant d'instans retranchés à son bonheur. -- Non, chère Caroline, n'exigez pas que je lise rien dans ce moment ; vous me permettez de lire dans votre cœur, d'y voir que je suis aimé, qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ? -- Mais le mystère de ce portrait. -- Je fais qu'il vous est cher, que c'est le

TOME II. F

mien, & cela me suffit. — Sachez du moins comment Lindorf m'apprit à vous connoître, par quel degrés l'estime & l'admiration qu'il m'inspira pour vous, ont enfin produit l'amour. — Quoi Lindorf! — Je dois lui rendre justice; c'est à lui que vous devez le cœur de votre Caroline. — Comment, Lindorf! ... oh! généreux ami! — Il vous devoit tout. — C'est moi, c'est moi qui lui dois plus que la vie. Alors il prit le cahier, & le lut : bientôt Caroline vit couler ses larmes; au souvenir de la mort de son père, à l'expression de la reconnaissance & de l'amitié de Lindorf, souvent il fut obligé de s'interrompre; & retombant aux genoux de Caroline, il lui disoit d'une voix étouffée : — ah! c'est Lindorf qui mérite d'être aimé. Caroline lui fermoit la bouche de sa jolie main, & le forçoit à reprendre sa lecture. Il passa rapidement sur les événemens qu'il connoissoit déjà; mais à l'époque de la connoissance de Lindorf avec Caroline, son ame entière étoit attachée sur le papier; il dévorait chaque phrase, chaque syllabe; il lisoit des yeux seulement : une telle lecture ne pouvoit se faire à haute voix; mais Caroline, les regards fixés sur lui, ne le

perdoit pas de vue, & cherchoit à découvrir les sentimens divers qui l'agitoient.

Quand il eut fini, il lui rendit le cahier avec l'air le plus pénétré. — Je le vois, dit-il, j'ai une épouse & un ami comme il n'en fut jamais ; ils se sont sacrifiés pour moi, pour mon bonheur... Ah ! Caroline, pourquoi m'avez-vous forcé de lire ce cahier, pourquoi ne pas me laisser la douce illusion que vous veniez de me donner ? — Une illusion ! reprit-elle, ingrat. Quel nom vous donnez au sentiment le plus vrai ! oubliez-vous que ce portrait est le vôtre ? Ce mot prononcé avec l'accent le plus touchant, le plus persuasif, rendit au comte sa confiance & son bonheur. — A présent, lui dit-elle, que vous avez eu la complaisance de lire votre histoire & celle de Lindorf, laissez-moi vous faire celle de mon cœur. Alors elle raconta en détail tout ce qui s'étoit passé depuis l'instant qu'elle fut unie au comte, & l'innocence avec laquelle elle crut aimer Lindorf comme un frère, & son effroi lorsqu'elle crut l'aimer comme un amant, & la scène du jardin, & celle du pavillon, & sa douleur, & ses larmes, & ses regrets, & ses combats : rien ne fut oublié. Elle lui raconta ensuite comment

entraînée d'abord par l'estime, l'admiration & la lecture de ses lettres à Lindorf elle avoit commencé à s'attacher à lui, à chérir son portrait : tout ce qu'elle avoit éprouvé en recevant cette lettre, où il lui parloit de s'expatrier, le sentiment de délicatesse mêlé d'un peu de dépit qui avoit dicté sa réponse ; celui qui la priva de ses sens dans la cour du château de Ronebourg : je vous le jure, lui dit-elle, c'étoit l'émotion seule de me trouver aussi près de vous, de revoir cet époux que j'avois si fort offensé, qui devoit me haïr. Lindorf n'y entra pour rien ; depuis long-temps vous aviez entièrement effacé l'impression légère qu'il avoit faite sur mon cœur. Le comte enchanté l'écoutoit avec ravissement, & n'avoit garde de l'interrompre. Avec quel feu, avec quelle éloquence touchante & persuasive elle lui détailla tout ce qu'elle avoit éprouvé pendant sa convalescence ; & depuis leur arrivée à Berlin ses espérances, ses craintes, ses projets continuels de le faire lire dans son ame ; la timidité qui la retenoit ; cette envie de lui plaire, de l'attacher à elle, de le rendre le plus heureux des hommes ; son chagrin de n'y pas réussir ; sa résolution de la veille de s'éclaircir avec lui, de lui

ouvrir son ame ; sa douleur extrême en apprenant son départ ; son désespoir en recevant ce fatal paquet ; sa joie en voyant clairement dans la lettre de son époux qu'elle étoit aimée ; tout fut exprimé avec cette rapidité, cette éloquence naïve du sentiment qui ne peut laisser aucun doute.

— A présent, lui dit-elle, vous connoissez Caroline comme elle se connoît elle-même ; il ne me reste plus qu'à vous peindre son bonheur ; mais peut-il s'exprimer : elle aime, elle est aimée ; elle ose le dire sans rougir, l'entendre, se livrer à ses sentimens. Cher comte, actuellement que nos cœurs s'entendent, jugez le mien d'après le vôtre.

Il alloit lui répondre & lui expliquer à son tour les motifs secrets de sa conduite, lorsqu'il fut interrompu par Wilhelm. Il entra en disant que les habitans du village ayant appris que cette belle dame étoit Mde. la comtesse, ne vouloient pas s'en aller qu'ils ne l'eussent revue, & demandoient avec acclamation qu'elle voulût bien reparoître un instant. Caroline, conduite par son époux, descendit dans les cours du château, & fut reçue avec des cris redoublés de *vive M. le comte et Mde. la comtesse*. Le comte leur fit distribuer du vin & de l'argent,

Caroline lui serrant la main de l'air le plus attendri, lui disoit doucement : oh ! mon ami, ces bonnes gens ne se doutent pas qu'ils célèbrent véritablement l'époque de notre union, et du bonheur de toute notre vie. . . . Ah ! si vous permettiez ! — Permettre, ma Caroline ? . . . ordonnez. — Eh bien ! faisons des heureux, des heureux comme nous. Il y a sûrement dans cette foule des jeunes gens qui s'aiment, marions tous ceux qui voudront l'être. Le comte lui baïsa la main avec transport. — Chère, . . . adorable Caroline ! faisons mieux encore, éternisons la mémoire de ce jour fortuné, puisque c'est ici que ma Caroline m'est rendue, je veux que ce lieu se ressente à jamais de mon bonheur, et je vais faire une fondation à perpétuité pour six mariages toutes les années. Caroline se chargea d'annoncer elle-même aux paysans cette bonne nouvelle : les cris, les acclamations, les bénédictions redoublèrent. Au milieu de ces tumultueux transports on auroit pu facilement distinguer les voix des jeunes amoureux qui crioient plus fort que les autres : *Dieu bénisse à jamais nos bons maîtres !* — Le comte aperçut Louise et Justin dans un coin de la cour avec leur petite famille ;

il les appela et les présenta à Caroline. Voilà, ma chère amie, lui dit-il, un ménage que vous connoissez déjà.—Ah ! sans doute, c'est la belle Louise. Louise rougit et s'embellit encore, quoique les travaux champêtres et trois enfans eussent altéré sa fraîcheur elle étoit encore frappante.—Ah ! oui, Mde. la comtesse, dit Justin avec cette physionomie expressive et naïve, qui annonçoit à-la-fois ses talens et sa candeur : c'est bien vrai cela, c'est bien ma belle Louise ; il n'y a dans tout le monde, je crois, que Monseigneur le comte qui ait une plus belle femme, et 'c'est bien juste, c'est sa récompense de m'avoir donné ma Louise. Ce fut le tour de Caroline à rougir ; elle caressa les deux petits garçons qui étoient charmans ; et s'apercevant de la grosseffe de Louise, elle prévint sa requête et lui dit qu'elle seroit la maraine de l'enfant qu'elle portoit. Louise voulut se jeter à ses pieds, elle la retint ; mais Justin s'y précipita, baïsa le bas de sa robe et se releva en disant ; sûrement le bon Dieu m'aime bien, car il m'accorde tout ce que je lui demande. Je lui ai tant demandé ma Louise, qu'il mit au cœur de Monseigneur de me la donner : je n'ai demandé après cela qu'une Louise pour

Monseigneur, et voilà qu'il l'a trouvée. A présent je vais lui demander pour vous, deux petits gars jolis comme les nôtres, et vous verrez qu'ils viendront tout de suite. Caroline se détourna, se baissa vers les petits gars, leur donna à chacun un baiser et un ducat, pendant que le comte attendri serroit la main de Justin et jetoit sa bourse dans son chapeau. Pour échapper à leur reconnoissance, il proposa à Caroline d'entrer dans les jardins ; elle y consentit : on étoit au mois de Décembre ; l'air étoit froid et nébuleux ; la terre couverte de neige et les bassins de glaçons ; mais ni l'un ni l'autre s'en apperçurent, et jamais promenade du plus beau printemps ne leur parut plus délicieuse. Il y a long-temps que l'on sait que l'amour peut tout embellir, et qu'avec l'objet aimé il n'est point de saisons. Les jardins du comte étoient d'ailleurs remarquables par leur beauté, leur étendue, leur arrangement, et cités même comme un objet de curiosité pour les voyageurs. Caroline les avoit peu vus le jour de son mariage ; elle ne les vit guères mieux à présent, quoiqu'elle s'y arrêtât quelque temps. Enfin le comte craignant pour elle le froid et l'humidité, la ramena au château. Ils

trouvèrent une collation-champêtre, préparée par Louise. Elle s'étoit hâtée d'aller chercher de la crème, des fromages de lait, des marrons, des rayons de miel et une pièce d'un chevreuil que Justin avoit tué. — Voyez mon bonheur, disoit-elle, de l'avoir justement apprêtée hier pour régaler notre vieux père. — Le bon Johanes, s'écria Caroline. Eh bien, Louise, il faut qu'il en mange avec nous. Louise courut le chercher. Il arriva appuyé sur Justin, et tremblant de joie plus encore que de vieillesse. Caroline et le comte furent au-devant de lui, ils le prirent chacun par un bras, le placèrent dans un fauteuil, et le comte lui versant une rasade : bûvez ceci, bon Johanes, à la santé du plus heureux des hommes : — et de celui qui mérite le plus de l'être, dit Justin ; le vieillard voulut aussi parler, mais il étoit trop ému, trop touché, il ne put que balbutier quelques mots, et lever les yeux et les mains au ciel. Cependant après avoir bû un second verre à la santé de Mde. la comtesse, et l'avoir long-temps regardée, il s'écria tout-à-coup : que Dieu soit béni d'avoir fait une si belle Dame tout exprès pour notre bon seigneur ! Vous êtes bien belle et bien bonne,

Mde. la comtesse ; mais aussi vous avez un ange pour mari ; si vous saviez quel bien il nous a fait, comme il a marié ma Louise... Une fois que le bon vieillard fut ranimé par le vin, & en train de parler, il ne pouvoit plus se taire. Il raconta à Caroline toute l'histoire du mariage de sa fille, & comme il ne vouloit point de Justin, & comment Monseigneur l'attrapa, & comme il leur donna une bonne ferme & cinquante ducats comptant ; & comme il eut le malheur de se blesser en sortant de chez eux, & comme ils le portèrent au château. Caroline savoit tous ces détails par le cahier de Lindorf ; cependant elle écoutoit avec délice l'éloquence simple & naïve de ce bon paysan, le ton pénétré & vrai avec lequel il racontoit, le plaisir qu'il avoit à parler ; & surtout l'éloge de son époux, à chaque instant répété, l'attendrissoit jusqu'aux larmes. Elle le regarde cet époux si chéri & si digne de l'être ; il étoit ému comme elle ; elle lui tendit la main avec un sourire, une expression, un regard qu'on ne peut définir. C'étoit l'amour, la vertu, & le bonheur ; ce seul instant auroit suffi pour compenser un siècle de peines.

Johanes buvoit, causoit & s'animoit tou-

jours plus ; il parla de son ménage, des soins touchans que ses enfans avoient de lui, de son cher Justin, qui étoit le meilleur des fils, des maris & des pères : si c'étoit à refaire, disoit-il, je lui donneroie ma Louise, quand même il n'auroit pas un sol vaillant ; mais votre bonté, monseigneur, n'y a rien gâté, & ces petits marmots que je vois là autour de moi, comme ça me réjouit le cœur, comme ça me rajeunit, si seulement ma pauvre Christine vivoit encore ! mais à-propos d'elle, monseigneur, qu'est-ce qu'est donc devenu son nourrisson, notre jeune baron de Lindorf ? J'ai vu ça tout petit, moi, je suis son père nourricier, & je l'aime toujours ; on nous avoit dit qu'il épousoit la sœur de monseigneur, & nous étions bien aises, il faut que les braves gens s'allient ensemble : est-ce que c'est donc vrai, monseigneur, qu'il est votre frere ? Non, pas encore, dit Caroline en se levant et remettant à Louise son fils cadet qu'elle avoit eu tout ce temps-là sur ses genoux. Ils comprirent qu'ils devoient se retirer, Louise en avertit son père ; mais le bon vieillard se trouvoit si bien dans son fauteuil, entre le comte, la comtesse et la bouteille, qu'il ne pouvoit se résoudre à le quitter : laissez-

moi encore ici, ma fille, c'est le plus beau jour de ma vie ; à mon âge il n'en reste pas beaucoup à perdre : mais mon père, dit Louise, nous embarrasserons monseigneur. — Point du tout, mon enfant, tu ne fais ce que tu dis, je le connois mieux que toi, c'est son plaisir que de voir les heureux qu'il fait : n'est-ce pas, monseigneur, que j'ai raison & qu'elle a tort ? mais à présent les enfans veulent en savoir plus long que leurs pères. Le comte sourit, Caroline se rassit en faisant un signe à Louise, & le vieillard content commença une petite chanson ; il ne put l'achever : je n'y entends plus rien dit-il, le cœur y est ; mais je n'ai plus la voix que j'avois quand je commandois l'exercice. C'est à toi, mon fils Justin, allons, sors ton flageolet, joue un air à Madame la comtesse, Louise chantera, les petits danseront : vous êtes là comme de grands nigauds ; si je ne pensois à rien, moi, vous laisseriez monseigneur & sa dame s'ennuyer ici comme des morts. Caroline ayant dit qu'en effet elle seroit bien aise d'entendre le flageolet de Justin, il le sortit & joua quelques allemandes que les deux petits garçons dansèrent avec grâce & mesure ; leur mère suivoit des yeux tous leurs mouvemens &

le vieillard rioit aux anges en regardant le comte & la comtesse : ne vous avois-je pas dit que c'étoit joli à voir ; à présent, Louise, chante la chanson que ton mari a faite ces jours passés. Comment, Justin, s'écria Caroline, encore un nouveau talent ! vous faites des vers : oh, mon Dieu non, Madame la comtesse ! seulement de temps en temps un petit couplet pour ma Louise. Il préluda sur son flageolet & Louise chanta avec une douce petite voix de village.

On dit que l'amour
Ne dure qu'un jour,
Dans le mariage :
C'est des contes que cela,
Si l'on aime, on aimera
Toujours davantage.

Est-ce que le bonheur
Refroidit le cœur ?
Non pas au village :
Depuis que je suis heureux
Le mien brûle comme le feu
Toujours davantage.

Plus content qu'un roi,
Quand autour de moi
Je vois mon petit ménage ;
Ma Louise & nos enfans,
Mon amour va s'augmentant
Toujours davantage.

Louise se tut, Justin posa son flageolet, s'avança quelques pas & chanta ce couplet qu'il venoit de faire pendant que sa femme chantoit les précédens.

C'est à monseigneur
Que de notre cœur
Nous devons l'hommage ;
Je ne forme plus de vœux,
Comme nous il est heureux,
Que m'aut-il davantage.

Le comte & Caroline émus, attendris & surpris des talens de Justin, lui donnèrent les éloges qu'il meritoit ; sa modestie & sa simplicité les surprirent plus encore ; il ne comprenoit pas qu'on pût l'admirer. C'est Louise, répétoit-il, qui m'a appris tout cela ; sans le plaisir de lui plaire je ne saurois rien. Mais ce dernier couplet, répétoit Caroline, composé dans un instant ? . . . — Oh ! pour celui-là, c'est pour Monseigneur ; je ne l'aurois pas trouvé si vite pour un autre... Pendant la chanson, Johanes s'étant endormi profondément, ses enfans le réveillèrent à demi & l'emmenèrent. Le cœur de Caroline étoit si rempli de mille sensations qu'elle avoit besoin de l'épancher. Dès qu'elle fut seule avec le comte, elle se laissa aller à son

attendrissement & versa les plus douces larmes. Ce vieillard, ces enfans, ce couple si uni, la vénération, l'amour de ces bonnes gens pour le comte qui réjaillissoit sur elle, tout avoit exalté son imagination & sa sensibilité au point que son époux lui paroissoit un être surnaturel, un dieu bienfaisant qu'elle devoit adorer, & qu'elle adoroit en effet. Quand son enthousiasme fut un peu calmé, me permettez-vous, dit-elle au comte, de vous faire aussi la même question que Johannes : Lindorf ne deviendra-t-il pas notre frère ? Plût au ciel ! répondit-il ; mais vous oubliez. . . . — Quoi donc ? — Que ce n'est plus Matilde qui peut faire le bonheur de Lindorf. — Eh ! pourquoi ? — Parce qu'il a aimé quelques mois Caroline de Lichtfield ; — mais elle n'existe plus cette Caroline là, il ne la reverra jamais, & celle qu'il va retrouver à sa place, Caroline de Walstein, ne peut lui inspirer qu'une amitié fraternelle qui ne nuira point à son amour pour Matilde ; qu'il la revoye seulement, il ne comprendra pas lui-même qu'il ait pu l'oublier un instant ; je voudrois être aussi sûre des sentimens de Matilde ; un mot d'une de vos lettres m'inquiète ; pensez-vous donc qu'elle ne l'aime plus, & que ce Zastrow ?...

Pour toute réponse le comte chercha dans son porte-feuille, & donna à lire à Caroline la dernière lettre qu'il avoit reçue de Matilde.... Comme elle en fut touchée, comme elle répéta plusieurs fois en la lisant, pauvre enfant, aimable Matilde, chère petite sœur ! Eh ! oui sans doute tu vivras avec nous, tu retrouveras ton amant ton frère, & la plus tendre sœur ; & la rendant au comte : méchant que vous êtes, pourquoi ne pas voler tout de suite à son secours ? — Pourquoi ? ma Caroline étoit mourante, il n'y avoit plus qu'elle pour moi dans l'univers.—Pauvre Matilde ! du moins vous lui avez répondu. — Oui ; mais je voudrois à présent qu'elle n'eût pas reçu cette réponse, & j'avoue que son silence m'inquiète. . . . Ah, Dieu ! vous l'aurez affligée ! Chère Matilde.... Et tout-à-coup se levant avec impétuosité, & s'approchant du comte, les mains jointes, elle ajouta d'un ton vif & suppliant : mon ami, mon cher ami, ne me refusez pas ce que je vais vous demander, de grâce ne me le refusez pas ; partons demain, allons à Dresde, allons chercher Matilde, je brûle de la connaître, de vivre avec elle, de porter la joie & la consolation dans son cœur. Re-

lisez sa lettre, & vous ne balancerez pas un instant ; pensez qu'elle est peut-être à présent dans les larmes & la douleur. Oh ! comme je me les reproche ces larmes dont je suis la cause ! chère petite Matilde, c'est donc moi, moi seule, qui lui enlevois son ami, qui la privois de son frère ; que de torts j'ai à réparer avec elle ! En vérité je ne puis avoir un seul instant de vrai bonheur que je ne la voye heureuse, heureuse comme moi-même. Elle parloit avec tant de feu, sa physionomie exprimoit tant de choses, elle étoit si belle, que le comte tomba presque involontairement à ses genoux, & resta long-temps la bouche collée sur sa main, sans pouvoir prononcer un mot.—Eh bien, reprit-elle avec impatience, nous partirons demain, n'est-ce pas ? — Adorable Caroline ! s'écria le comte, vous savez donc lire dans mon cœur. L'absence de ma sœur, l'idée de la savoir malheureuse, pouvoit seule altérer ma félicité ; mais vous quitter, Caroline, ou vous proposer un voyage dans cette saison rigoureuse, étoient au-dessus de mes forces. — Vous plaisantez, je crois, la saison est toujours belle, quand on voyage avec ce que l'on aime, & qu'on va chercher une amie. Mais

nous passons à Potzdam ; verrez-vous le Roi ? — Sans doute, & si j'osois à mon tour demander à ma Caroline ? . . . Elle le comprit très-bien & rougit excessivement ; elle n'avoit pas revu le Roi depuis le jour de son mariage, il y avoit alors près de trois ans, & sentant combien il devoit être mécontent d'elle, elle trembloit de se présenter devant lui. Depuis qu'elle étoit à Berlin, son deuil & sa santé lui avoient servi de prétexte pour retarder ce moment ; d'ailleurs le comte avoit alors ses raisons pour ne pas le désirer. Il s'aperçut de son trouble & s'arrêta ; mais elle, se remettant tout de suite, lui dit avec un sourire enchanteur : il seroit bien temps, n'est-ce pas, de n'être plus une sotte enfant ? Eh bien oui, mon cher comte, je vous en prie conduisez-moi aux pieds du Roi ; il me grondera, peut-être, il fera bien, je l'ai mérité ; mais je le gronderai aussi à mon tour. — Vous, mon ange ? — Oui, moi-même, je le gronderai bien fort, d'avoir signé cet affreux papier de ce matin. Chaque mot de Caroline transportoit le comte, l'enivroit de bonheur & d'amour, & dissipoit jusqu'à l'ombre même du doute ; s'il avoit pu lui en rester, la manière

franche & naturelle dont elle parloit de Lindorf, son désir de le voir uni à Matilde, les auroient anéantis. Mais il n'en avoit point; la naïve & tendre Caroline étoit loin de savoir dissimuler, elle exprimoit tout ce que son cœur sentoît, & quand elle auroit voulu se taire, on l'auroit lu dans ses yeux, & dans son sourire: on voyoit d'abord que cette bouche charmante ne pouvoit proférer une fausseté, & qu'elle étoit l'organe de l'ame la plus pure & la plus vraie. Quand elle disoit, *je vous aime*, ce seul mot valoit tous les sermens, & elle le dit si souvent au comte dans le courant de cette heureuse journée, qu'il dut être persuadé. — Ils soupèrent au coin du feu, du chevreuil que Justin avoit tué fort à propos, car le comte, en partant pour sa terre, abîmé dans sa douleur, n'avoit pensé à rien, & ce repas simple fut sans doute le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie. Le manuscrit ne dit point si la force de l'habitude le fit retirer dans un autre appartement, d'abord après le souper: on laisse au lecteur le soin de le deviner. Le lendemain matin, Caroline fit promettre au comte qu'ils reviendroient bientôt dans cette charmante terre, qu'elle aimeroit toute sa vie, ajouta-t-elle, en baissant les yeux & la voix.

A mesure qu'ils approchoient de Potzdam, le trouble de Caroline augmentoit ; le comte s'en apperçut, & s'efforça de la rassurer. Il lui racontoit mille traits de la bonté du Roi, de cette affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs, & le faisoit adorer de ses sujets. Il est bien plus que mon Roi, lui disoit-il, c'est mon ami. Oui, chère Caroline, c'est à mon ami que je vais présenter celle qui fait le charme & le bonheur de ma vie, & que je tiens de lui-même. Si vous aviez entendu hier matin, comme il résistoit à la cruelle grâce que je lui demandois, & lorsqu'enfin il céda à mes persécutions, lorsqu'il signa ce fatal papier, & qu'il me le remit, ce fut en me disant : Réfléchissez encore, mon cher Walstein, votre résolution m'afflige ; j'ai cru vous rendre heureux, je crois encore que vous pourriez l'être : c'est avec regret que j'ai signé ceci ; mais j'espère que vous n'en ferez pas usage. Voilà, Caroline, celui devant qui vous allez confirmer le bonheur de son ami. — Ils étoient déjà dans les cours : le comte descend & laisse Caroline dans la voiture. Le Roi, suivant sa coutume, alloit monter à cheval, faire le tour de la forteresse, exercer lui-même ses troupes : il apperçoit Walstein, & s'arrête. — Ah !

vous êtes-là, comte, j'en suis bien aise ; j'ai pensé à vous hier tout le jour : j'ai vu le chambellan, il ne savoit rien encore. Ne précipitez rien, il faut que je parle moi-même à Caroline, j'ai peine à consentir.... — Ah ! Sire, elle est ici. — Qui donc ? — Elle, ma Caroline, ma femme, mon amante, l'adorable épouse que votre Majesté m'a donnée, et qui m'en devient plus chère encore. — Vous extravaguez, comte. — Non, Sire, c'est hier, c'est hier matin que j'étois un insensé ; elle m'a rendu la raison, le bonheur, la vie ; elle m'aime, elle veut être à moi, je me jette à vos pieds, et je vous demande encore une fois Caroline, le plus grand de tous vos bienfaits. Il étoit en effet tombé aux genoux du Roi, qui ne comprenant pas trop qu'une femme pût causer tout ce délire, lui ordonna en riant de se relever et de s'expliquer. Le comte obéit ; il raconta au Roi le désespoir de Caroline, son arrivée à Walfstein, leur voyage à Dresde, pour lequel il demanda son aveu, et le désir qu'ils avoient eu tous les deux d'obtenir, avant leur départ, son pardon et la confirmation de leur union. Il accorda l'un et l'autre avec joie, et voulut en aller assurer lui-même Caroline, qui attendoit toujours dans sa voi-

ture le retour du comte. Elle fut bien émue en voyant le Roi s'approcher d'elle, et voulut descendre, mais le Roi lui dit : Restez, Madame la comtesse, restez seulement ; c'est bien, très-bien : oublions le passé, je suis fort content, soyez toujours unis, et donnez-moi beaucoup de sujets qui vous ressembleront. Ne vous arrêtez pas, mon cher comte, partez, revenez vite, et remenez-nous l'aimable Matilde. Il lui serra la main, salua Caroline, et les laissa pénétrés de cette bonté, si rare et si sublime, lorsqu'elle se trouve unie au rang suprême. Ils passèrent à Berlin, prirent leurs arrangemens pour le voyage, et bientôt après ils furent sur la route de Dresde, jouissant d'avance, et du plaisir de Matilde, et de celui qu'ils auroient eux-mêmes : le comte prévoyoit bien quelques difficultés de la part de sa tante et du jeune de Zastrow ; mais très-décidé à les surmonter, et à ramener Matilde à Berlin, il cachoit ses craintes à Caroline, qui se livroit à la joie la plus vive, en pensant qu'elle alloit enfin avoir une amie. On se rappelle combien elle avoit désiré ce bien si rare et si précieux ; elle alloit donc en jouir, et pour comble de bonheur, cette amie est sœur de celui qu'elle

aime ; elle pourra parler de lui, dans son absence, sûre d'être écoutée avec un intérêt vif et soutenu. Ce n'est pas assez d'aimer, il faut encore avoir quelqu'un à qui le dire ; et Caroline jouissoit d'avance du plaisir de dire à Matilde, combien elle aimoit son frère. Dans son impatience que le comte partageoit bien, ils voyagèrent, les deux premières journées, avec cette vîtesse que donne le désir d'arriver ; ne s'arrêtant le jour que pour changer de chevaux, et la nuit que pour se reposer deux ou trois heures. Les forces de Caroline n'égalotent ni son courage, ni le sentiment qui l'animoit ; le soir de la seconde journée, elle se trouva si fatiguée, qu'elle fut obligée de prier le comte de ne pas aller plus loin, et de s'arrêter pour cette nuit là dans un petit village où ils étoient près d'arriver. Il y consentit, mais se défiant de la manière dont ils y seroient, il envoya un de ses gens en avant, pour s'assurer au moins d'un logement. Il ne tarda pas à revenir, et ramenoit avec lui l'hôte d'une mauvaise petite auberge qui se trouvoit dans le lieu : jugeant à l'équipage que c'étoit un grand seigneur, il craignoit de perdre cette aubaine, et venoit lui-même pour le décider

à s'arrêter chez lui ; il n'avoit cependant que deux chambres, à deux lits chacune, et toutes les deux étoient retenues par un jeune homme et sa femme, arrivés de la veille ; une blessure que le mari avoit au bras, et qui s'étoit r'ouverte par le mouvement de la voiture, les retiendrait là peut-être encore quelques jours, et pour s'assurer des deux chambres, ils les avoient payés d'avance ; mais cela n'embarrassoit point l'hôte, qui étoit un gros paysan à mine joviale. — Pardi, disoit-il, ils pourront bien vous céder une de leurs chambres ; qu'ont-ils besoin d'en avoir deux ? ils s'aiment tant ; ils sont beaux comme des anges ; ils ne se quittent pas un instant de tout le jour : eh bien, ils ne se quitteront pas de la nuit, et malgré leur micmac de deux chambres, je crois qu'ils n'en seront pas fâchés. — Tout en parlant, ils arrivèrent devant l'auberge. Le comte toujours honnête, crut qu'il devoit aller lui-même prier ces étrangers de les arranger pour cette nuit là, et de donner au moins un des lits, d'une des chambres, à la comtesse ; en attendant l'hôtesse la conduisit dans la fienne ; le comte monte un mauvais escalier obscur ; il vouloit se faire annoncer :

mais

mais l'hôte, peu au fait des règles de la politesse, l'introduit dans une espèce d'entrée, au fond de laquelle étoit une porte ouverte, lui dit : vous les trouverez là, & le quitte. Il falloit donc s'annoncer soi-même ; il s'avance, & voit à l'autre bout d'une longue chambre, une femme mise très-élégamment, occupée à nouer autour du cou d'un homme, placé dans un fauteuil, un mouchoir noir, qui devoit lui servir d'écharpe & soutenir un bras blessé : dans cette attitude, une main très-blanche & très-jolie, se trouvant près de la bouche du jeune homme, il la baisoit avec passion. Ce tableau étoit fait pour intéresser le comte, il n'osoit les déranger, & contemploit en silence ce couple qui lui retraçoit son propre bonheur ; craignant enfin d'être indiscret, il voulut se retirer doucement, mais la jeune dame ayant fini, se tourne par hasard du côté de la porte, le voit, fait un cri perçant, & s'élance dans les bras du comte, immobile d'étonnement, en disant : Eh ! grand Dieu, c'est mon frère, mon cher frère ! A ce cri Lindorf, car c'étoit lui-même, oublie sa blessure, se lève avec précipitation. — Oh ! mon Dieu, Walstein, seroit-il vrai ?... Oui

c'est lui-même, & du bras qui lui reste libre, il le presse contre sa poitrine, pendant que Matilde se jette à son cou, lui baise la main, & fait des sauts de joie. — Qui, c'étoit Matilde & Lindorf, le comte n'en peut plus douter ; c'est sa sœur, c'est son ami qu'il presse dans ses bras. Quand ses sens se refusoient à le croire, son cœur ému le lui diroit ; sans pouvoir comprendre quel miracle les réunit, il en jouit avec transport : pendant quelques minutes, les noms de Lindorf, de Matilde, de Walstein, ma sœur, mon frère, mon ami, des cris de joie, des exclamations furent tout ce qu'on put articuler ; le comte y mêloit le nom de Caroline : elle est ici, avec moi, dit-il enfin, chère Matilde, nous allons vous chercher... Elle est ici. — Ma sœur est ici, s'écrie Matilde... & plus légère qu'une biche, elle est déjà au bas de l'escalier, & bientôt dans les bras de Caroline, qui la reconnut aisément, au portrait que lui en avoit fait Lindorf, & plus encore à ses tendres caresses, & au nom de *chère sœur*, qu'elle répète en l'embrassant : le comte & Lindorf la suivirent de près : la surprise de Caroline augmente, mais cette surprise, jointe au plaisir le plus

pur fut tout ce qu'elle éprouva. Lindorf n'est plus que son frère & son ami, elle ne balance pas à l'embrasser, avec cette tendresse franche & naturelle, qui caractérise si bien la véritable & simple amitié. Je puis donc vous appeler mon frère, lui dit-elle, & vous assurer de mon amitié ? Oh ! combien j'aimerai l'ami de mon cher Walstein, & l'époux de ma chère Matilde. Cette manière ingénieuse de rappeler d'un seul mot à Lindorf les relations qui devoient les unir désormais, eut son effet : en apprenant qu'il alloit revoir Caroline, il s'étoit senti si ému, si peu sûr le lui-même, qu'il avoit tremblé de cette entrevue ; mais la manière dont elle le reçut, le ton qu'elle sut mettre au peu de mots qu'elle prononça, la présence du comte, celle de Matilde.... Lindorf est surpris lui-même, de ne plus voir dans cette Caroline qu'il avoit si fort redoutée, que la femme de son ami, la belle-sœur de Matilde, une amie respectable, qui ne lui inspireroit plus que des sentiments doux & tranquilles, qu'il oloit avouer. — Oui, lui répondit-il avec feu, oui, Caroline, appelez-moi votre frère, votre ami, l'ami de Walstein ; je sens que je suis digne de tous ces titres, qui me sont si chers, si

précieux : & saisissant la main de Matilde :—
Cher comte, vous me faisiez revenir, en
me promettant le bonheur ; voilà le seul
où j'aspire ; que je reçoive de vous, cette
main qui me fut promise une fois, & dont
je vous jure que je sens tout le prix. On
comprend la réponse du comte, elle fut
accompagnée du plus vif désir d'apprendre
quel étrange événement les avoit réunis ;
s'ils étoient mariés ou non ; ce que c'étoit
que cette blessure de Lindorf ; où ils alloient ;
d'où ils venoient ; enfin, l'explication d'une
énigme, qui lui paroissoit impénétrable ?
L'on suppose & l'on espère que le lec-
teur partage un peu cette curiosité ; qu'il
ait donc la bonté de se transporter dans
une chambre de la petite auberge, où cette
singulière rencontre avoit eu lieu ; qu'il se
représente les quatre personnes les plus heu-
reuses qu'il y eût alors sur la terre, éprou-
vant tout ce que l'amour & l'amitié ont
de plus doux, assises autour d'une cheminée
antique, parlant d'abord tout à la fois, fai-
sant des questions les unes sur les autres,
sans attendre les réponses. Voyez Matilde,
la gentille petite Matilde, pleurer & rire
tour-à-tour, embrasser son frère, & puis
Caroline ; tendre une main à son cher Lin-

dorf, & tout-à-coup, d'un petit ton grave & sérieux, leur imposer silence à tous, & demander un quart-d'heure d'audience, pour raconter son histoire, disoit-elle, en se redressant, car je suis toute fière d'avoir une histoire à faire : elle est presque aussi singulière, dit-elle à son frère, que les beaux contes que vous me faisiez quand j'étois petite fille. On parvient à se taire, à l'écouter, on se serre autour d'elle ; elle s'adresse au comte, & commence ainsi : — Il y avoit une fois un oiseleur. . . . — Un oiseleur, s'écrièrent-ils tous à la fois ? — Eh ! oui, un oiseleur, reprit-elle sans se déconcerter. Avant que d'en venir à mon histoire, je veux raconter à mon frère une petite fable, lui donner une question à décider ; & quoique vous disiez, j'en reviens à mon oiseleur, j'aurai bientôt fini. Il avoit attrapé par mille ruses, un pauvre petit oiseau, pour le faire tomber dans ses filets. Oh ! comme il étoit malheureux le pauvre petit oiseau, comme il se débatoit dans les pièges qu'on lui avoit tendus ; comme il appeloit tous ses amis à son secours ! mais l'oiseleur faisoit en sorte qu'aucun de ses amis ne l'entendît. Enfin il vint une linote, voler autour des filets dont il

étoit entortillé : pauvre petit oiseau, lui dit-elle, tu crierois bien plus fort, si tu savois ce qui t'attend ; demain on coupera tes ailes, on t'ôtera pour toujours ta liberté, on t'enfermera avec un oiseau que tu n'aimes point, & tu ne reverras jamais celui que tu as laissé dans les airs. Le petit oiseau cria bien fort, la linote en fut touchée, & lui dit : voyons s'il n'y a pas moyen de te sauver. Ils travaillèrent si bien tous les deux, que crac, une maille du filet s'échappe, le petit oiseau sort la tête, & puis le corps, & puis les ailes, il les étend, il s'envole, & va tout joyeux retrouver ses amis & le bonheur.

A présent, mon frère, dites-moi lequel a tort ? l'oiseleur, qui ôtoit au petit oiseau sa liberté, ou le petit oiseau qui a su la retrouver.—Ah ! c'est l'oiseleur sans doute, s'écria le comte, enchanté des grâces, de la finesse & de la naïveté qu'elle avoit mise dans son apologue ; le charmant petit oiseau n'aura jamais tort avec moi ; quand même ma raison le condamneroit, mon cœur l'approuvera toujours ; elle se jeta dans ses bras, de l'air le plus attendri. J'ai retrouvé mon frère, s'écria-t-elle, & sa bonté touchante, m'assure plus encore que je n'ai rien à me

reprocher. Oh ! comme j'ai bien fait de quitter les méchans qui me faisoient douter de son amitié. — Douter de mon amitié. vous, Matilde ? expliquez-vous de grâce. — Eh bien, reprit-elle avec vivacité, on a eu la cruauté de me dire de me prouver même, que vous ne m'aimiez plus ; que vous ne m'écriviez plus ; que vous ne me verriez plus ; que vous me défendiez de penser à Lindorf ; que vous m'ordonniez d'épouser Zastrow ; que vous étiez reparti pour la Russie : enfin que je n'avois plus de frère, car c'étoit la même chose Ici la respiration lui manqua, & des torrens de larmes couloient sur ses jolies joues rondes & couleur de rose ; elle sourioit en même temps, & ces pleurs ressembloient à ces ondées subites d'été, lorsque le soleil éclaire l'horison, et qu'on voit à travers les grosses gouttes de pluie, briller des nuages blancs, mêlés d'un rouge tendre. Ne suis-je pas bien enfant, dit-elle quand elle put parler, je sais que tout cela n'est pas vrai, je jouis du contraire ; vous êtes là, vous m'aimez, et la seule supposition m'afflige encore : mais me voilà consolée, et prête à vous donner tous les détails que vous voudrez sur l'histoire du petit oiseau.

Avant qu'elle commençât, le comte lui fit plusieurs questions sur ce qu'on avoit supposé contre lui. Sa tante avoit intercepté & soustrait la terre où il promettoit à sa sœur de venir bientôt à Dresde, & de la laisser libre. Elle arrangea à sa manière celle qu'il lui écrivoit à elle, & la lut à Matilde ; le désir qu'elle épousât Zastrow, fut changé en *ordre positif*, le voyage de Lindorf en Angleterre devint *une inclination*, & *un projet de mariage avec une Anglaise* ; la lettre du comte, datée de Ronebourg, le fut de Pétersbourg ; & l'innocente Matilde, voyant l'écriture de son frère, fut la dupe de tous ces artifices. La prochaine arrivée du comte alloit sans doute les découvrir, mais on espéroit engager Matilde à se marier auparavant ; & puisque le comte le *désiroit*, il pardonneroit aisément.

Il est certain qu'avec un caractère moins décidé que celui de Matilde, sa tante seroit parvenue à son but, mais elle trouva une fermeté, une résistance que rien ne put ébranler. Elle paroissoit inconcevable au jeune de Zastrow, qui n'avoit pas imaginé jusqu'alors qu'une femme pût résister au bon ton, aux grâces, à l'élégance qu'il avoit acquise dans ses voyages ; un an de séjour à

Paris, des liaisons de jeu avec quelques roués à la mode, des succès payés au poids de l'or, avec des actrices, l'avoient si pleinement convaincu de son mérite irrésistible, qu'il croyoit n'avoir qu'à paroître pour tout subjuguier, sans se donner la moindre peine. Il laissoit à sa tante le soin de faire sa cour, & pensoit que Matilde lui en devoit de reste, quand il lui avoit juré sur *sa parole d'honneur*, qu'elle étoit *jolie comme un ange*, que sa *forme* étoit délicieuse, que sa physionomie avoit quelque chose de français, qu'elle étoit presque aussi bien que mademoiselle T. de l'opéra, qu'elle chantoit comme mademoiselle R. ; que dès qu'elle seroit sa femme, il la mèneroit à Paris, où certainement elle feroit *sensation*, & cela se disoit en se regardant au miroir, en admirant sa jambe, en s'interrompant pour montrer une breloque nouvelle, une mode du jour.

Voilà, disoit Matilde, quel est l'être dont ma tante est enthousiasmée, auquel elle vouloit unir mon sort, & dont elle ne cessoit de me vanter la figure, l'esprit & la passion. Pour moi, j'avoue que je n'ai su voir qu'un homme bien blond, bien blanc, bien fade, bien vain, bien suffisant, bien égoïste, n'aimant que lui seul au monde, & ne me fai-

fant l'honneur de penser à moi, que parce que j'étois la sœur du favori du Roi, & l'héritière de M^{de}. de Zastrow. Je ne cachois point ma façon de penser à ma tante, ni sur son neveu, ni sur Lindorf; elle savoit combien je haïssois l'un, & combien j'aimois l'autre, & ne cherchoit qu'à détruire ces deux sentimens. Vous voyez bien, me disoit-elle, que votre frère a changé d'avis. — Oui, ma tante, mais son avis ne change pas mon cœur. — Votre Lindorf ne vous aime plus. — Est-ce que je dois me punir de son infidélité? — Vous ne le reverrez jamais. — A-t-on besoin de voir pour aimer, & pour tenir ce que l'on a promis? — Mais sa légèreté vous dégage. — Point du tout, c'est lui que sa légèreté dégage; mais si je ne suis pas légère, est-ce ma faute à moi? Dépend-il de lui, de vous, de moi-même, de qui que ce soit au monde, que je ne l'aime plus, & que j'en aime un autre? Ces conversations finissoient ordinairement assez mal; j'étois tour-à-tour grondée, caressée, flattée, menacée; & malgré tout mon courage, j'étois au désespoir. Enfin je pris le parti d'écrire, non pas à vous, mon frère, je vous croyois au fond de la Russie; on auroit pu me marier dix fois, avant votre réponse; j'étois d'ail-

leurs un peu piquée de votre abandon, de votre silence, & j'écrivis à Lindorf. — A Lindorf, en Angleterre, & saviez-vous son adresse ? — Je ne savois pas même s'il étoit bien vrai qu'il y fût. Quelquefois je me donnois le plaisir de croire qu'on ne m'avoit dit que des mensonges ; cependant tout sembloit les confirmer. J'écrivis donc : ce fut un moment de bonheur & de consolation, & quoique ma lettre restât dans mon porte-feuille, dès qu'elle fut écrite, je me crus beaucoup moins malheureuse. Il est vrai que j'avois un léger espoir de découvrir au moins si Lindorf étoit en Angleterre, & peut-être même de la lui faire parvenir. Voici sur quoi je le fondeis. A mon arrivée à Dresde, Mlle. de Mantoul, fille aimable, mais plus âgée que moi, m'avoit prévenue par mille politesses ; les liaisons de sa famille avec ma tante, me mettoient à même de la voir souvent ; ayant perdu depuis long-temps sa mère, vivant seule avec un vieux père goutteux, & un frère cadet, elle jouissoit d'une liberté qui rendoit sa maison & son commerce très-agréables pour une jeune personne ; elle étoit continuellement chez moi, ou m'attiroit chez elle : flattée de l'amitié que me témoignoit une grande demoiselle de vingt-cinq ans, je

répondis à ses avances, & nous finîmes par nous lier autant que la différence de nos âges pouvoit le permettre ; quoiqu'elle fit tout au monde pour me faire oublier cette différence, & que je désirasse avec passion d'avoir une confidente, je n'avois point encore osé lui avouer le secret de mon cœur : un air un peu décidé, suite de son éducation, sa liaison intime avec ma tante, à qui elle faisoit une cour assidue, l'amitié qu'elle témoignoit à M. de Zastrow, tout me faisoit craindre de trouver en elle un censeur de plus ; il me sembloit que je me serois plus volontiers confiée à son frère, dont l'âge étoit plus rapproché du mien, & que son caractère doux & sensible devoit rendre plus indulgent, mais il étoit lié aussi avec M. de Zastrow ; d'ailleurs, il paroissoit éviter les occasions d'être avec moi, plutôt que de les rechercher, & peu de temps après il annonça qu'il alloit voyager pour quelques années. Oh ! quand j'appris qu'il commençoit par l'Angleterre, comme mon cœur palpita, comme j'aurois voulu lui confier alors mon secret, le prier de s'informer de Lindorf, le charger de ma lettre ; j'en cherchai le moment ; mais trop occupé des préparatifs de son départ, des regrets de

quitter sa famille, je le vis peu, ou plutôt je ne pus prendre sur moi d'entamer avec lui cette conversation; souvent je m'approchois de lui, je lui parlois de son départ prochain, de l'Angleterre; mais si je voulois essayer d'ajouter un mot sur l'objet qui m'intéressoit uniquement, je me troublois, je ne savois plus comment m'exprimer, & je finissois par me taire, en rougissant comme si j'avois parlé, ou qu'on eût pu deviner ma pensée. Mlle. de Manteul, presque toujours en tiers avec nous, voyoit mon embarras & l'augmentoit par ses plaisanteries.

Enfin son frère étoit parti que je cherchois encore comment je pourrois m'y prendre pour lui parler de Lindorf, & lui donner ma lettre; je fus désolée d'avoir manqué cette occasion de la lui faire parvenir.

Il me restoit une ressource, mon amie pouvoit l'envoyer à son frère, mais il falloit pour cela lui faire un aveu complet, l'intéresser à mon amour: pour amener cette confidence, je lui parlois à tout moment de l'Angleterre, de son frère, des lettres intéressantes, qu'elle en recevoit, du bonheur d'avoir une correspondance avec quel-

qu'un qu'on aime; & je n'avois pas encore osé prononcer le nom de Lindorf. Un matin elle entre chez moi, & jette une lettre sur mes genoux : tenez, me dit-elle, vous qui croyez qu'il est si doux de recevoir des lettres, je vous fais présent de celle-là; aussi bien, elle auroit dû vous être adressée : mon frère m'écrit il est vrai, mais c'est uniquement pour me parler de vous. — De moi? — Oui de vous, petite méchante; vous êtes la cause de son absence; vous me privez de mon frère : lisez, & rappelez-le bien vite. Je n'y comprenois rien encore; j'ouvris presque machinalement & je fus bientôt au fait : le jeune Manteul confioit à sa sœur des sentimens que j'étois bien loin de pouvoir partager, & qui m'affligèrent; je ne voulois pas lire plus loin que la première page. Bon Dieu! de quel plaisir j'allois me priver; mon amie m'oblige à continuer; je tourne ce papier, avec un mouvement de dépit & de chagrin; à peine ai-je parcouru des yeux cette seconde page, que j'entrevois au bas, un nom.... Oh! comme mon chagrin s'évanouit pour faire place au plaisir le plus pur; c'est ce nom si cher à mon cœur, si présent à ma pensée; oui, c'est le nom de mon bon ami Lindorf, que je

vois en toutes lettres : *M. le baron de Lindorf, capitaine aux gardes.* Ah ! je ne me trompe point, c'est lui, c'est bien lui-même ; j'ai déjà lu l'article en entier ; j'ai fait un cri de joie, j'ai pressé la lettre contre mon cœur, contre mes lèvres ; j'ai pleuré & ri tout à la fois, comme si j'eusse été seule ; & voyant tout-à-coup devant moi, la mine étonnée de Mlle. Manteul, je me suis jetée dans ses bras, & j'ai caché dans son sein mon trouble & mon émotion : elle m'en demande la cause, elle me fait relever doucement. Matilde, me dit-elle, mais ma chère Matilde, qu'est-ce que vous avez donc ? qu'est-ce qui vous agite de cette force ? — Ah ! voyez, voyez, lisez vous-même, lui dis-je, en lui montrant l'article de la lettre ; je vous expliquerai tout : & pendant qu'elle lit, je cache encore mon visage sur son tablier.

“ J'ai eu le bonheur, disoit M. de Man-
 “ teul à sa sœur, de rencontrer à Hambourg,
 “ M. le baron de Lindorf, capitaine aux
 “ gardes du Roi de Prusse, & cette con-
 “ noissance deviendra, j'espère, une liaison
 “ intime ; nous avons fait la traversée en-
 “ semble, nous avons pris un même loge-
 “ ment, nous ne nous quittons point, &

“ nous nous convenons à merveille : il est
“ comme moi, triste, occupé ; il regrette
“ aussi sa patrie ; sans en être encore aux
“ confidences, je parierois que son cœur
“ n’est pas plus libre que le mien.”

Ah ! m’écriai-je alors, en relevant la tête
& joignant les mains ; il n’est pas vrai donc
qu’il aime en Angleterre, qu’il s’y marie,
qu’il y est depuis six mois. Oh ! mon cœur
me le disoit bien.—Mais qui donc, reprit
mon amie ? Connoissez-vous ce baron de
Lindorf ? — Si je le connois ?... — Mais
l’aimeriez-vous ? — Ah ! si je l’aime ?....
Enfin, de questions en questions, je fis à
Mlle. de Manteul une confidence entière de
mes sentimens & de ma situation actuelle ;
je lui racontai, mon cher frère, vos liai-
sons avec Lindorf, votre désir de nous unir ;
mais il faut toujours garder pour soi quel-
que petite chose ; je ne lui dis pas comme
vous aviez changé ; je lui confiai cependant
les doutes qu’on me donnoit sur Lindorf ;
son silence sembloit les confirmer. Cepen-
dant il étoit possible, & je cherchois à me
le persuader, que la difficulté de me faire
parvenir ses lettres en fût la cause. Mon
frère n’étoit plus dans ses intérêts, il le
savoit sans doute, & cette tristesse, & cet

air occupé, et ces *regrets sur sa patrie*, et cet *attachement* que Manteul lui soupçonnoit; rien ne m'étoit échappé, et tout ranimoit mes espérances.

Mon amie m'avoit écoutée avec l'intérêt le plus vif et le plus marqué. Quand j'eus fini, elle m'embrassa tendrement. Pauvre petite Matilde, pourquoi ne m'avez-vous pas dit plutôt tout cela ? votre confiance me fait un plaisir si grand, et vous me la refusez ? — Je craignois que vous ne prissiez contre moi le parti de Zastrow. — Moi ? oh ! comme j'en suis éloignée ; je ne puis assez approuver votre résistance, mais vous finirez peut-être par céder. — Ah ! jamais, jamais de ma vie je ne puis, je ne veux aimer que Lindorf. — Dites aussi que vous ne devez aimer que lui ; vous devez vous regarder comme absolument engagée, comme déjà mariée ; ce seroit un crime, un parjure que d'en épouser un autre. — Ah ! je le pense bien aussi ; mais . . . — Mais qu'est-ce qu'il fait en Angleterre, ce Lindorf ? — Hélas ! je l'ignore, je ne puis le comprendre ; depuis plus de six mois je n'ai pas de ses nouvelles. — Et vous pouvez rester ainsi ? que ne lui écrivez-vous ? — C'étoit aller à mon but ; aussi je répondis vivement : oh !

je lui ai écrit. — Eh bien ? — Ma lettre est dans mon porte-feuille. — Il est sûr qu'elle y produit un grand effet. Enfant que vous êtes, donnez-la moi cette lettre, elle partira ce soir, et votre ami l'aura dans huit jours — Comme je l'embrassai ! cependant les sentimens de son frère me revinrent dans l'esprit : quelle bonté charmante ! sacrifier les intérêts de son frère aux miens. Je craignis d'en abuser, et je dis en hésitant : mais M. de Manteul, voudra-t-il ? La commission est un peu cruelle, j'en conviens, mais il faut le guérir, assommer tout-à-coup cet amour inutile ; c'est lui rendre un service : allons, donnez. —

La lettre étoit sortie ; je me la laissai doucement arracher : elle étoit déjà cachetée. — Lui promettez-vous positivement, me dit mon amie en la prenant, de n'être jamais qu'à lui ? de ne pas épouser Zastrow ? — Oh ! très-positivement. — Fort bien, cela tranquillise ma conscience ; je crois servir deux époux persécutés. A présent laissez-moi faire et soyez sûr de mon zèle ; en attendant la réponse à cette lettre, il faut gagner du temps. Envoyez-moi souvent Zastrow, je lui parlerai, je le flatterai : vous ne prendriez jamais sur vous de le

tromper. — Oh! non, car je ne cesse de lui répéter que j'aimerais toujours Lindorf. — Et qu'est-ce qu'il vous répond? — Qu'il ne croit pas à la constance éternelle. — Il n'y croit pas! Ah! je le comprends bien; mais on saura lui prouver de quoi les femmes sont capables, n'est-ce pas, chère Matilde? — Je le lui promis de bien bonne foi, & je rentrai chez moi, plus décidée que jamais à la résistance la plus ferme. — (Ici le comte s'approcha de Lindorf, & lui dit en riant quelques mots à l'oreille, auxquels il répondit sur le même ton. Les Dames, & surtout Matilde, vouloient savoir ce que c'étoit? — Vous le saurez, je vous le promets; mais, chère Matilde, achevez votre histoire; vous en étiez à la tendre amitié de Mlle. de Manteuf.) —

Jamais, peut-être, reprit Matilde avec feu, il n'en fut de pareille; on eût dit, à voir le vif intérêt qu'elle mettoit dans nos entretiens, à son empressement, à son zèle, que c'étoit elle qui me confioit le secret de son cœur, & qu'il s'agissoit de son propre bonheur: elle animoit, elle soutenoit mon courage. Une fille de vingt-cinq ans pouvoit-elle se tromper? Je me serois peut-être défrée de moi-même, mais autorisée

par une raison de vingt-cinq ans, je crus n'avoir rien à me reprocher : je persistai donc plus que jamais dans mes projets de résistance, & j'attendois avec impatience, mais sans effroi, la réponse de Lindorf, sûre qu'il me diroit au moins la vérité : si je n'étois plus aimée, j'avois pris mon parti — Qu'auriez-vous donc fait, demanda Caroline avec vivacité? — Tous mes efforts pour l'oublier aussi, mais en même temps le vœu de ne point me marier, de ne plus me fier du tout à ce sexe perfide : je n'ai jamais compris qu'on pût aimer deux fois. Ce mot dit bien innocemment, porta une atteinte douloureuse au cœur de la sensible Caroline : elle rougit excessivement, baissa ses beaux yeux, les releva à demi sur son époux, & les baissa de nouveau ; il vit ce charmant embarras, il en jouit un instant avec délice, baïsa tendrement la main de Caroline ; puis s'adressant à Lindorf : Mon ami, lui dit-il, vous approuvez sans doute la façon de penser de Matilde, & peut-être avez-vous raison, mais chacun a la sienne, & pour moi, je crois qu'il n'y a rien de plus doux, de plus flatteur que d'être le second objet de l'attachement d'une femme délicate & sensible ; je compterois mille fois

plus sur la durée de cet attachement que sur celle d'un cœur qui n'auroit pas appris à se défier de lui-même. — Comment, s'écria Matilde, c'est mon frère qui prêche l'inconstance ? — Je ne donne pas ce nom à une seconde inclination, & je n'en permets que deux. — Pas davantage ? — Oh ! non sûrement pas davantage, dit Caroline à demi voix, en pressant contre son cœur la main du comte. — Pour moi, reprit Matilde, je trouvois à Dresde que c'étoit déjà beaucoup trop d'une fois, & que nous autres femmes nous sommes bien dupes d'aimer ; l'amour ne nous donne que des tourmens, & si peu à ces hommes. Monsieur s'amusoit tranquillement à Londres, pendant que j'étois grondée, persécutée, désespérée du main au soir ; je me trouvois cependant bien moins malheureuse depuis que j'avois une amie, à qui je pouvois ouvrir mon cœur. Eh ! quelle charmante amie, elle entroit si bien dans toutes mes idées, elle approuvoit si fort mon amour & ma constance, elle me disoit tant de bien de Lindorf, & tant de mal de Zastrow ; & cependant elle pouffoit la complaisance pour moi, au point de le recevoir, de l'entretenir à ma place pendant des heu-

res entières ; elle me conseilla même de l'inviter toujours dans les petites soirées que nous passions ensemble. C'est un moyen de le contenter qui ne vous expose point, me disoit-elle, et dont votre tante vous saura gré ; je vous promets de ne point vous quitter, d'être toujours là ; il n'est rien que je ne fasse pour vous.

En effet ma tante étoit de meilleure humeur, elle ne me parloit plus de rien, et j'espérois gagner au moins un peu de temps ; mais il y a trois jours qu'elle m'apporta deux grands papiers, en m'ordonnant de les lire, de signer l'un des deux à mon choix, et de les lui rapporter ; elle me laissa bien surprise. Deux grands papiers qui ressembloient à deux contrats ; me donnoit-on à choisir entre Lindorf et Zastrow ? j'eus une courte espérance : j'ouvris, je lis et je vois que tous deux regardent cet odieux Zastrow, que je haïssois tous les jours davantage. L'un de ces papiers étoit bien comme je l'avois pensé, mon contrat de mariage avec lui, où il ne manquoit que ma signature, et par lequel ma tante m'assuroit son héritage en entier ; l'autre étoit une donation dans les formes de ce même héritage à M. de Zastrow, si je m'obstinois

à le refuser. Oh comme je fus contente qu'on me laissât le choix ! comme je signai bien vite cette donation ! comme je l'apportai en sautant dans l'appartement de ma tante ! son neveu étoit avec elle : tenez, leur dis - je en entrant, voilà qui est fait ; c'est de bien bon cœur que j'ai signé. M. de Zastrow, toujours vain & présomptueux, ne mit pas un instant en doute que ce ne fût le contrat ; il se jeta à mes pieds, me remercia mille fois de ma condescendance.

— Je suis charmée qu'elle vous rende heureux, Monsieur, lui dis - je en riant ; mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier, je n'y ai aucun mérite, je vous assure, j'ai suivi mon goût. — Alors ses transports redoublèrent, & j'eus la malice d'arrêter un instant sur cette phrase. — Oui, Monsieur, repris - je lentement, mon goût... pour la liberté... d'ailleurs ma tante est maîtresse de ses bontés, & jamais je n'ai désiré un instant de jouir de ces biens qu'on mettoit en balance avec le plus grand de tous ; le droit de disposer de son cœur & de sa main.

Zastrow se releva d'un air surpris ; ma tante avoit ouvert les papiers, & favoit déjà lequel étoit signé. La colère se peignoit dans ses yeux ; je ne lui laissai pas le temps

de l'exhaler ; je me mis à ses genoux, je baisai mille fois ses mains, & je lui disois : “ ma tante, ma chère tante, ne vous fâchez pas, tout est bien à présent ; ne parlons plus de mariage, ni d'un héritage auquel je ne veux pas seulement penser, & dont la seule idée est un tourment pour mon cœur ; déchirons ce contrat : & en disant cela, je le pris & le mis en mille pièces. —” Laissons subsister cette donation à M. de Zastrow : les hommes ont plus besoin de richesses que nous ; moi je n'en veux point d'autres que votre amitié, celle de mon frère & l'amour de Lindorf, ou du moins la liberté de l'aimer toute ma vie. M. de Zastrow trouvera tant de femmes qui voudront de son amour, qui n'aimeront pas Lindorf, qui le rendront plus heureux que moi ; & quand vous aurez fait mourir de chagrin votre petite Matilde, où la retrouverez-vous ?

Je crus qu'elle alloit s'attendrir & céder à mes instances. Zastrow se promenoit dans la chambre à grands pas d'un air furieux ; elle me releva tendrement en me serrant la main, puis se tournant de son côté : vous l'entendez, mon neveu, lui dit-elle, qu'en pensez-vous?... Ce que je pense, madame, dit-il

dit-il d'un air tragique & menaçant, c'est que je veux Matilde ou la mort : en même temps il tire son épée, oui, en vérité, son épée, & parut prêt à se tuer ; je m'élançai & je saisis son bras : ma tante faisoit les hauts cris, disoit qu'elle se trouvoit mal, je ne savois auquel courir : enfin je ne pus les calmer tous les deux qu'en leur promettant de faire tout ce qu'on voudroit, & j'étois moi-même si fort émue & tremblante qu'à peine pus-je articuler ce peu de mots, qui produisit un grand effet ; l'épée se remet dans le fourreau ; la tante se ranime, m'embrasse & me prie de signer tout de suite. Heureusement j'y avois mis bon ordre, & les pièces du contrat éparées sur le tapis avertirent qu'il falloit premièrement en faire un autre : on remit donc la signature au lendemain, mais on voulut que je renouvellassé ma promesse ; le moment de la terreur étoit passé, je frémis de ce qu'elle m'avoit fait faire, de cet engagement que j'avois pris sans savoir ce que je disois ; & quand il s'agit de le confirmer encore, mon cœur se serra au point d'en perdre connoissance ; on fut obligé de m'emporter dans ma chambre & de me mettre au lit : le mouvement me ranima, je ne pouvois en-

encore ni parler, ni ouvrir les yeux, mais j'entendois ce qu'on disoit à M. de Zastrow ; on me croyoit toujours complètement évanouie, & ma tante disoit à M. de Zastrow :
“ ne vous alarmez pas, mon neveu, cela
“ n'est rien, nous l'avons aussi un peu trop
“ effrayée, mais le plus difficile est fait ;
“ elle a promis ; demain elle signera, après
“ demain vous l'épouserez, & le frère dira
“ tout ce qui lui plaira, quand la chose
“ sera faite nous ne le craindrons plus :
“ pour le moment il faut la laisser tranquille.” Ils sortirent en me recommandant aux soins des femmes qui m'entouroient. —

Oh ! combien j'avois à penser & comme je renvoyai bien vite tout le monde : dès que j'eus repris tout-à-fait mes sens, je repassois sur chaque mot que ma tante avoit prononcé ; il n'y en avoit pas un seul qui ne fût un sujet de surprise, de colère, de crainte, de douleur & même aussi de joie. —
Nous l'avons trop effrayée, disoit-elle ; quoi, cette scène dont j'avois été si cruellement la dupe n'étoit donc qu'une comédie, un jeu concerté entre ma tante & ce Zastrow pour obtenir mon consentement ? j'en fus indignée, & de ce moment là je ne me

regardai plus comme engagée ; je frémissais cependant en me rappelant cette phrase, *elle a promis, demain elle signera, après demain vous l'épouserez* : plutôt la mort, répétais-je avec effroi ; mais ce qu'elle avoit ajouté me rendoit un peu d'espérance : — *le frère dira ce qu'il lui plaira, nous ne le craignons plus.* — On le craignoit donc ce cher frère que je croyois du parti de mes persécuteurs ; il ne l'étoit donc pas, on m'avoit trompée ; il me restoit donc un appui, un protecteur, un ami sur qui je pouvois compter. Hélas ! dans ma joie de l'avoir retrouvé cet ami, ce bon frère, j'oubliois la distance qui nous séparoit & que c'étoit le lendemain qu'on vouloit disposer de mon sort. J'étois agitée de mille pensées différentes lorsque Mlle. de Mantoul entra chez moi ; je lui tendis les bras dès que je l'aperçus : venez au secours de votre malheureuse amie, lui dis-je en pleurant.

Je n'imaginois pas encore jusqu'où peut aller l'amitié : elle étoit aussi pâle, aussi tremblante, aussi émue que moi-même : je fais tout, me répondit-elle d'une voix altérée ; je sors de chez votre tante : qu'avez-vous fait, Matilde ? vous avez promis d'e-

pousser Zastrow.—Je l'ai vu prêt à se tuer.—
Bon, les hommes ne se tuent pas toutes
les fois qu'ils le disent : mais qu'est-ce que
vous ferez ? tiendrez-vous cette fatale pro-
messe ? rappelez-vous toutes celles que vous
avez faites à Lindorf.—Eh ! pensez-vous
que je les oublie, lui dis-je avec impatience ;
elles sont toutes écrites là, dans mon cœur ;
on me l'arracheroit plutôt que de les effa-
cer : mais ce n'est pas ce dont il s'agit à
présent, c'est de me soustraire à cet odieux
mariage : dites, ma chère amie, ne savez-
vous aucun moyen de la retarder au moins
jusqu'à ce que j'aie écrit à mon frère ; il
me protégera, j'en suis sûre à présent ; je
viens d'entendre un mot : ah ! s'il n'étoit
pas en Russie, mon parti seroit bientôt pris.—
Comment, me dit mon amie, qui paroîs-
soit rêver à quelque chose, quel parti ?
qu'est-ce que vous feriez ?---Je ne balan-
cerois pas, je partirois, je partirois, je
m'échapperois secrètement, j'irois le join-
dre.---Quoi, me dit-elle avec transport !
vous auriez ce courage.---En doutez-vous
un instant ?---Je vous admire, me dit-elle
en m'embrassant ; en effet, c'est le seul
parti que vous ayez à prendre ; j'y pensois
mais je n'osois vous le proposer. Hélas,
lui dis-je, c'est une chimère impossible ; mon

frère est en Russie, c'est trop loin, je n'irois jamais jusques-là.---Il est vrai que c'est difficile, dit-elle en hésitant ; mais n'avez-vous pas à Londres un oncle-maternel ?---Oui, my-lord Seymour.---Eh bien, si vous alliez vous mettre sous sa protection.---Y pensez-vous bien, repris-je vivement, que j'aille en Angleterre à présent ? & Lindorf.---Eh bien, Lindorf y est : je ne croyois pas que ce fût une raison pour vous d'éviter ce pays-là.---Ah ! ma chère amie, lui dis-je en secouant la tête, je suis perdue si vous n'avez que ce moyen à m'offrir ; j'aimerois mieux la Russie, toute impossible qu'elle est, & ce n'est qu'auprès de mon frère que je puis & que je veux chercher un asyle : je le dis avec tant de fermeté qu'elle n'insista pas, mais elle me demanda l'explication *de ce mot* que j'avois entendu : je la lui donnai ; elle en parut frappée comme d'un trait de lumière, & me dit tout-à-coup : puisqu'on vous trompe sur une chose, on peut bien vous tromper sur une autre ; je ne fais, mais je parierois que votre frère n'est point en Russie ; il me semble aussi avoir entendu quelques mots ; laissez-moi retourner auprès de votre tante, je la ferai parler & nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Elle sortit & ne tarda pas à rentrer ; la joie brilloit dans ses yeux : je ne me suis point trompée dans mes conjectures, me dit-elle en rentrant, on vous en imposoit ; votre frère est à Berlin, marié avec une femme charmante : on vous a soustrait ses lettres ; on vous cache qu'il doit venir ici dans quelque temps, & l'on est décidé à vous marier de force ou de gré avant qu'il arrive : demain vous serez obligée de signer ce contrat ; on est décidé à passer sur tout, à vous conduire la main s'il le faut ; & le jour suivant vous serez mariée : voilà ce que votre tante vient de me confier. “ Elle “ a promis, dit-elle, il faudra bien qu'elle “ tienne sa promesse.”

Oh, mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai-je, que ferai-je ? & vous m'annoncez tout cela comme si c'étoit un bonheur.---Je pensois que c'en étoit un d'apprendre que votre frère est à Berlin ; il ne tient qu'à vous à présent d'éviter cette tyrannie.—Ah, oui sans doute. . . . , mais . . . , mais—Comment donc ! & ce courage que vous aviez tout à l'heure, le voilà tout-à-fait évanoui ? Pauvre Matilde, vous céderez, je le vois ; vous n'aurez jamais la fermeté de refuser : & sortant de sa poche un petit almanach,

elle le feuilletta : oui justement, reprit-elle, Lindorf doit avoir reçu votre lettre avant-hier, il ne se doute guères, je crois, que sa réponse vous trouvera mariée.—Cruelle amie, lui dis-je avec dépit, est-ce ainsi que vous me consolez, que vous venez à mon secours ?—Qu'est-ce que vous voulez que je dise à une petite fille foible & timide qui ne fait elle-même ce qu'elle veut ou ne veut pas ? quand on n'ose rien entreprendre pour se tirer d'affaire, il ne reste d'autre parti que celui d'obéir ; & je vous promets qu'avant deux jours vous serez baronne de Zastrow.—Jamais, jamais de ma vie, repris-je avec feu, en mettant ma main sur sa bouche, cet odieux nom ne deviendra le mien ; je vous prouverai qu'une *petite fille* peut avoir de la fermeté ; je saurai mourir s'il le faut.—Et pourquoi mourir quand on peut vivre & vivre heureuse ?—Oh, j'aime beaucoup mieux mourir que d'aller ainsi toute seule à Berlin ; cela m'est beaucoup plus facile, je ne fais point le chemin de Berlin ; je me perdrois mille fois avant que d'y arriver, & je crois que jamais je n'aurai la force d'aller jusques là.—Elle éclata de rire : pauvre enfant, & vous avez pensé que je vous proposois d'aller à Berlin

seule, à pied, comme une héroïne fugitive, déguisée en paysanne, sans doute, un grand chapeau de paille sur les yeux, un petit paquet noué dans un mouchoir ; & là-dessous un air de noblesse & de distinction qui vous trahit : il n'y manqueroit plus que la diligence où l'on vous donne une place, pour être dans le grand costume des romans, cela seroit sans doute beaucoup plus intéressant, mais peut-être moins sûr que ce que je vais vous proposer : j'ai une ancienne femme de chambre, mariée avec un des maîtres de la poste de cette ville ; elle m'est entièrement dévouée ; son mari vous donnera une chaise, des chevaux, vous conduira lui-même ; elle vous accompagnera jusques chez votre frère, & vous pourrez attendre chez elle le moment de partir ; voyez si cela vous convient ou si vous aimez mieux épouser Zastrow : c'est comme vous voudrez, mais il n'y a point de milieu ; il faut vous décider sur-le-champ pour Zastrow ou pour la fuite ; passé ce moment je ne pourrai plus vous servir. —

Je ne balance plus, lui dis-je vivement ; oh ! que je suis heureuse d'avoir une amie comme vous ! Oui, je veux partir, joindre mon frère, me conserver à Lindorf : mais

cependant il est affreux de quitter ainsi ma tante, de la tromper.—Plaisant scrupule ; ne vous donne-t-elle pas l'exemple, ne vous trompe-t-elle pas indignement ?—Il est vrai, mais si j'essayais encore de la toucher.— Cela seroit bien inutile, elle s'attend à vos pleurs, à vos persécutions, à vos évanouissemens mêmes, & loin d'en être touchée on en profiteroit peut-être.—Ah, je partirai ! m'écriai-je ; je ne sens plus ni remords, ni scrupules ; on en agit trop indignement avec moi, & je n'ai plus que l'inquiétude de sortir sans être apperçue.—Rien n'est plus aisé ; mettez mon manteau, mon voile, on croira que c'est moi, & je saurai bien m'échapper sans être apperçue. Vous irez m'attendre chez moi, où je vous joindrai bientôt. (Mlle. de Manteul n'est pas difficile, dit le comte en souriant.)

Vous ne pouvez vous faire une idée de son zèle, de son activité, j'étois incapable de penser à rien ; dans un instant elle rassembla ce que je voulois emporter avec moi, m'aida à me lever, à m'habiller, m'enveloppa dans sa grande pelisse, dans son voile de taffetas, m'ouvrit la porte & me dit en m'embrassant : allez chère Matilde, vous n'avez pas un instant à perdre, son-

gez qu'on peut entrer ici d'un moment à l'autre, & qu'il ne vous resteroit alors aucune ressource : cette idée me rendit mon courage & j'étois déjà au bas de l'escalier lorsque je pensai que je devois laisser un billet sur ma table pour rassurer ma tante, au moins sur ma vie : je remontai, Mlle. de Manteul fut effrayée de me voir rentrer, elle crut que j'avois rencontré quelqu'un ; j'eus à peine commencé à lui dire ce qui me ramenoit qu'elle m'interrompit :—Vous êtes folle, je crois, écrire une lettre ; vous voulez donc laisser à votre tante le temps d'arriver : lorsque je suis rentrée chez vous elle m'a dit qu'elle alloit me suivre : allez, elle ne croira pas aussi facilement que vous que l'on est prête à se ruer.

La peur de la voir arriver m'empêcha d'insister & je sortis de la maison sans être aperçue. Mlle. de Manteul logeoit près de notre hôtel, je fus bientôt dans son appartement, & quelques minutes après elle m'y joignit. Nous aurons au moins une bonne heure pour nous arranger, me dit-elle en entrant, on croit que vous dormez ; j'ai recommandé qu'on vous laissât tranquille. Commençons d'abord par nous rendre chez Marianne, cette femme dont je vous ai parlé ;

dès qu'on s'appercevra de votre évasion on viendra sans doute vous chercher ici ; là du moins vous serez en sûreté & nous fixerons avec elle & son mari le moment du départ. Si vous n'avez pas d'argent je puis encore y suppléer.—

Je la rassurai sur cet article ; grâce à vos bontés, mon frère, j'étois-toujours en fonds. Dès qu'elle m'eut conduite chez Marianne, qui consentit à tout ce qu'elle voulut, elle m'y laissa. On viendrait sûrement chez elle pour savoir si j'y étois ; elle devoit s'y rendre pour détourner les soupçons. Dès que je fus seule je pensai douloureusement à l'inquiétude affreuse où seroit ma tante si je la laissois dans l'ignorance totale de ce que j'étois devenue ; j'avois bien assez de torts avec elle sans les aggraver encore, & je résolus de réparer au moins celui-là ; je me fis donner du papier, de l'encre, une plume & j'écrivis à-peu-près ceci.

“ J'apprends dans cet instant, ma chère tante, que mon frère est à Berlin ; mon impatience de le voir est si vive que je pars sans vous demander une permission que vous m'auriez peut-être refusée ; je m'épargne au moins par-là le regret de vous désobéir encore. C'est bien assez pour moi d'emporter

celui de vous avoir déplu par ma résistance. Oh ! ma tante, pourquoi m'avez-vous forcée à vous déplaire, à vous refuser quelque chose ; pourquoi me forcez-vous aujourd'hui à vous quitter, à m'éloigner de vous ? il m'eût été si doux de vous consacrer ma vie, ma volonté. M. de Zastrow est trop délicat sans doute pour ne pas sentir qu'une promesse arrachée par la terreur & démentie par le cœur n'engage à rien. J'espère qu'il ne pensera plus à se tuer à présent que je ne suis plus là pour l'arrêter ; je lui conseille fort de vivre & surtout d'être heureux sans Matilde."

Je chargeai un des enfans de Marianne de porter ce billet au portier de l'hôtel de Zastrow, & de le lui remettre sans dire de quelle part. Plus tranquille lorsque je pus penser que ma tante le seroit, j'attendis assez patiemment Mlle. de Manteul qui m'avoit promis de me revoir, & qui vint en effet assez tard.—

Vous n'avez pas de temps à perdre, me dit-elle, partez à la pointe du jour ; Zastrow s'obstine encore à vous chercher dans la ville chez toutes vos connoissances ; il sort de chez moi, & je l'ai confirmé dans cette idée, qui ne peut durer, mais qui vous donnera le temps de vous éloigner :

quel bonheur que vous n'ayez pas écrit où vous alliez, comme vous en aviez la fantaisie ; je n'osai jamais lui avouer que je venois de le faire ; mais je sentis toute mon imprudence, & la peur d'être poursuivie s'empara de moi au point que je ne voulois plus partir. Mon amie employoit toute son éloquence à me rassurer & n'y parvenoit pas ; elle réussit mieux en me peignant la colère où ma tante étoit sans doute contre moi ; l'obligation où je me verrois d'avouer où j'avois été & qui m'avoit aidé ; l'ascendant que ma fuite & mon retour alloient donner à ma tante ; je ne pouvois plus espérer de l'appaiser qu'en obéissant, & si je persistois à rentrer à l'hôtel, elle ne me donnoit pas deux heures avant que d'être forcée d'épouser Zastrow ; je ne la laissai pas même achever : je veux partir, je partirai, m'écriai-je, le sort en est jeté, quoiqu'il puisse arriver, & les ordres furent donnés tout de suite pour avoir une chaise & des chevaux.

Mlle. de Manteuil craignant que mon courage ne s'évanouît au moment, ne me quitte plus ; son vieux père toujours gouteux ne la gênoit point, elle fit dire qu'elle soupoit en ville & fut libre de rester avec moi jus-

ques au moment de mon départ ; elle ne cessa de me parler de Zastrow, de Lindorf, de mon frère, de tout ce qui pouvoit m'encourager dans mon entreprise & dissiper mes frayeurs : fiez-vous à moi, me dit-elle, demain matin je serai demander Zastrow, je détournerai ses soupçons sur l'Angleterre, je le garderai long-tems, je l'entretiendrai si bien que lors même qu'il vous sauroit sur la route de Berlin, il sera trop tard pour vous poursuivre ; vous aurez déjà bien de l'avance lorsque je le laisserai sortir de chez moi : je fus un peu rassurée, ou plutôt ce n'étoit plus le moment d'écouter ma frayeur, j'en avois trop fait pour ne pas achever, & je vis arriver avec plaisir le moment de partir. J'embrassai mon amie sans pouvoir lui exprimer ma reconnaissance que par mes larmes & mes caresses ; pour elle, elle se livroit à la joie la plus vive de me voir, disoit-elle, échappée à tant de dangers : je montai dans la chaise de poste. —

Seule, interrompit le comte ? — Avec cette femme que j'ai encore ici, cette Marianne qui avoit servi Mlle. de Manteul, & dont le mari me conduisoit. —

Et Lindorf ? reprit le comte. Vous voilà partie ou peu s'en faut & je ne vois point

de Lindorf ; jusqu'à présent c'est Mlle. de Manteul qui vous enlève. — Aviez-vous donc pensé que c'étoit Lindorf ? — J'apprends avec plaisir que non . . . mais je ne comprends pas ! — Un peu de patience, mon frère, & ne me jugez pas une autre fois sur les apparences. . . .

Me voilà donc dans une chaise de poste à côté de la bonne Marianne, escortée par son mari, qui couroit à cheval, ne m'arrêtant que pour changer de chevaux, prodiguant les ducats aux postillons pour avancer & prenant chaque buisson pour Monsieur de Zastrow ; ma compagne me rassuroit de son mieux, Mlle. de Manteul étoit son oracle ; elle me répétoit à chaque instant : il n'y a rien à craindre, car Mademoiselle l'a dit. Sur cette assurance je devins plus tranquille, & la première journée s'étant passée sans avoir rien vu qui pût m'effrayer, je crus n'avoir plus rien à craindre, & plus de précautions à garder.

Nous étant arrêtés hier à une poste pour changer de chevaux, j'avançois étourdiment la tête hors de la portière, j'entends une voix que je crois reconnoître, qui crie : c'est elle, c'est bien elle, arrêtez postillon, sur votre tête arrêtez ; & je vois M. de Zastrow à

côté de la chaise avec l'air le plus menaçant. — M. de Zastrow, s'écrièrent à la fois le comte & Caroline. — Eh ! oui, M. de Zastrow ; vous croyez à l'enchantement, n'est-ce pas ? vous pensez qu'une méchante fée l'avoit transporté dans les airs, puisqu'il se trouvoit là sans que je l'eusse aperçu sur la route. En vérité, je le crus aussi au premier instant : mais hélas ! je compris bientôt que la méchante fée qui me nuisoit étoit ma propre imprudence. Le billet que j'avois écrit à ma tante les ayant instruit de la route que je prenois, M. de Zastrow comprit qu'il perdoit son temps à me chercher à Dresde. J'avois écrit sans doute au moment de mon départ ; en se mettant incessamment sur mes traces, il lui seroit facile de me rejoindre & de me ramener : il étoit donc parti tout de suite ; c'est-à-dire, deux ou trois heures avant moi : je croyois être poursuivie, & c'est moi qui le poursuivois à bride abattue, & qui l'atteignis malheureusement à cette poste, où il attendoit des chevaux. Cette chère Dlle. de Manteul, comme elle aura été surprise en apprenant le matin qu'il étoit parti : quelles inquiétudes mortelles, comme elle aura tremblé pour moi, j'espère à présent qu'elle est rassurée ? ... Oui, dit le comte en

souriant, elle doit être fort tranquille. Mais achevez, de grâce ; votre histoire devient presque un petit roman. — Qu'appellez-vous un petit roman ? il y auroit assez d'événemens pour en faire un en dix volumes. Vous n'êtes pas au bout ; j'en suis, je crois, à la terreur, à l'effroi, à la consternation, à l'instant où je vois Zastrow. Je jette un cri perçant, je me cache au fond de la chaise ; Marianne se désole, crie au postillon d'avancer ; Zastrow le lui défend, le menace ; des gens s'assemblent autour de nous : le bruit & la foule augmentent. Il faut cependant prendre un parti, je veux parler à Zastrow, lui en imposer, lui demander quels droits il a sur moi, sur ma liberté ; lui dire nettement que je préfère la mort à l'épouser, à retourner à Dresde avec lui. Je lève les yeux & qui vois-je à quatre pas de moi ? . . .

C'est bien à présent que vous allez crier à la féerie, au roman, à tout ce qu'il y a de plus étonnant, de plus incroyable. . . . C'est Lindorf ! oui c'est Lindorf lui-même que je croyois au fond de l'Angleterre, & qui est à côté de la chaise de poste tout aussi frappé d'étonnement que moi-même. Nous disons à la fois *Matilde*, *Lindorf* ; je ne balance pas un instant, je crois que le ciel lui-même l'envoie

à mon secours, & m'élançant hors de la chaise. . . . Achevez l'histoire, Lindorf, dit-elle en s'interrompant tout-à-coup & baissant les yeux; vous savez le reste mieux que moi : & se penchant sur Caroline, elle lui dit à l'oreille : Il ne dira pas, j'espère, que je me jetai dans ses bras & que je l'entourai des miens en le serrant de toutes mes forces.—

Eh bien, mon cher Lindorf ! achevez, je vous en conjure, dit le comte avec le ton de l'impatience; expliquez-moi de grâce par quel hasard vous vous trouviez là à point nommé sur la route de Dresde, derrière M. de Zastrow.—

Je venois répondre moi-même à la charmante lettre que j'avois reçue à Londres. Quant à ma rencontre avec le baron de Zastrow, elle fut l'effet du hasard. Oui, le hasard, ou si vous voulez mon bon génie me fit arriver à cette poste à-peu-près en même temps que lui; je ne le connoissois point; je vois un grand jeune homme de très bonne façon qui s'impatientoit d'avoir des chevaux, & paroissoit en fureur de n'en pas trouver; il s'informoit en même temps si une jeune dame, qu'il tâchoit de dépeindre, n'avoit pas passé là il y avoit quelques heures : on lui disoit que non, il juroit de nouveau,

soutenoit qu'elle devoit avoir passé, & il envoyoit le maître des postes à tous les diables.

Dès que je fus descendu de ma chaise, il vint à moi : “ Monsieur, me dit-il, vous avez sûrement rencontré une jeune dame, seule, jolie, allant très-vîte ? ” Non, Monsieur, je vous assure que je n’ai rencontré aucune dame, rien qui ressemble à ce que vous dites. “ C’est bien inconcevable, dit-il en frappant du pied ; ce billet seroit-il une nouvelle ruse ? ... Pardon, Monsieur, reprit-il, de ma question, de l’agitation extrême où vous me voyez ; on seroit agité à moins, je cours après une femme que j’idolâtre, qui me promit sa main avant-hier, que je devois épouser aujourd’hui, & qui s’échappa hier au moment de signer. — C’est d’autant plus malheureux, lui répondis-je, que vous n’êtes pas d’une tournure à faire fuir une femme. Mon compliment parut le flatter, & m’attira toute sa confiance ; il s’inclina & d’un ton suffisant qu’il vouloit rendre modeste, il me répondit : “ Il est vrai, Monsieur, que l’on m’a dit cela quelquefois, & même que l’on me l’a prouvé ; mais vous voyez cependant que les goûts sont différens ; les femmes en ont quelquefois de si bisarres. Peut-on ré-

pondre de leurs caprices ? Imaginez que celle que je poursuis s'avise à seize ans de se pi-quer d'une fidélité romanesque pour un amant qui l'a quittée & qu'elle ne reverra jamais : je ne le connois pas, mais je crois qu'on peut le valoir pour les agrémens, & quant à la fortune & à la naissance, assurément je ne le cède à personne. — “ Je le crois, Monsieur, mais si votre rival est aimé vous conviendrez que cet avantage. . . — “ Aimé tant qu'il lui plaira ; il est absent, il ne la verra plus ; si je puis la rattrapper, elle est à moi & finira par m'adorer. — ”

Cette conversation se passoit devant la porte de la maison de poste, & m'étonnant de la facilité avec laquelle cet homme indiscret & vain s'ouvroit à un inconnu, & de son manque total de délicatesse, j'approuvois intérieurement celle qui le fuyoit, lorsqu'une chaise arrivant au grand galop du côté de Dresde nous interrompit ; il parut n'avoir d'abord aucun soupçon, & la seule curiosité l'engageoit à regarder ; la chaise arrête, une femme avance la tête ; je ne fis alors que l'entrevoir & ne la reconnus point ; mais mon homme s'écrie à l'instant, c'est elle. Elle se rejette au fond de la chaise en criant à son tour ; mon Dieu, c'est lui. Une femme-

de-chambre disoit au postillon d'avancer ; Zastrow, la canne levée, menaçoit de l'assommer s'il faisoit un pas de plus. . . . Je balançai un instant sur ce que je devois faire ; l'espèce de confiance de l'étranger sembloit devoir me lier à ses intérêts, et j'en sentoís un bien plus vif pour cette jeune infortunée qu'on marioit contre son gré. Je pouvois au moins être médiateur, chercher à ramener les esprits, à rassurer cette pauvre femme éperdue.

Je m'approche de la chaise dans cette intention, bien éloigné d'imaginer à quel point j'étois intéressé à cette aventure, lorsque je m'entends nommer avec l'accent de la plus vive surprise. La portière s'ouvre, et Matilde elle-même que je reconnus alors à l'instant, quoiqu'elle fût embellie et grandie ; la charmante Matilde se précipite auprès de moi ; et me prenant la main, elle me dit d'une voix entrecoupée par la terreur et par la joie : " Oh, cher Lindorf ! Dieu lui-même vous envoie à mon secours, défendez votre Matilde ; on veut vous l'enlever, mais elle ne sera, elle ne veut être qu'à vous." A peine avois-je pu lui répondre que Zastrow, m'ayant entendu nommer, jette sa canne, tire son épée et s'avance fièrement en disant,

M. de Lindorf, quelle trahison ! & s'adressant à Matilde ; mademoiselle, je vous prie de monter dans ma chaise de poste ; j'ai des ordres positifs de votre tante de vous ramener à Dresde & je ne pense pas que Monsieur ait le droit de s'y opposer.—C'est ce que nous verrons dans un moment, Monsieur, lui dis-je froidement en soutenant Matilde, que tant d'émotions l'une sur l'autre avoient privée de ses sens & qui se laissoit tomber sur moi sans connaissance. Je la soulevai & l'emportai dans la maison de poste ; je la posai sur le premier lit que je trouvai, & la recommandant sur leur tête à plusieurs personnes que le bruit avoit rassemblées, je ressortis tout de suite ; et, l'épée à la main, comme Monsieur de Zastrow, je fus au-devant de lui : il vouloit absolument entrer, deux ou trois hommes le retenoient de force : dès que je parus on le laissa libre, et je m'éloignai de quelques pas avec lui ; nous entrâmes dans un petit jardin : Monsieur le baron, lui dis-je, vous m'avez accusé de trahison ; je conviens que les apparences peuvent être contre moi ; mais je veux bien vous assurer sur mon honneur que le hasard, très-heureux il est vrai, m'a seul conduit

ici ; en vous parlant, j'ignorois également et que vous fussiez mon rival et la suite de Matilde : si cette assurance vous suffit, et que laissant Mlle. de Walstein maîtresse absolue d'elle-même, vous juriez de vous en rapporter à sa décision, je vous offre mon amitié et je vous assure de mon estime ; sinon, je défendrai mes droits sur elle, et sa liberté au péril de ma vie.—Défends-les donc, traître, me répondit-il, en se jetant sur moi avec tant d'impétuosité, que n'étant point en garde, je ne pus éviter de recevoir une blessure au bras gauche ; elle étoit légère et ne fit qu'irriter ma fureur contre mon adversaire ; il se livroit avec si peu de ménagement, et lorsqu'il me vit blessé, il se crut si sûr de la victoire, que j'eus peu de peine à le désarmer : son épée sauta hors de sa main ; je mis légèrement le pied dessus ;—Vous voilà hors de combat, lui dis-je, je suis maître de votre vie, je suis blessé et vous ne l'êtes pas, mais malgré ce petit désavantage je suis prêt à vous rendre votre arme et à recommencer si vous ne renoncez pas à toutes vos prétentions sur Matilde, et si vous ne promettez pas de repartir pour Dresde à l'instant même, sans la revoir.—

Il hésita & je m'aperçus au changement de sa physionomie que mon procédé faisoit impression sur lui : la fierté combattoit encore ; enfin l'honneur eut le dessus ; il me tendit la main : rappelez-vous, me dit-il, qu'à ces deux conditions-là vous m'avez offert votre estime & votre amitié : je vous demande l'une & l'autre, & je cours les mériter en apaisant ma tante, en l'engageant à confirmer un bonheur qui vous est dû Oubliez le passé, faites ma paix avec Matilde ; je ne prétends plus qu'à son amitié ; aussi bien, ajouta-t-il, en reprenant son ton suffisant, je suis peu accoutumé aux dédains, & je ne sais pourquoi j'ai supporté les siens si long-temps. Je l'embrassai en l'assurant que c'étoit la dernière cruelle qu'il trouveroit ; que pour lui résister il falloit avoir le cœur prévenu ; & nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Aussitôt que je le vis monter dans sa chaise, je me hâtai de rentrer auprès de Matilde, dont j'étois très-inquiet ; cependant jamais évanouissement ne fut plus heureux, puisqu'il lui déroba la connoissance d'une scène qu'il auroit mortellement effrayée : elle commençoit à reprendre ses sens, ne savoit
où

où elle étoit, & regardoit autour d'elle avec étonnement lorsque j'entrai ; alors sa charmante physionomie reprit ses grâces accoutumées.—Cher Lindorf, me dit-elle, ce n'est donc point un songe, il est vrai que je vous ai retrouvé ; à présent nous ne nous quitterons plus.—A peine put-il achever cette phrase, la jolie main de Matilde lui ferma la bouche.—Paix donc, Monsieur, je ne vois pas qu'il soit besoin de répéter mot à mot toutes mes paroles : mon cher frère, ma chère sœur ; ne croyez pas un mot de tout cela, peut-être que je le pensois ; mais vraiment je n'avois garde de le dire, & quand je l'aurois dit, favois-je ce que je faisois. Une fuite, une rencontre, une reconnoissance, un combat, un évanouissement... on seroit troublée à moins, & il est bien permis d'extravaguer un peu dans les premiers momens ; mais à présent que me voilà bien raisonnable, je... Elle regardoit Lindorf en souriant malicieusement. — Eh bien ? Eh bien ! je dis encore de même & la raison confirme aujourd'hui ce qui échappoit hier à l'amour.—Elle étoit si jolie en disant cela, toute cette petite figure avoit tant de grâces, que Lindorf dans ce moment-là crut l'aimer plus qu'il

n'avoit aimé de sa vie, & l'exprima avec un feu, une vivacité qui ne pouvoit laisser aucun doute

Caroline étoit transportée de joie, elle embrassa le comte en lui disant : avois-je tort quand je vous assurois qu'il l'aimeroit à la folie. Le comte regardoit Lindorf avec étonnement jusqu'alors, sans pouvoir comprendre par quel hasard il le trouvoit réuni à Matilde, il avoit attribué à un effort de raison & d'amitié l'attachement qu'il lui témoignoit ; il se rappeloit trop bien à quel excès il avoit adoré Caroline pour croire qu'en aussi peu de temps cette passion si vive pût avoir un autre objet. Cependant Lindorf avoit l'air de sincérité en témoignant ses sentiments à Matilde ; & Lindorf n'étoit pas faux : le comte d'ailleurs étoit si fort accoutumé à lire dans son cœur, qu'aucun mouvement secret n'auroit pu lui échapper, & son cœur paroissoit dicter ses expressions.

Lindorf s'aperçut à son tour de ce qui se passoit dans l'ame du comte, & s'approchant de lui, il lui dit à demi voix : lorsque nous serons seuls, mon cher comte, je vous ferai mon histoire ; vous aurez la clef de ce qui paroît vous surprendre ; en attendant croyez que votre ami n'a point appris l'art

de feindre, & qu'il sent tout ce qu'il exprime. Le comte lui serra la main & pria Matilde d'achever ce qui lui restoit à raconter; c'étoit peu de chose, mais on vouloit tout savoir, & le moindre détail intéressoit; ce fut encore Lindorf qui prit la parole: "mon valet de chambre qui est chirurgien, pansa ma blessure; j'avois espéré pouvoir la cacher à Matilde, ainsi que mon combat avec Zastrow, je lui dis simplement qu'il avoit entendu raison, & qu'il étoit reparti pour Dresde, en promettant d'appaîser sa tante; elle en fut charmée, & tous les deux éprouvant une égale impatience de vous revoir, nous partîmes à l'instant même.

Le mouvement de la voiture, & peut-être la douce agitation de mon cœur ne tardèrent pas à r'ouvrir ma blessure; Matilde eut l'émotion la plus vive en voyant couler mon sang: il ne me fut plus possible de lui en cacher la cause, & nous fûmes obligés d'arrêter ici pour mettre un autre appareil: la plaie se trouva plus profonde que nous ne l'avions jugée d'abord; Varner me condamna à vingt-quatre heures de repos: je sollicitai vainement mon aimable compagne de continuer sa route, & de me laisser dans

cette mauvaise auberge ; elle ne voulut jamais y consentir. — Vraiment je n'avois garde, interrompit Matilde avec vivacité, je connoissois mieux mon devoir ; a-t-on jamais vu qu'une héroïne de roman abandonnât son chevalier blessé pour elle en la défendant contre un félon ravisseur ; je étois même que pour être dans le grand costume c'est moi qui devois panser cette plaie en l'érrosant de mes larmes ; j'attachai du moins l'écharpe avec assez de grâce : qu'en dites-vous, mon frère, mon attitude n'étoit-elle pas touchante ? — Vous ressembliez tout-à-fait, lui dit le comte en riant, à une princesse du temps d'Amadis. — Une des belles du fameux Galaor, reprit Matilde, en jetant un petit coup-d'œil sur Lindorff ; — c'est donc à celle qui l'a fixé, dit-il en lui baissant la main. Galaor disoit cela à toutes les belles qu'il rencontroit, il les persuadoit ; mais j'en suis pas aussi crédule, & je vais mettre votre sincérité à l'épreuve. — Ordonnez. — Une femme autrefois exigeoit froidement de son amant de ne pas prononcer un seul mot pendant deux années, & il obéissoit. O l'heureux temps ! je suis sûre à présent que si j'ordonnois à mon chevalier blessé repos & silence seulement jusqu'à demain, je ne ferois pas

obéie. — Vous le ferez toujours, lui dit Lindorf, en mettant un genou en terre, & il y a quelque mérite à ma soumission ; j'avois bien des choses à dire à mon ami. — Et vous auriez passé la nuit entière à causer ; & la fièvre & la blessure ? Je réitère mes ordres absolus, repos & silence, jusqu'à demain ; on le lui promit, mais avec peine. Les deux amis éprouvoient une égale impatience de s'entretenir en liberté ; le comte surtout avoit un double intérêt à pénétrer dans le cœur de Lindorf, à s'assurer qu'il étoit bien guéri de sa passion pour Caroline, & qu'il aimoit assez Matilde pour faire son bonheur. Ils convinrent donc que pour se dédommager du silence qu'on leur imposoit, ils feroient route ensemble le lendemain dans la chaise de poste de Lindorf, & laisseroient aux Dames la berline du comte.

Cet arrangement fut accepté avec plaisir par Caroline : elle désiroit autant que les deux amis, qu'ils eussent une conversation particulière pour achever de rassurer son époux sur ses sentiments passés, & pour apprendre à Lindorf ceux qu'elle éprouvoit actuellement. Matilde auroit préféré peut-être qu'on lui laissât soigner son chevalier

bleffé, mais elle n'osa pas le témoigner, & son frère ayant parlé d'envoyer son valet de chambre à Dresde avec des lettres pour la tante de Zastrow, elle se retira pour lui écrire ainsi qu'à Mlle. de Manteul, à qui on renvoyoit ses gens & sa chaise.

Elle revint bientôt avec ses deux lettres à la main ; le comte lut celle à Mde. de Zastrow, l'approuva, y joignit quelques lignes, & regardant Matilde qui cachetoit celle pour Mlle. de Manteul ; il lui dit, en souriant, exprimez-vous bien vivement votre reconnaissance à cette amie si zélée pour vos intérêts ?—Mais je l'exprime comme je la sens ; & c'est beaucoup dire, en vérité ; vous qui êtes un héros d'amitié, vous devez être enchanté d'en trouver un tel exemple, & chez une femme encore.—Le comte continuoit à sourire—Qu'est-ce que c'est que cet air ironique ? Vous n'y croyez pas ? —Ma sœur, vous prendrez, j'espère, avec moi le parti de notre sexe.—Nous ferions mieux, dit Caroline, nous lui prouverons que deux femmes peuvent s'aimer de bonne foi.—Je ne leur fais pas le tort d'en douter, reprit le comte ; je crois même qu'une amitié sincère, pure, désintéressée est moins rare parmi les femmes

qu'on ne le pense ; un sentiment si doux est fait pour leur ame sensible & confiante ; mais vous me permettez de ne pas citer Mlle. de Manteul comme un modèle d'une amitié pure & désintéressée.—Comment, mon frère, après tant de preuves du plus vif intérêt ?—Chère Matilde, je suis fâché de vous ôter cette heureuse crédulité de votre âge, qui prouve si bien l'innocence de votre cœur ; mais je doute très-fort que vous fussiez l'objet de ce vif intérêt que Mlle. de Manteul prenoit à votre situation ; n'avez vous jamais pensé que M. de Zastrow pouvoit y avoir quelque part, & qu'elle a bien plus pensé à éloigner une rivale qu'à servir une amie ? toute sa conduite l'annonce, & j'en suis convaincu.—

Matilde étoit confondue, mille petites circonstances se retraçoient en foule à son esprit & lui prouvoient que son frère avoit raison, cependant elle ne crut pas devoir en convenir & dit avec vivacité : en vérité vous vous trompez tout-à-fait ; elle déteste Zastrow & ne cessoit de m'en dire du mal, de le tourner en ridicule.—Adresse de plus pour augmenter votre répugnance : c'est précisément ce qui me fait dire qu'elle n'est pas une véritable amie : si Mlle. de

Manteul, victime d'un sentiment involontaire pour monsieur de Zastrow vous eût ouvert son cœur & rendu confiance pour confiance, si vous eussiez concerté ensemble les moyens d'éviter un mariage qui vous rendoit toutes les deux malheureuses, je croirois à son amitié & ne la blâmerois en rien ; mais je déteste la ruse à cet âge, & sa conduite est une ruse continuelle ; elle n'a pensé qu'à elle seule en vous faisant faire une démarche imprudente que l'événement justifie, mais qui pouvoit vous perdre.

Lindorf prit la parole : vous êtes bien sévère, mon cher comte, quels que soient les motifs de Mlle. de Manteul, elle m'a trop bien servi pour que je ne cherche pas à la justifier ; je ne vois dans tout cela qu'une adresse bien pardonnable à l'amour ; d'ailleurs en travaillant pour elle-même, elle sauvait aussi son amie d'un malheur inévitable.—Qui sans doute, dit Matilde, qui reprit courage en se voyant soutenue ; car enfin, un jour de plus & j'étois forcée d'épouser cet odieux Zastrow.—Et ne voyez-vous pas, ma chère amie, que j'étois en chemin ; un jour de plus & vous étiez délivrée de la tyrannie, sans un éclat

qui nuit toujours à la réputation d'une jeune personne, & sans vous brouiller avec une tante à qui vous devez beaucoup ; votre seul tort, chère Matilde, est de vous être défiée de ma tendre amitié, d'avoir pu croire un instant que je vous abandonnois & de vous être confiée aveuglément à une jeune imprudente : d'ailleurs c'est elle qui vous a conduite & entraînée.—Ah, mon frère, s'écria Matilde en se jetant toute en pleurs dans ses bras ! pardonnez-nous à toutes les deux ; si vous saviez combien je me reproche de vous avoir parlé d'elle, de vous en avoir donné mauvaise opinion, j'étois si loin de le penser que je croyois de bonne foi que vous admireriez sa conduite & son zèle.—

Lindorf se joignit à Matilde & gronda son ami de sa sévérité. Caroline ferroit Matilde contre son cœur, essuyoit ses larmes, en versoit avec elle—Ah, puis-je en vouloir à Mlle. de Manteuil ! s'écria le comte attendri à l'excès, puisque c'est à elle à qui je dois le bonheur de voir tout ce que j'aime réuni ; je lui pardonne si bien que je désire de tout mon cœur qu'elle épouse Zastrow & que je veux même en parler à ma tante : pardonne aussi, toi-

chère Matilde, si je t'ai affligée, si j'ai détruit ta douce illusion ; j'ai cru te devoir cette petite leçon , c'est la dernière que je te ferai, & dès ce moment je remets à Lindorf le soin de ta conduite & de ton bonheur : vous savez si je l'ai désirée cette union qui comble tous mes vœux. Oh, ma Caroline, ma sœur, mon ami ; mon cœur peut à peine suffire à tous les sentimens que vous inspirez au plus heureux des hommes !—Matilde le remercia mille fois de l'avoir éclairée sur son imprudence qu'elle avoit peine à se reprocher, disoit-elle, puisqu'elle avoit avancé l'instant de leur réunion : elle voulut ajouter à sa lettre à Mlle. de Manteul quelques plaisanteries sur M. de Zastrow, seulement pour lui prouver qu'on l'avoit devinée.—

Le comte ne s'étoit point trompé dans l'idée qu'il avoit prise d'elle sur le récit de Matilde : Mlle. de Manteul n'avoit eu d'autres motifs qu'un goût très-vif pour le jeune baron de Zastrow ; il lui avoit rendu quelques soins avant ses voyages ; elle s'étoit même flattée de l'épouser à son retour. L'arrivée de Matilde à Dresde, les projets de sa famille, l'attachement que M. de Zastrow prit pour l'aimable épouse qu'on

lui destinoit, tout anéantissoit ses espérances, lorsque la confiance de Matilde vint les ranimer ; elle ne s'étoit liée avec elle que pour se procurer les occasions de voir M. de Zastrow, de lui rappeler ses anciens sentimens, de pénétrer dans ceux de Matilde, de lui en inspirer, s'il étoit possible, pour quelqu'autre objet ; elle avoit espéré que ce seroit pour son frère ; & c'est dans ce but qu'elle lui montra sa lettre : sa joie fut extrême lorsqu'elle apprit que cet objet existoit déjà & que sa jeune rivale étoit décidée à la plus ferme résistance ; il lui importoit trop qu'elle y persistât pour ne pas l'encourager vivement, mais cela ne suffisoit pas ; elle pensa que le meilleur moyen de parvenir à son but étoit d'éloigner Matilde de Dresde & de l'engager à quelque démarche qui rompît absolument & sans retour le mariage projeté : ce fut elle qui persuada à Mde. de Zastrow & à son neveu qu'en effrayant Matilde, on obtiendrait son consentement : on a vu quel parti elle fut tirer de cet effroi & comme tout lui réussit ; elle recueillit cependant peu de fruit de ses intrigues : M. de Zastrow reconnut dans la chaise de poste l'ancienne femme de chambre de Mlle. de Manteul, & convaincu

qu'elle avoit favorisé la fuite de Matilde, indigné du rôle perfide qu'elle avoit joué, il eut peine à le lui pardonner : mais ces perfidies sont une suite de l'amour qu'elle a pour lui, & quand l'amour-propre des hommes est flatté, ils sont toujours indulgens.

Revenons à nos heureux voyageurs ; le lendemain la blessure de Lindorf alloit à merveille, le bonheur est un baume si salutaire ! . . . On reprit donc la route de Berlin ; Caroline & Matilde dans une des voitures, & les deux amis dans l'autre. Laissons les aimables belles-sœurs se parler des objets de leur tendresse, se féliciter de leur bonheur, former des plans délicieux pour l'avenir & se lier d'une amitié qui durera toute leur vie ; laissons-les regarder souvent aux deux portières de la chaise de poste qui les suit & s'impatiente d'arriver pour ne plus se quitter.

Les deux amis la partageoient cette impatience ; mais les hommes sentent bien moins vivement ces petites privations qui font le désespoir des femmes sensibles ; peut-être sont-ils dans les grandes occasions plus ardents, plus passionnés, plus capables de tout pour l'objet de leur amour ; mais tou-

tes les preuves journalières, tous les sentimens, toutes les nuances d'une passion vive, délicate & soutenue n'appartiennent qu'aux femmes ; non-seulement les hommes n'en sont pas susceptibles, il en est peu même qui sachent les apprécier. Ceux-ci d'ailleurs avoient bien des choses à se dire, cependant la chaise rouloit depuis long-temps & le plus profond silence y régnoit encore. . . . Lindorf ne savoit par où commencer tout ce qu'il avoit à dire à l'époux de Caroline, & le comte craignoit que la moindre question n'eût l'air du doute ou du reproche : ce fut lui cependant qui parla le premier : il exprima vivement à son ami tout ce qu'il avoit éprouvé à la lecture du cahier qu'il avoit remis à Caroline. — Je conte sans la moindre crainte, lui dit-il, le bonheur de ma sœur à l'ami auquel je dois tout le mien, à celui qui, amoureux & aimé de la plus charmante femme de l'univers, fut non-seulement sacrifier sa passion, mais chercher à lui en inspirer pour un autre objet. — Oh, mon cher Lindorf ! si je vous dois le cœur de Caroline & le bonheur de Matilde, pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ? . . . mais expliquez-moi cette révolution subite dans vos sentimens que je ne puis com-

prendre ; ceux que vous témoignez à ma sœur ne sont-ils point un nouveau sacrifice de votre amitié généreuse ; ne cherchez-vous point à vous en imposer à vous-même, est-il bien vrai que Caroline ? . . . — Mon cher comte, interrompit vivement Lindorf, je vous ferois des sermens si je ne savois pas que la parole de votre ami vous suffit ; croyez-le donc cet ami quand il vous assure qu'il est digne d'être votre frère & qu'il n'exprime que ce qu'il sent. J'aime votre Caroline, sans doute, mais comme j'aime son époux, d'une amitié aussi pure, aussi vive, aussi inaltérable ; & j'aime ma chère Matilde comme la seule femme qui puisse actuellement me rendre heureux : vous êtes surpris, je le vois, apprenez donc tout ce qui s'est passé dans mon cœur depuis notre séparation ; vous lirez dans ce cœur que vous avez formé ; & j'ose croire que vous en serez satisfait. — Le comte se prépara à l'écouter avec la plus grande attention & Lindorf commença.

Puisque vous avez lu mon cahier, mon cher comte, vous êtes instruit de l'époque & des détails de ma connoissance avec Caroline & des sentimens qu'elle m'inspira, je ne chercherai point à les justifier, vous

savez s'il étoit possible de la voir avec indifférence ; j'atteste cependant le ciel que malgré tous ses charmes, elle eût été sans danger pour moi, si j'avois eu le moindre soupçon des liens qui vous unissoient ; mais tout concouroit à me laisser dans l'erreur, votre silence, l'âge de Caroline à peine sortie de l'enfance, le nom qu'elle portoit, la bonne chanoinesse qui me témoignoit ouvertement le plus vif désir de m'unir à son élève ; tout enfin m'assuroit qu'elle étoit libre & que j'osois l'adorer. . . . Oh, mon ami, pourquoi votre fatale discrétion ! . . . mais passons sur ces temps où, coupable sans le savoir, j'offençois l'ami généreux pour qui j'aurois mille fois sacrifié ma vie ; il a lu l'expression de ma douleur, de mes remords, de la résolution que je pris à l'instant qui me découvrit mon crime, de m'éloigner pour toujours ; je crus réparer en quelque sorte ce crime involontaire, en faisant connoître à Caroline l'époux qu'elle fuyoit ; je savois que son ame étoit faite pour sentir, pour apprécier la vôtre, pour se donner à celui qui méritoit seul un bien si précieux ? — Ah, c'est ton amitié qui fut me peindre avec ces traits si flatteurs, si propres à faire impression sur elle, inter-

rompit le comte avec feu : cher Lindorf, c'est à toi seul que je dois le cœur de ma Caroline, & tout le bonheur de ma vie ; sans toi, sans cet amour que tu te reproches, Caroline eût peut-être toujours ignoré que je pouvois faire le sien ; mais achève, cher ami, il me tarde d'être convaincu, que tu seras heureux comme moi, que Matilde peut récompenser le sublime effort qui dicta ton écrit & t'éloigna de Rindaw.—

J'en partis, reprit Lindorf, bien décidé à ne revoir Caroline que lorsque je serois digne d'elle & de vous, & que j'aurois surmonté ma fatale passion ; j'étois loin de prévoir que cet heureux moment fût aussi prochain : la solitude de mon antique château de Ronebourg augmentoit mon amour & ma mélancolie ; mon imagination me transportoit sans cesse dans le pavillon de Rindaw, je croyois voir Caroline, je croyois l'entendre, & quand cette douce illusion se dissipoit, mon désespoir & mes remords devenoient plus déchirans ; votre arrivée & le récit que vous me fîtes, y mirent le comble ; vous aimiez Caroline, votre bonheur dépendoit d'être aimé d'elle : dès cet instant je renouvelai le vœu de faire tous mes efforts pour surmonter ma passion, de me bannir

plutôt pour jamais de ma patrie, & surtout de vous laisser toujours ignorer notre fatale rivalité : oui, je l'aurois tenu ce vœu, qui devenoit chaque jour plus sacré ; jamais le nom de Caroline ne seroit sorti de ma bouche, si son apparition subite à Ronebourg, cette apparition que je ne puis comprendre encore, n'eût égaré ma raison. Dispensez-moi de vous peindre ce que j'éprouvai dans cet affreux moment, où la croyant expirante, je trahis le secret de mon cœur, où je vous appris que cet ami comblé de vos bienfaits, après avoir attenté à vos jours, osoit être votre rival : je fus sur le point de vous venger moi-même, & de suivre celle que je croyois déjà privée de la vie, mais elle fit quelques mouvemens, je vis ses yeux se r'ouvrir, ses joues se colorer ; elle vous étoit rendue, & je ne voulus point troubler votre bonheur, par l'affreux spectacle de la mort de votre ami ; je passai dans ma chambre, je vous écrivis une lettre que vous aurez trouvée sur mon bureau ; & montant à cheval, je m'éloignai rapidement, sans savoir où j'irois, & sans penser à prendre aucun domestique avec moi ; la première journée je marchai, sans tenir de route décidée, où mon cheval me con-

duisoit ; le soir, arrêté dans une mauvaise auberge, je cherchai cependant à rassembler mes idées, & je résolus de suivre mon premier projet, qui étoit de passer en Angleterre ; j'avois écrit en cour pour en demander la permission, & je l'avois obtenue ; mon valet de chambre & mes équipages pouvoient me joindre, rien ne devoit m'arrêter, & je pris tout de suite le chemin de Hambourg, où je voulois m'embarquer ; je courus la poste jour & nuit, ce mouvement continuel convenoit à l'agitation de mon ame, & le repos m'eût été insupportable ; j'aurois voulu trouver, en arrivant à Hambourg, un vaisseau prêt à partir & m'embarquer en sortant de ma chaise de poste, heureusement il n'y en avoit pas ; quelques heures après mon arrivée, je fus saisi d'une fièvre ardente, qui dura plusieurs jours ; un médecin que l'hôte fit appeler, me fit saigner si abondamment, qu'une foiblesse excessive succéda à la fièvre, & retarda mon départ. Forcé d'attendre à Hambourg le retour de ma santé & de mes forces, j'écrivis à mon valet de chambre de venir m'y joindre. Cette maladie, suite bien naturelle de ce que j'avois éprouvé, & de ma course forcée, fut sans doute un bonheur ;

elle calma la violence de mes transports, & m'obligea, malgré moi, peut-être, à suivre le plan que je m'étois prescrit, dès que je fus que vous étiez l'époux de Caroline.

Je puis vous l'avouer à présent que je rougis de ma foiblesse, & que je l'ai surmontée ; mais plus de vingt fois sur la route, je fus tenté de retourner à Ronebourg, & de vous demander Caroline, ou la mort ; si j'eusse été forcé de m'arrêter à Hambourg, sans y tomber malade, peut-être aurois-je succombé, & je me serois à jamais rendu indigne de votre estime & de votre amitié ; ma fièvre, & surtout l'abattement de mes forces dans ma convalescence, me firent voir les objets sous un autre point de vue, soit que le physique influe sur le moral, soit que ce fût le fruit des réflexions que je ne cessois de faire, ou que mon amitié pour vous, mon cher comte, fut assez forte pour triompher de l'amour, il est certain que ma passion s'affoiblissoit chaque jour, ou plutôt ma raison se fortifioit. J'adorois toujours Caroline, mais comme on adore la divinité, sans oser même imaginer de la revoir jamais ; je frémissais d'en avoir eu l'idée, & loin de conserver le désir de me rapprocher

d'elle, j'éprouvois celui de m'éloigner davantage, & j'attendois Varner avec impatience.

J'étois dans ces dispositions, lorsque le jeune baron de Manteul arriva à Hambourg, & vint loger dans la même auberge que moi. L'hôte lui parla tout de suite de ma maladie, lui exagéra le danger où j'avois été, les soins qu'il avoit pris de moi, ma peine à me rétablir, & lui inspira l'envie de me voir : il se fit annoncer chez moi, je connoissois de réputation, cette famille Saxone ; je le reçus avec plaisir ; son extérieur me prévint en sa faveur, & sa conversation ne démentit point cette bonne opinion ; je fis sur lui la même impression ; au bout de quelques heures, nous fumes ensemble comme d'anciennes connoissances ; il alloit aussi en Angleterre, mais il ne pouvoit s'arrêter plus de trois jours à Hambourg : apprenant que je voulois aussi passer la mer, il me sollicita vivement de m'embarquer avec lui ; ma santé qui se fortifioit chaque jour me permettoit de partir, & je consentis avec plaisir à cet arrangement qui me procuroit une compagnie agréable. Je laissai à l'hôte un billet pour mon valet de chambre, & deux jours après, nous quittâmes Ham-

bourg M. de Manteul & moi, en nous félicitant mutuellement de cette heureuse rencontre; nous convinmes aussi de ne point nous quitter en arrivant à Londres, & de prendre un logement commun entre nous deux.

Ce jeune homme me convenoit d'autant plus qu'il étoit presque aussi triste que moi, & souvent nous soupirions à l'unisson; il fut le premier à le remarquer. Pendant la traversée nous étions seuls sur le tillac, absorbés dans nos idées, & gardant tous les deux le plus profond silence. Manteul le rompit enfin: Je crois, me dit-il, que je découvre une nouvelle conformité entre nous; convenez, mon cher Lindorf, que votre cœur est occupé, & que vous regrettez profondément quelqu'un dans votre patrie? Je rougis, mais détournant la question sur lui-même, je lui dis en riant qu'il venoit de me faire un aveu. — Je ne le nie point, me répondit-il, & si vous connoissiez l'objet de mes regrets, vous en comprendriez la vivacité. Lorsque je quittai la Saxe, je croyois ne fuir que le danger d'aimer la plus charmante personne de l'univers; depuis que je ne la vois plus, je sens que le mal étoit fait, & que je suis parti trop tard. — J'avouai que mon cœur

n'étoit pas plus libre que le sien, mais sans rien ajouter de plus : je cherchai même à détourner la conversation, & je me contentai de quelques réflexions vagues sur les peines de l'amour.

Notre petite navigation fut heureuse, nous arrivâmes à Londres. L'aspect de cette grande ville, si riche, si peuplée, eut le pouvoir de me distraire de ma mélancolie ; comme je désirois sincèrement d'en guérir, je me livrai de moi-même à toutes les distractions qui se présentoient, & je m'en trouvai bien ; je recouvrai bientôt mes forces, ma santé, & même une partie de la gaieté qui m'étoit naturelle. Cependant Caroline occupoit toujours mon cœur & ma pensée ; dans mes momens de solitude, je ne pensois qu'à elle, mais comme je redoutois ce dangereux souvenir, je travaillois sans cesse à l'écarter, & je demeurois seul le moins qu'il m'étoit possible ; Manteul ne me quittoit pas, s'attachoit tous les jours plus à moi, & redoutoit d'avance le moment de nous séparer. A son arrivée à Londres, il avoit trouvé chez son banquier des lettres de Dresde, qui parurent lui faire le plus grand plaisir. Il seroit possible, me dit-il alors, que son retour dans sa patrie fût plus prochain qu'il ne l'avoit

pensé, mais l'événement qui le rappelleroit seroit si heureux pour lui, qu'il ne regrettoit que moi. Il m'étoit aisé de voir qu'il auroit voulu m'ouvrir entièrement son cœur, mais peut-être alors eût-il exigé le réciproque, & j'étois décidé à ne confier jamais à personne le secret de ma fatale passion, à ne jamais prononcer même le nom de Caroline. J'évitai donc sans affectation de lui demander celui de l'objet de son attachement, ni de lui faire aucune question qui pût amener une confidence.

Nous avions été présentés par M. ***. notre envoyé à la cour de Londres, chez plusieurs seigneurs ; un jour nous étions à dîner avec beaucoup d'hommes chez Milord Salisbury. Au dessert il fut question de toster, vous connoissez sans doute cet usage anglois, qui consiste à porter à la ronde la santé de la femme qui nous intéresse le plus ; lorsque ce fut mon tour, mon cœur disoit Caroline, & ma bouche faillit à le prononcer ; je me retins cependant, & je priai qu'on me dispensât de nommer celle dont je portois la santé : on me plaisanta beaucoup sur ma discrétion, & l'on but à la ronde la santé de la *belle inconnue*. Je ne serai point aussi discret que Lindorf, dit Manteul en prenant

son verre, & je fais gloire de boire à la santé de l'aimable Matilde de Walstein. Ce nom me frappa si fort, que je crus d'avoir mal entendu ; mais il fut répété plusieurs fois, & je ne pus douter que ce ne fût bien Matilde elle-même, cette Matilde dont j'avois été si tendrement aimé, & que j'avois si cruellement offensée ; je ne puis vous exprimer de quel trouble je fus saisi ; moi qui l'instant d'auparavant n'aurois pas cru possible qu'un autre nom que celui de Caroline, eût pu me faire impression ; Manteul étoit trop loin de moi pour que je pusse lui parler & lui demander si cette Matilde étoit bien celle qu'il aimoit ; mais pouvois-je en douter, sa physionomie s'étoit animée en prononçant, en entendant répéter son nom ; je le regardai, & je le trouvai mieux encore qu'à l'ordinaire ; il me parut fait pour être aimé, & sans doute il l'étoit de Matilde : ces lettres qui l'ont rendu si content, étoient sans doute de Matilde, ce retour si prompt à Dresde, & qui doit le rendre si heureux, est sans doute ordonné par Matilde, sans doute il doit recevoir sa main, il a déjà son cœur ; toutes ces idées m'occupèrent pendant le reste du dîner & pendant le spectacle, où je fus entraîné malgré moi ;
j'aurois

j'aurois voulu pouvoir parler tout de suite à Manteul , pénétrer dans son cœur ; je me reprochois d'avoir évité ses confidences , je craignois d'avoir manqué le moment ; enfin j'étois agité au point que ne pouvant rester plus long - temps au spectacle que je ne regardois ni n'écoutois , je pris le parti de le quitter , & de rentrer chez moi , où j'attendois Manteul avec une impatience dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même. Il ne tarda pas à rentrer ; ma prompte sortie du spectacle l'avoit alarmé , à peine lui donnai-je le temps de me le dire ; je lui demandai tout de suite si cette Matilde de Walstein , dont il avoit porté la santé , sœur du comte de Walstein , ambassadeur en Russie , étoit celle qu'il aimoit ? — Oui sans doute , me répondit-il avec feu ; c'est elle-même , c'est votre charmante compatriote. Est - ce que vous la connoissez ? elle étoit bien jeune lorsqu'elle quitta Berlin ? — Je connois beaucoup son frère , lui dis - je , en éludant ainsi sa question : le comte de Walstein est pour moi plus qu'un ami , il est mon père , mon bienfaiteur , ce que j'ai de plus cher au monde. — Oh ! mon cher Lindorf , me dit Manteul en m'embrassant avec transport , s'il est vrai que vous soyez

lié à ce point avec le frère de ma chère Matilde, je puis vous devoir mon bonheur ; elle m'a souvent protesté que ce frère auroit seul le droit de disposer d'elle, vous lui parlerez pour moi, vous le préviendrez en ma faveur : dites-moi que vous le ferez. — N'en doutez pas, mon ami, si Matilde trouve aussi son bonheur dans cette union, j'usurai de tout le pouvoir que l'amitié me donne sur le comte, pour l'engager à la former ; mais je croyois Matilde engagée avec le baron de Zastrow. - Ah ! c'est ce cruel engagement, ou plutôt ce projet de mariage qui me décida seul à m'éloigner de Dresde ; j'étois ami de Zastrow, je ne voulois pas devenir son rival ; j'ignorois alors la répugnance extrême que Matilde a pour lui, une lettre de ma sœur que je trouvai ici en arrivant, me l'apprend, & me donne les espérances les plus flatteuses. - Quoi ! vous n'en aviez aucune jusqu'à cette lettre ? - Aucune absolument, Matilde ne m'a jamais témoigné que de l'estime, & cette simple amitié que je croyois une suite de celle qu'elle a pour ma sœur, elle ne paroissoit pas même s'apercevoir de la préférence que je lui donnois sur toutes les femmes, & je crois déjà vous l'avoir

dit ; avant que de m'éloigner d'elle j'ignorois moi-même la force de mes sentimens : la lettre de ma sœur , en me faisant entrevoir la possibilité d'être heureux , m'a fait sentir combien j'aimois sa charmante amie. - Je brûlois de la voir cette lettre , & mon envie fut satisfaite ; il la sortit de son portefeuille , & me la donna. - Lisez , mon ami , me dit-il , voyez si je n'ai pas lieu de me flatter d'être amié ? Je la pris , & je la lus avec une émotion excessive.

“ Mlle. de Manteul blâmoit son frère d'être parti , de n'avoir pas suivi ses conseils , & fait ouvertement sa cour à la jeune comtesse. Mr. de Zastrow n'auroit point dû l'arrêter , il étoit détesté , & jamais ce mariage n'auroit lieu ; tout lui prouvoit au contraire que Manteul étoit aimé , elle avoit déjà remarqué bien des choses avant son départ ; à présent elle n'en doutoit plus. Matilde avoit témoigné le chagrin le plus vif en apprenant qu'il étoit parti , au point même d'en verser des larmes ; elle avoit perdu sa gaieté , & ce qui m'assure , disoit-elle , que c'est votre absence qui cause sa tristesse , c'est qu'elle semble redoubler quand on parle de l'Angleterre. Elle disoit hier avec un charmant petit dépit : Ah !

cette Angleterre , je ne sais pourquoi tous les hommes ont la passion d'y courir ? Je crois , mon frère , que voilà d'assez bons symptômes ; si vous en voulez un plus fort encore , c'est qu'elle m'a prié de lui montrer les lettres que vous m'écriviez. Profitez de cet avis , il est temps encore , peut-être , de réparer la sottise que vous avez faite , de vous éloigner de Dresde. Ecrivez-moi tout de suite une lettre qui n'ait pas l'air d'une réponse à celle-ci ; confiez-moi vos sentimens pour ma jeune amie ; chargez-moi de pénétrer les siens ; dites que le doute seul vous a fait partir , mais qu'à la moindre lueur d'espérance , vous êtes prêt à revenir. Elle lira cette lettre , elle la lira devant moi , je verrai l'impression qu'elle fera sur elle , & certainement le secret de son cœur n'échappera pas à ma pénétration. J'espère dans ma première vous apprendre quelque chose de plus certain , & hâter votre retour , &c. "

Cette lettre me parut en effet la preuve sûre que Matilde aimoit le frère de son amie : j'éprouvois malgré moi le sentiment le plus pénible , une espèce de colère intérieure que je ne pouvois définir , & que je m'efforçois de cacher. Je lui rendis sa lettre , en con-

firmant les espérances flatteuses qu'elle lui donnoit. - J'ai écrit à ma sœur, me dit-il, conformément à ce qu'elle me prescrivoit, & j'attends sa réponse avec la plus vive impatience : si, comme elle le pense, elle m'est favorable, si Matilde accepte mes vœux, si elle me permet de prétendre à son cœur & à sa main, vous voudrez bien, mon cher Lindorf, me servir auprès du comte : vous devoir mon bonheur, est un moyen de l'augmenter encore.

Je le lui promis solennellement, mais non pas sans éprouver quelque chose qui ressembloit assez à la jalousie : le portrait qu'il me fit de votre charmante sœur, y mit le comble ; je ne pus lui cacher que je l'avois vue souvent avant son départ pour Drefde, chez sa tante de Zastrow. Non, me disoit-il, non, vous ne la connoissez pas : lorsque Matilde quitta Berlin, elle sortoit à peine de l'enfance, & vous ne pouvez vous imaginer combien elle a gagné depuis ce temps - là, à quel point elle s'est formée, développée ; il est possible d'être plus belle que Matilde, mais il ne l'est pas de réunir, plus de grâces & en même temps plus de noblesse, d'avoir un ensemble plus séduisant ; ses traits ne sont

pas réguliers , mais chacun d'eux a une expression qui lui est propre ; sa physionomie varie à chaque instant, elle est le miroir du cœur le plus excellent & de l'esprit le plus aimable, tantôt gaie, badine, folâtre, mutine même, elle inspire la joie & le plaisir à tout ce qui l'entoure ; dans d'autres momens douce, sensible , caressante : elle attendriroit l'ame la plus froide. Voilà celle que je voyois tous les jours ; ai - je pu résister à tant de charmes , & jugez de mon bonheur , si je puis les posséder.

Ah ! sans doute , j'en pouvois juger par mes regrets d'avoir négligé ce bonheur lorsqu'il m'étoit offert. Quoi ! j'avois été aimé de cette adorable personne , dont chaque trait se gravoit dans mon ame ; il n'avoit tenu qu'à moi , qu'à moi seul de m'unir à elle. Mais l'avois-je mérité ce bien dont je connoissois trop tard tout le prix ? N'a-t-elle pas dû l'oublier cet homme qui n'a payé ses sentimens que de la plus noire ingratitude , qui l'a négligée , abandonnée ; qui , livré tout entier à une autre passion , a repoussé durement le cœur qui se donnoit à lui , & l'a forcé de chercher un autre objet d'attachement. Ces idées qui se succédoient dans mon imagination comme des

éclairs , me donnoient un air sombre & préoccupé , dont Manteul dut être surpris ; mais le sujet de la conversation l'intéressoit trop pour s'appercevoir de rien ; il auroit voulu me parler plus long-temps de sa chère Matilde & de ses espérances , mais il ne m'étoit plus possible de l'entendre de sang froid , je prétextai une migraine , & il me laissa.

Il me tardoit d'être seul , de chercher à démêler ce qui se passoit en moi ; pour-quoi j'éprouvois cette agitation singulière , pour un événement que j'aurois dû prévenir & désirer. Puisque je n'aimois pas Matilde , puisque j'avois renoncé à son cœur , à sa main , aux droits que j'avois sur elle ; ne devois-je pas être charmé qu'un autre lui rendît plus de justice , & réparât tous mes torts ? Ah ! je l'étois si peu , qu'il me paroissoit que Manteul m'enlevoit un bien qui m'appartenoit , & que j'avois l'inconséquence , l'injustice , d'accuser Matilde de légèreté , & de lui reprocher une inconstance dont j'étois moi-même si coupable. Je me rappelois toutes les circonstances de notre liaison , ces promesses si tendres , si naïves , si souvent répétées dans ses lettres , de n'aimer jamais que moi , & je disois :

toutes les femmes sont légères ; comme si je n'avois pas été la preuve que les hommes n'ont pas trop le droit de se plaindre d'elles.

Je réfléchis ensuite sur ma position avec Manteul , sur cette fatalité qui me rendoit pour la seconde fois le rival d'un ami ; mais je n'osois convenir avec moi - même que j'étois son rival , & je me promis , s'il étoit aimé , comme tout m'en assuroit , de le servir avec toute la vivacité & la chaleur de l'amitié ; je lui en renouvelai l'assurance , & nous attendîmes avec une égale impatience la réponse de sa sœur , qui devoit contenir l'arrêt de son sort. Il me paroissoit aussi quelquefois qu'elle seroit aussi l'arrêt du mien. — Et Caroline. . . Caroline est donc entièrement oubliée , est-elle effacée de ce cœur où elle a régné avec tant d'empire ? — Non , mon ami , Caroline est présente à mon cœur , à ma pensée , plus que je ne le voudrois ; j'écarte autant qu'il m'est possible ce dangereux souvenir ; & depuis quelque temps , je pense plus à Caroline de Walstein , qu'à Caroline de Lichtfield ; mon imagination n'erre plus dans le parc de Rindaw & dans le petit pavillon ; je vois Caroline occupant à Berlin l'hôtel du meil-

leur des hommes , du plus aimable des époux & sentant tout son bonheur : je sens que bientôt je pourrai penser à elle sans remords ; son nom se lie , s'identifie tous les jours plus avec le vôtre dans mon cœur ; déjà je ne les sépare plus & je vous aime presque également ; déjà le nom de Matilde , que Manteul prononce sans cesse , me donne une émotion plus vive , & d'un genre que je connois trop bien , pour ne pas le distinguer. Voilà , mon cher ami , ma guérison bien avancée ; vous allez savoir ce qui va l'achever.

Nous avons formé le projet dès notre arrivée en Angleterre , d'en parcourir les différentes provinces ; mais croyant d'y passer l'hiver , nous avons remis ce voyage au printemps prochain. Manteul , décidé à partir tout de suite , si les lettres de sa sœur le rappeloient à Dresde , me pria de ne pas le différer , & de voir au moins les endroits les plus intéressans. Depuis ses confidences , j'éprouvois un mal-aise , une agitation intérieure qui ne me permettoit pas de rester long - temps à la même place ; je pensai qu'un voyage me feroit du bien , & je consentis à ce que mon ami désiroit : nous partîmes donc , nous parcourûmes plusieurs

provinces ou comtés , la principauté de Galles , & nous vîmes tout ce que ces différens lieux pouvoient offrir de curieux & d'intéressant. Ce n'est pas le moment , mon cher comte , de vous faire des détails sur un pays , où la paix & liberté entretiennent l'abondance , où les campagnes cultivées par de riches fermiers , ne sont pas comme les nôtres le théâtre des guerres sanglantes & des désastres affreux qui en sont la suite : sûrs de pouvoir les nourrir, ils ne craignent point de donner le jour à de nombreux citoyens ; les villages , ou petites villes principales des provinces , sont extrêmement peuplés , & tout le monde a l'air à son aise & heureux. La noblesse angloise passe une partie de l'année dans ses terres , & contribue à l'aisance de ses vassaux ; ces belles demeures sont entretenues avec un soin , une élégance bien au - dessus de la triste magnificence de nos antiques châteaux. Si l'on veut avoir une idée de la belle nature & des agrémens que peut offrir le séjour de la campagne , c'est en Angleterre qu'il faut aller. — Vous augmentez mon désir de connoître ce pays , dit le comte , je veux y mener ma chère Caroline , en attendant j'aurai bien des choses à vous demander. —

Je ne serai peut-être pas en état d'y répondre, reprit Lindorf, nous avons voyagé trop rapidement, & nous avions l'esprit & le cœur trop occupés pour remarquer tout ce qui méritoit de l'être ; je ne puis vous parler que de ce qui doit nécessairement frapper tout étranger qui voit l'Angleterre pour la première fois.

L'impatience d'avoir des nouvelles de Dresde, nous fit abrégier notre tournée & reprendre le chemin de Londres, où nous espérions d'en trouver ; j'étois certainement plus agité que Manteul : il se livroit aux plus douces espérances & ne doutoit presque plus de son bonheur ; je n'en doutois pas plus que lui, mais loin de le partager, je l'enviois ; plus il étoit content, & plus mon dépit secret & ma tristesse redoubloient. Je lui parlois cependant à tout moment de Matilde, je me faisois répéter jusqu'aux moindres circonstances de sa vie ; j'étois aussi inépuisable en questions sur elle, que Manteul dans ses réponses ; nous n'avions plus d'autres sujets de conversation, & à chaque instant ma jalousie, ma douleur, mes regrets, je dirai presque mon amour, prenoient de nouvelles forces. Manteul ne trouva point de lettres de sa sœur à Londres, mais deux.

jours après notre arrivée, je venois de me lever, & j'allois passer chez lui, lorsque son laquais me remit de sa part un paquet cacheté, dans une enveloppe à mon adresse ; surpris de cet envoi, au moment où nous devions déjeuner ensemble, j'allois entrer chez lui, avant même que de l'ouvrir, mais on me dit qu'il venoit de sortir, & qu'il ne reviendrait que pour le dîner ; mon étonnement augmenta, & j'ouvris le paquet, non sans quelque émotion ; elle devint plus forte encore, lorsque je vis qu'il renfermoit une lettre ouverte, adressée à Manteul, avec le timbre de Dresde, qui paroissoit en contenir une autre ; c'étoit sans doute la réponse de sa sœur, avec une lettre de Matilde ; mais pourquoi ne pas l'apporter lui-même ? malgré mon impatience de la lire, je commençai par quelques lignes que Manteul avoit écrites dans l'enveloppe. La voici, dit Lindorf, en sortant des papiers de son portefeuille, jugez qu'elle dût être ma surprise.

“ J'ignore si c'est au meilleur des amis,
“ ou au plus dissimulé des hommes, que
“ j'envoie les lettres que je viens de recevoir ?
“ m'en rapporter absolument à lui sur
“ l'opinion que je dois avoir de lui-même,
“ c'est lui prouver ce que je cherche à croire,

“ malgré toutes les apparences Quoi !
 “ Lindorf, vous êtes l’amant de Matilde ?
 “ vous êtes son amant aimé, l’époux de
 “ son choix, nommé par son frère, accepté
 “ par son cœur ; celui auquel elle *sacrifie-*
 “ *roit sans balancer les hommages de l’uni-*
 “ *vers*, & c’est d’elle que je l’apprends. Oh !
 “ Lindorf, quel pouvoit être le motif de
 “ cet inconcevable mystère ? je ne puis vous
 “ croire coupable d’une lâche trahison.
 “ Non, Lindorf, je ne le crois pas, mais j’ai
 “ droit d’exiger de vous de la confiance &
 “ de la sincérité. . . Je m’y perds, & j’avoue
 “ que j’ai craint de vous voir dans le pre-
 “ mier moment Envoyez moi votre
 “ réponse au café d’Orange, rien ne doit
 “ plus vous empêcher d’être sincère ; puis-
 “ que vous êtes aimé, vous n’avez plus
 “ de rival.”

Ch. de M.

Non, mon ami, tout ce que j’éprouvois
 dans cet instant, ne peut se décrire. Quoi !
 j’étois encore aimé de cette charmante &
 constante Matilde ? Quoi ! c’étoit pour moi,
 pour cet ingrat qui l’offensoit, qu’elle refu-
 soit les hommages de Zastrow, de Manteul,
 qu’elle refuseroit *ceux de l’univers*. Cette

phrase soulignée dans le billet de Manteul, étoit sans doute dans la lettre que j'allois lire ; je déployai celle de sa sœur, elle en renfermoit une à mon adresse, dont le caractère m'étoit bien connu ; un mouvement involontaire me la fit approcher de mes lèvres ; j'allois l'ouvrir & jouir de tout mon bonheur, quand une réflexion cruelle vint le troubler & m'arrêter ; c'étoit aux dépens d'un ami que j'allois être heureux, & cet ami étoit dans le cas de me croire perfide ; je ne pus soutenir cette idée. Vous êtes fait, mon cher comte, pour comprendre tout ce que j'éprouvai, même par les souvenirs qu'elle me retraça, c'étoit la seconde fois que l'amour & l'amitié étoient en compromis dans mon cœur ; l'amitié devoit toujours l'emporter ; il me fut impossible de lire mes lettres avant que de m'être justifié auprès de Manteul, avant d'avoir, pour ainsi dire, son aveu. Je les ferrai dans mon bureau, & je me hâtai d'aller le chercher ; je fus d'abord au café qu'il m'indiquoit, il n'y étoit pas encore ; j'aurois dû l'attendre, mais l'attente dans ce moment-là, n'étoit pas supportable, & je préfèrai de le chercher ailleurs ; j'aimois mieux lui parler que de lui écrire : une lettre assez détaillée pour lui donner la

clef de ma conduite n'alloit pas à mon impatience ; cependant comme nous pouvions nous croiser pendant que je le cherchois, je pris le parti de laisser un mot pour lui au café même ; je lui disois seulement : “ quil
 “ me rendoit justice, en me croyant incapable d'une perfidie ; que j'avois, il est
 “ vrai, bien des torts à me reprocher, mais
 “ non pas vis-à-vis de lui, & que Matilde
 “ seule étoit en droit de se plaindre, je le
 “ priois de m'attendre à ce même café, &
 “ je lui promettois toutes les explications
 “ qu'il pourroit désirer ; je l'assurois que je
 “ n'aurois pas un instant de repos qu'il ne
 “ m'eût entendu. Je n'ai pas lû, lui disois-
 “ je, ni ne lirai un seul mot des lettres que
 “ vous m'avez envoyées, que je ne vous
 “ aie vû ; je crois vous prouver par-là le
 “ prix que j'attache à votre estime & à votre
 “ amitié.”

Après avoir remis ce billet au garçon du café, je continuai ma recherche ; je fus à l'hôtel de Prusse, au parc, chez nos connoissances, je le manquai partout, & je revins au café ; j'appris avec chagrin qu'il venoit d'en sortir, & qu'il avoit à son tour laissé un billet pour moi ; on me le donna, & le voici :

“ J’aurois voulu, mon cher Lindorf,
“ vous attendre & vous revoir, mais cela
“ ne m’est pas possible : Lord Cavendish
“ vient de me proposer de l’accompagner
“ aux courses de Newmarket ; il part à
“ l’heure même, & me laisse à peine le
“ temps de vous dire un mot. Vous savez
“ combien je désirois de les voir ces fa-
“ meuses courses : j’accepte donc l’offre de
“ Lord Cavendish avec d’autant plus de
“ plaisir que j’ai besoin de distraction dans
“ ce moment. Votre billet, & plus encore
“ votre empressement à me chercher, avant
“ même que d’avoir lu vos lettres, m’ap-
“ prennent tout ce que je veux savoir à pré-
“ sent ; lisez-les, mon cher ami, & si vous
“ n’êtes pas demain sur la route de Dresde,
“ vous ne méritez pas votre bonheur. Si
“ quelque chose pouvoit altérer mon estime
“ & mon amitié, ce seroit de vous retrouver
“ à Londres ou d’apprendre après-demain
“ que vous y êtes encore. Adieu, mon
“ cher Lindorf, soyez heureux, autant que
“ vous pouvez & devez l’être, avec la plus
“ aimable des femmes ; je vais en chercher
“ une qui lui ressemble, & dont le cœur ne
“ soit pas engagé : si le séjour & les plaisirs
“ de Newmarket ont l’effet que j’en attends,


“ vous aurez bientôt de mes nouvelles ;
 “ donnez-moi des vôtres, & ces détails
 “ que vous m’avez promis : non point à
 “ titre d’explication, je n’en ai plus besoin,
 “ mais comme une confidence bien intéressante
 “ pour votre ami, & celui de Matilde ;
 “ vous avez des torts avec elle, dites vous,
 “ *elle seule a droit de se plaindre.* Ah !
 “ Lindorf, heureux Lindorf ! courez,
 “ voyez-la, & ces torts seront les derniers
 “ de votre vie.”

Ch. de M.

A peine eus-je fini ce billet, que je volai chez Lord Cavendish, espérant les trouver encore ; ils étoient partis en poste, j’hésitois si j’essayerois de les rejoindre . mais des motifs si forts, un sentiment si vif, m’attiroient ailleurs, que je ne pus y résister ; je relus le billet de Manteul, & je compris que puisqu’il me fuyoit, je ne devois pas le forcer à revoir dans les premiers momens un rival aimé. Mais étoit-il vrai que j’étois aimé de cette généreuse Matilde ? Je ne le savois encore que par Manteul, & je brûlois d’en lire la confirmation. Je rentrai donc chez moi, & je lus enfin ces deux lettres que je vais

vous montrer. Vous commencerez, comme je le fis moi-même, par celle de Mlle. de Manteul, quelque vive impatience que j'eusse de lire celle dont la seule adresse faisoit palpiter mon cœur ; je tremblai de l'ouvrir : chaque mot tracé par Matilde étoit un reproche cruel pour ce cœur. Elle ignoroit peut-être mon infidélité, mais en étois-je moins coupable, & l'expression de sa naïve tendresse n'alloit-elle pas ajouter à mes torts, & me rendre odieux à moi-même. Je lus donc d'abord celle-ci : & il la tendit au comte, qui la parcourut.

Mlle. de Manteul débutoit par demander mille pardons à son frère, de lui avoir donné un faux espoir, induite elle-même en erreur, elle avoit cru de bonne foi, ce qu'elle désiroit avec passion, qu'il étoit l'objet secret des sentimens de Matilde. “ C'est votre lettre
“ même, cette lettre que je vous avois de-
“ mandée, & dont j'attendois un si bon effet,
“ qui a détruit toutes mes espérances. Non,
“ mon frère, ce n'est pas vous qui êtes
“ aimé ; Matilde a disposé depuis longtemps
“ de son cœur : elle refuse les hommages
“ de Zastrow, les vôtres ; elle refuseroit
“ ceux de l'univers, & c'est en faveur de
“ votre nouvel ami, de ce baron de Lindorf



“ dont vous me parlez ; elle n’a vu que son
“ nom dans votre lettre, & son émotion a
“ trahi le secret de son cœur, mais ce n’en est
“ pas un pour vous ; vous le savez déjà sans
“ doute, puisque vous êtes aussi lié avec M.
“ de Lindorf, & que vous lui avez ouvert
“ votre cœur, il aura sans doute eu pour
“ vous la même confiance. Il vous aura dit
“ sûrement que depuis plus de deux ans il
“ est engagé avec la jeune comtesse de Wals-
“ tein. C’est d’abord le comte, son frère,
“ intime ami de ce Lindorf, qui désira cette
“ union, mais bientôt leurs cœurs furent
“ d’accord, & Matilde assure qu’il n’y a que
“ sa mort ou l’inconstance de Lindorf qui
“ puisse le rompre ; & que jamais elle ne sera
“ qu’à lui. Votre amour, mon cher frère,
“ devient donc la chose du monde la plus
“ inutile ; je vous connois assez raisonnable,
“ assez généreux, pour être sûr qu’il va
“ changer en amitié, & que vous trouverez
“ même du plaisir à servir en même temps
“ Matilde & votre ami. Vous le pouvez en
“ lui remettant cette lettre, que la pauvre
“ petite ne savoit comment lui faire parve-
“ nir : ce n’est pas elle qui vous le demande,
“ c’est moi qui l’ai voulu ; je pense que c’est
“ le moyen le plus sûr de vous guérir tout-

“ à-coup. Dites, répétez bien à ce Lindorf,
“ que sa seule amie gémit sous l’oppression
“ de sa tante, qu’elle sera forcée d’épouser
“ ce Zastrow qu’elle abhorre, & qu’elle en
“ mourra certainement. Engagez-le à partir
“ à l’instant même, à venir la consoler, la
“ délivrer, l’enlever même s’il le faut ; je
“ ne vois que cela pour la tirer d’affaire ;
“ qu’auroit-il à craindre, puisqu’il est autorisé
“ par le frère ? J’aurois sans doute préféré
“ que ce fût vous, Charles, mais son cœur
“ étoit donné avant qu’elle vînt à Dresde ;
“ n’y pensez donc plus que pour lui rendre
“ un service essentiel à son bonheur, & peut
“ être à celui de votre sœur.”

Cette dernière phrase qui étoit échappée à Lindorf & à Manteul fit sourire le comte, & le confirma dans l’idée qu’il y avoit des motifs qui faisoient agir Mlle. de Manteul. Il rendit la lettre à son ami, qui lui donna celle de Matilde.—Lisez, lui dit-il, & voyez quelle impression dut faire sur mon cœur cette ingénuité si touchante ; il étoit impossible que ce cœur sensible & reconnoissant ne se donnât pas entièrement à celle qui, malgré tous mes torts, m’avoit conservé le sien. Le comte la prit, & la lut.

Dresde, ce. . .

“ Oui, M. le baron, c’est bien Matilde
 “ qui vous écrit, c’est votre amie Matilde ;
 “ elle a tort de vous écrire sans doute, elle
 “ ne devrait pas rompre la première ce beau
 “ silence. Oh ! oui, je sais que j’ai tort, mais
 “ je fais mieux encore que je ne puis m’en
 “ empêcher ; il y a des momens dans la vie
 “ où le cœur parle beaucoup plus fort que
 “ la raison, & l’oblige à se taire ; il dit tant,
 “ tant de choses, qu’on n’entend plus que
 “ lui, & qu’il faut absolument finir par faire
 “ tout ce qu’il veut ; il m’assure par exemple,
 “ que je ferai moins malheureuse quand j’au-
 “ rai conté mes peines à mon ami ; & je
 “ sens déjà qu’il dit vrai. Depuis que j’écris,
 “ il me semble que mes chagrins sont pres-
 “ que changés en plaisirs. Hélas ! ils revien-
 “ dront bien vite, ma lettre finira & mes
 “ tourmens recommenceront, & mon frère
 “ sera toujours en Russie, & Lindorf tou-
 “ jours en Angleterre, & Zastrow toujours
 “ à Dresde, & la pauvre Matilde toujours
 “ persécutée. Ma tante... Elle me demande
 “ seulement l’impossible : ai-je deux cœurs
 “ pour en donner un à ce Zastrow ? & quand

“ j’en aurois mille, ne feroient-il pas tous à
“ celui.... à celui.... Tenez, Lindorf, depuis
“ que cette lettre est commencée, depuis
“ même que j’ai pris la résolution de l’écrire,
“ je n’ai cessé de penser comment je pourrois
“ vous dire tout ce que j’ai à vous dire; pour
“ peu que j’y pense encore, je ne dirai rien
“ du tout, & vous ne me comprendrez point.
“ Je ne veux plus m’occuper de la manière;
“ je vais laisser aller ma plume & mon cœur
“ comme ils voudront: je veux exiger de la
“ sincérité; il faut bien en donner l’exemple...
“ Oui, M. le baron . . . Voilà que je pense
“ encore à la manière. Eh bien oui, mon
“ cher, mon très-cher Lindorf, je vous aime,
“ & je vous aimerai toute ma vie, au moins
“ je le crois, mais quoi qu’il en soit, jamais
“ je ne prendrai d’autres engagemens, & je
“ mourrai *Matilde de Walstein*, ou *Matilde*
“ *de Lindorf*. Que ce projet d’éternelle cons-
“ tance ne vous effraie pas, mon bon ami;
“ il ne vous regarde point; je suis loin d’ima-
“ giner que vous deviez le former aussi; c’est
“ avec moi seule que j’ai pris cet engagement,
“ & non point avec vous. Les hommes, dit-
“ on, peuvent changer autant qu’il leur plaît,
“ sans être moins estimables à leurs propres
“ yeux, ni moins aimables à ceux des fem-

“ mes. Il faut bien que cela soit, puisque mon
 “ frère, le plus sage des hommes, change
 “ d’avis aussi lui, sans qu’on sache pourquoi,
 “ & qu’il semble ne plus aimer sa sœur.
 “ Lindorf, cher Lindorf, tenez-moi lieu
 “ de ce frère qui m’abandonne : il est trop
 “ loin pour que je puisse réclamer son amitié ;
 “ mais la vôtre, Lindorf, viendra sûrement
 “ à mon secours. Conseillez-moi, dites-moi
 “ ce que je puis faire pour éviter un lien
 “ qui me fait horreur ; pour me conserver....
 “ hélas ! à moi-même, si ce n’est plus à
 “ Lindorf, si tout ce qu’on me dit est vrai,
 “ si un nouvel objet.... Mais ce n’est pas
 “ là ce que je vous demande, je le saurai
 “ toujours assez, & cela ne changeroit rien
 “ à ma façon de penser, ni sur vous, ni
 “ sur M de Zastrow, ni sur tous les hom-
 “ mes du monde ; jamais il n’y en aura
 “ qu’un seul pour moi ; je fais cela, qu’ai-
 “ je besoin d’en savoir davantage, dites-moi
 “ seulement que vous serez toujours l’ami
 “ de Matilde. Ce mot d’ami dit tout ; il
 “ m’assure votre bonne-foi, votre franchise,
 “ vos bons conseils, votre empressement à
 “ me répondre, à me tirer de l’inquiétude
 “ cruelle que me donne votre silence, celui
 “ de mon frère, votre absence à tous deux ;

“ & cet abandon, qui ressemble à la fâcherie, à l’oubli, à la mort, & qui causera, s’il duroit plus long-temps, celle de *Matilde de Walslein*.

“ J’ignore même comment je dois adresser cette lettre, & vous la faire parvenir ; en vérité, je ne sais lequel est le plus méchant, de mon frère, ou de vous ; mais vous êtes tous les deux... Vous êtes... tout ce que j’aime au monde, n’est-ce pas comme qui diroit des ingrats ?

Le comte fut attendri en lisant cette lettre, il se reprocha vivement de s’être laissé trop absorber par sa passion pour Caroline, & d’avoir négligé sa sœur ; il n’auroit pas dû s’en tenir à une seule lettre, il devoit penser qu’on auroit pu l’intercepter, il devoit y aller lui-même. Enfin, il en vint à croire que lui seul avoit eu tort. — Vous pouvez juger, lui disoit Lindorf, de l’impression que me fit cette lettre par celle qu’elle vous fait à vous-même — Le comte voulut la lui rendre. — Non, mon ami, gardez-la, & si jamais j’étois assez malheureux pour l’oublier, pour causer encore un instant de chagrin à ma chère Matilde, vous n’aurez qu’à me la montrer, pour me faire tomber à ses pieds.

Je

Je ne balançai pas un moment après l'avoir lue, sur ce que je voulois faire ; voler auprès d'elle, la consoler, réparer mes torts, l'arracher à la tyrannie, lui consacrer ma vie entière, étoient actuellement le seul vœu, le seul projet de mon cœur ; je vis clairement qu'on lui en imposoit, puisqu'elle vous croyoit encore en Russie. Sans doute on interceptoit vos lettres, elle étoit entourée de pièges, de gens dévoués à Zastrow. Le danger me parut pressant, & je résolus de partir dès le lendemain ; Mais quel seul pouvoit me retenir encore, mais je relus son billet, il étoit positif : *Si quelque chose pouvoit altérer son estime & son amitié, c'étoit de différer d'un seul jour mon départ.* Je résolus cependant de ne point me séparer de lui, de ne point quitter l'Angleterre sans avoir levé jusqu'au moindre doute qui pouvoit lui rester sur ma conduite & sur le mystère que je lui avois fait de mes engagements avec Matilde. J'employai le reste de cette journée à lui écrire, à lui faire le récit de tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, depuis l'instant où vous aviez formé le projet de cette union, & je ne lui cachai que le nom de Caroline ; j'avouai que tout ce qu'il m'a-

voit dit de Matilde avoit ranimé mes sentimens pour elle, mais que me rendant justice, & sentant combien j'avois peu mérité qu'elle m'eût conservé les siens, j'étois décidé à les cacher, à réparer mes torts avec elle, en la servant dans sa nouvelle inclination. Ma lettre fut longue & détaillée ; j'écrivois encore, quand un laquais de Manteul, qu'il avoit pris avec lui à Newmarket, entra chez moi, & me remit un nouveau billet de sa part, qu'il m'envoyoit de la première poste. C'étoit une répétition du précédent ; il craignoit qu'il ne me fût pas parvenu, que mon départ ne fût différé, & se servoit des motifs les plus forts pour le hâter, pour achever de m'ôter toute espèce d'inquiétude sur son compte ; il m'assuroit, “ qu'il regardoit cet
“ événement comme un bonheur : trop
“ jeune encore pour se marier (il n'a pas
“ vingt ans), il auroit fait une folie que
“ Matilde seule pouvoit excuser ; l'idée
“ d'être aimé d'elle lui avoit fait tourner la
“ tête ; la certitude du contraire, lui rendoit la raison & la liberté, il alloit en
“ profiter, pour s'instruire & s'amuser en
“ voyageant encore quelques années ; il
“ espéroit de me revoir une fois l'heureux

“époux de la plus aimable des femmes :
 “quels que fussent les motifs qui m’éloi-
 “gnoient d’elle & les torts que je me re-
 “prochois, il étoit sûr que je n’aurois
 “qu’à la voir pour sentir tout mon bon-
 “heur ; il me connoissoit trop d’ailleurs,
 “pour croire que je balancerois un ins-
 “tant à voler à son secours, ne fut-ce
 “même qu’à titre d’ami, si je n’étois plus
 “libre d’accepter celui qui m’étoit offert.
 “Il finissoit par me dire que son laquais
 “avoit ordre de ne le rejoindre qu’après
 “m’avoir vu monter dans ma chaise de
 “poste.”

Je lui remis l’immense lettre que j’avois
 écrite à son maître, & il repartit pour New-
 market au moment où je m’éloignai de
 Londres. Ma traversée fut très-heureuse &
 très-prompte, le vent étoit favorable. Je
 trouvai Varner à Hambourg, qui attendoit
 depuis trois semaines qu’un vaisseau pût
 mettre à la voile ; ils étoient tous retenus
 dans le port par les vents contraires, &
 le bon Varner gémissoit de ce retard ; il
 me remit votre billet, & mon banquier,
 que je vis le jour même, me donna la
 lettre qui l’avoit suivi ; tous les deux étoient
 également pressans ; vous exigiez le retour

le plus prompt, sans en expliquer les motifs ; mais avois-je besoin de les savoir ? vous ordonniez, je devois obéir ; & si je n'eusse pas été en chemin, je m'y serois mis à l'instant même. Comment vous avouer cependant, qu'un sentiment que je condamnai, mais auquel je ne pus résister, me fit prendre la route de Dresde plutôt que celle de Berlin ; je ne puis l'excuser qu'en croyant que ce fut un pressentiment, mais pour le moment, je cherchai à me faire illusion, à me persuader qu'un retard de quelques jours au plus, ne pourroit vous faire aucune peine, au lieu que le moindre retard pouvoit influer sur le sort de Matilde ; je voulois la voir, la déterminer à me suivre, & vous l'amener. J'osai même alors interpréter ces deux lettres si pressantes, cet ordre si positif de me rendre auprès de vous sans délai ; sans doute Matilde en étoit l'objet, & je répondois à vos intentions, en volant à son secours, avant même de vous voir. Je ne m'arrêtai donc à Hambourg, que le temps nécessaire pour avoir de bons chevaux. Vous savez le reste, mon cher ami, comme je rencontrai M. de Zastrow, & quelle fut ma surprise en voyant sortir Matilde de cette chaise de poste ; mais ce

que je n'ai point osé vous dire devant elle, c'est combien sa figure charmante me frappa, m'étonna, m'enchantait; combien elle me parut au-dessus, & de ce que Manteuil m'avoit dit, & de ce que j'avois imaginé; son émotion, son trouble, qui l'embellissoient encore; les premiers mots qu'elle prononça, avec une expression de tendresse, un sentiment, une amey, qu'il est impossible de rendre. Je la vois encore s'élançant de cette voiture, accourir les bras ouverts; je l'entends prononcer: Lindorf, cher Lindorf, c'est votre Matilde qu'on veut vous enlever, & qui ne veut être qu'à vous. Cette ame innocente & pure est au-dessus du soupçon; elle aime, elle est donc sûre d'être aimée: une année de silence, tout ce qu'on n'a cessé de lui dire, tous mes torts apparens & réels, n'ont point ébranlé sa constance; elle me voit, ils sont tous oubliés, il ne lui reste pas même l'ombre d'un doute: & quand ses sens l'abandonnerent, quand elle se laissa tomber dans mes bras, foible, pâle, inanimée, & ses yeux charmans fermés à demi, comme elle me parut intéressante, avec quelle ardeur je fis le vœu de lui consacrer ma vie! J'ose vous l'avouer, mon ami, en la portant dans la

maison de poste, ce fut sur ses lèvres que je le prononçai, & je n'oublierai jamais le sentiment délicieux que j'éprouvai.

Mon combat avec Zastrow, ma blessure, notre voyage, les soins touchans qu'elle a pris de moi ; son esprit, ses grâces, sa charmante naïveté, tous les instans enfin que j'ai passés auprès d'elle, ont augmenté mon attachement, & cimenté l'impression qu'elle me fit au premier instant ; je n'ai pu cependant me défendre d'un peu d'émotion en revoyant Caroline ; mais elle étoit d'un autre genre que celle qu'elle me faisoit éprouver l'été passé ; un regard de Matilde l'eut bientôt dissipée, & j'ose assurer que ce sera la dernière. Je m'aperçus d'abord avec la joie la plus vive, que vous étiez aimé, & dès cet instant je ne vis plus dans Caroline qu'une sœur chérie & l'épouse de mon ami, de mon frère. . . . Cher comte, vous avez lu dans mon cœur, & vous ne tarderez pas, j'espère, à m'accorder ce titre précieux, que je mérite par mes sentimens, & que j'ambitionne comme le comble du bonheur. — Et moi, lui dit le comte en l'embrassant tendrement, je ne croirai le mien complet, que lorsque Matilde & Lindorf seront heureux comme moi ; il me

tarde d'arriver & de serrer ces nœuds, qui ne me laisseront plus rien à désirer. Il lui raconta à son tour tout ce qui avoit précédé sa réunion avec Caroline. Lindorf frémit à l'idée du divorce qu'il avoit projeté. — Grand Dieu ! lui dit-il, & vous pouviez penser que j'accepterois un tel sacrifice ? que je voudrois être heureux aux dépens de Walstein ? — Il s'agissoit du bonheur de Caroline, devions-nous balancer à l'assurer ? la lettre que je vous écrivois & qu'elle devoit vous remettre à votre arrivée, auroit levé tous vos scrupules ; votre amitié, votre délicatesse auroient cédé aux motifs les plus pressans, les plus décisifs. Non, Lindorf, mes mesures étoient bien prises, & vous n'auriez pu résister. — Ne me demandez point ce que j'aurois fait, reprit Lindorf ; heureusement vous ne m'avez pas mis à cette dangereuse épreuve ; j'aime, je l'avoue, être votre frère ; vous seul méritiez Caroline, elle seule pouvoit récompenser vos vertus . . . & peut-être Matilde convient-elle mieux à votre ami Lindorf. — Elle ignore sans doute, lui dit le comte, que Caroline ait été sa rivale ? — Elle n'ignore rien, interrompit vivement Lindorf ; Matilde n'a-t-elle pas à présent le

droit de lire dans mon cœur, d'en savoir tous les secrets, d'en connoître tous les replis ? ne lui devois-je pas l'explication de mon refroidissement, de mon silence, de mon voyage en Angleterre ? aurois-je pu lui en imposer, la tromper ? Non, c'étoit impossible : j'en avois peut-être formé le projet ; mais c'étoit avant que de la revoir, avant que de l'entendre. Sa noble franchise, sa candeur appellent irrésistiblement la confiance & la sincérité.

Dès que nous fûmes seuls dans la chaise de poste, elle me parla de vous, de votre mariage ; elle me demanda si je connoissois sa belle-sœur ? L'aveu des sentimens qu'elle m'avoit inspirés, & la confiance la plus entière fut ma réponse. Je lui racontai tout ce qui s'étoit passé, & je la vis par degrés s'attacher à Caroline ; loin d'éprouver aucune jalousie, aucune aigreur, elle n'eut que le désir de la connoître, & de la prendre pour modèle.—Combien je t'aimerai cette charmante Caroline, me disoit-elle ; elle fera le bonheur de mon frère, elle m'apprendra à fixer mon cher Lindorf, elle sera mon amie . . . Et depuis qu'elle l'a vue, elle m'a dit, avec ce ton de la vérité qui ne peut laisser aucun doute : ah Lindorf ! combien vous êtes justifié à mes yeux ; je

ne vous pardonnerois pas de l'avoir vue avec indifférence. Voilà votre sœur, mon cher comte ; jugez si je dois l'adorer ?

Arrivés à Berlin, le premier soin du comte fut de présenter au Roi, sa sœur & son ami, en lui demandant son approbation pour leur union : dès qu'il l'eut obtenue, l'heureuse famille se rendit à la terre que le comte possédoit à quelques lieues de Berlin, celle où Caroline étoit allée le joindre, & dont Justin étoit concierge ; & là, dans la chapelle du château, le mariage fut célébré, sans autre témoin que le comte, la comtesse, & quelques villageois. En sortant de l'église, Louise vint faire son compliment à Lindorf, elle lui fut présentée par Caroline ; c'étoit encore un moment d'épreuve, elle fut favorable à Matilde ; le dernier sentiment qu'on éprouve est toujours celui qui paraît le plus vif. Il regarda sans émotion les deux charmantes femmes qui lui en avoient fait éprouver de si vives, & serrant la main du comte, qui se trouvoit près de lui ; c'est dans ce moment, lui dit-il, que je puis vous assurer que je suis digne d'être votre frère. J'ai été passionné de Louise, j'ai adoré Caroline, mais j'aime ma chère Matilde, & je sens que c'est pour la vie.

CONCLUSION.

NOUS dirons encore à ceux qui aiment à tout savoir, que Lindorf pensa toujours ainsi, & que malgré sa légèreté naturelle qui l'entraîna peut-être à des infidélités passagères, il fit le bonheur de son aimable compagne, parvint aux premiers grades militaires, & se distingua dans plusieurs occasions.

Nous leur dirons que le comte de Walfstein fut l'appui du trône, l'ami de son Roi, le protecteur du peuple, le soutien des malheureux, & qu'il trouva dans l'amour constant de sa chère Caroline, dans la bonne conduite de ses enfans, la récompense de ses vertus. Et Caroline ? . . . Caroline adorée, chérie, respectée comme elle méritoit de l'être, fut la plus heureuse ainsi que la plus aimable des femmes.

Nous leur dirons que M. de Zastrow, piqué de ce que ses grâces parisiennes, entées sur un fond germanique, ne plaisoient qu'à Mlle. de Manteul, qui ne lui plaisoit plus ; retourna à Paris, y retrouva

ses bons amis de jeu, ses bonnes fortunes de théâtre, & les vit avec tant d'affiduité qu'il mourut au bout d'une année, absolument ruiné : sa tante vit seulement alors, que Matilde pouvoit avoir eu raison de le refuser, elle lui pardonna, & la fit son unique héritière.

Mlle. de Manteul entra d'abord dans un chapitre ; puis elle postula une place de dame d'honneur à la cour, l'obtint, & put à son gré, dans ces deux états, exercer son esprit d'intrigue.

Son aimable frère, ce jeune & bon Manteul, qui nous intéresse, & que nous avons laissé aux courses de Newmarket, y vit Lady Sophie Seymour, cousine germaine du comte & de Matilde : elle ressembloit beaucoup à cette dernière. Manteul trouva qu'il n'avoit rien perdu, d'autant plus que Lady Sophie, l'aima comme Matilde aimoit Lindorf. Le comte, dans un voyage qu'il fit à Londres avec Caroline, eut le plaisir de former cette union, & de faire encore deux heureux.

On veut peut-être savoir aussi comment tous les détails de cette intéressante histoire sont parvenus à ma connoissance & à celle du public. Des affaires particulières m'ayant appelé à Berlin, je fus recommandé par M.

de Kate, gentilhomme Russe, au comte de Walftein, qu'il avoit connu lors de son ambassade en Russie. Le comte me présenta à son épouse & à sa sœur; cette aimable famille me combla de politesses, & me rendit le séjour de Berlin si agréable, que j'y passai près de deux années. Je vécus avec eux pendant tout ce temps-là dans la société la plus intime, sans y éprouver jamais un seul instant d'ennui : la conversation du comte, toujours variée, toujours instructive, animée par sa douce philosophie, par l'énergie de son ame; la sensibilité si touchante & si vraie de Caroline, & ses talens enchanteurs qu'elle cultivoit avec soin; la gaieté, la vivacité, la complaisance du bon Lindorf; la charmante matinerie de Matilde qui faisoit ressortir son esprit & ses grâces sans nuire à la bonté de son cœur; toutes ces différentes manières d'être aimable formoient les contrastes les plus piquans & les plus variés, sans altérer leur union. Ils ne se quittoient point à Berlin, ils occupoient dans le même hôtel deux corps de logis différens, & l'été ils se réunissoient dans leurs terres : je fus avec eux à Walftein, à Risberg, à Rindaw.

Une soirée d'automne, nous étions ras-

semblés en famille, dans le charmant pavillon du jardin; je demandai l'explication des peintures, le comte me la donna. Caroline attendrie au souvenir de son amie, ne put retenir ses larmes; le comte s'approcha d'elle, il ne lui dit rien, mais il la serra dans ses bras avec l'expression du sentiment le plus tendre: Caroline effaya ses yeux, sourit à son époux, & lui dit un instant après: "Que ne peut-elle voir comme sa Caroline est heureuse!" Dans un autre coin du pavillon, Lindorf & Matilde folâtroient avec le fils aîné du comte, âgé de trois ans, & leur fille à-peu-près du même âge; on ne savoit lequel étoit le plus enfant & faisoit le plus de bruit; j'étois au milieu de ces deux groupes, je les considérois avec attention; surprise de voir les caractères de ces époux si parfaitement assortis. Le comte & Caroline se convenoient aussi bien l'un à l'autre que Lindorf & Matilde. J'en fis la remarque avec eux, & j'ajoutai que la sympathie avoit assurément agi sur leurs ames, & décidé leurs penchans, au premier instant qu'ils s'étoient vus. Je le disois de bonne foi, ignorant leur histoire, & jugeant d'après leurs sentimens actuels. Caroline sourit encore, en regardant le comte, qui s'étoit assis près d'

elle , & lui prenant une main qu'elle serra contre son cœur. Vous aurez donc peine à croire , me dit-elle , que je reçus cette main chérie en frémissant , & que mon premier soin fut de m'éloigner de lui pendant plus d'une année ? — Et croyez-vous , interrompit le comte , que j'ai sollicité avec instances un divorce , & que je l'ai même obtenu ? — Si je voulois parler , dit Lindorf , je pourrois peut-être aussi surprendre madame. — Taisez-vous , mon cher , lui dit Matilde , en posant la main sur sa bouche , je veux ignorer toutes vos perfidies ; laissez-moi raconter à Madame que je suis la seule ici qui n'ait rien à se reprocher : toujours tendre & fidelle comme une colombe , je n'ai pas donné l'ombre d'une inquiétude à ce que j'aimois ; je l'ai dit cent fois , il n'y a ici que moi de bien sage , de bien raisonnable..... Très-surprise de ce que je venois d'entendre , je priai mes amis de me développer ce mystère ; mais je compris à leur réponse , que ce récit ne pouvoit pas se faire devant tous les intéressés. Cependant ma curiosité étoit vivement excitée , & je persécutai chacun d'eux en particulier : Caroline me jura qu'elle se rappeloit à peine du temps où elle n'aimoit pas son mari , & que souvent

elle ne pouvoit croire que ce temps eût existé. — Matilde ne savoit presque rien. Le comte étoit trop occupé ; enfin il me dit de m'adresser à Lindorf , auquel il avoit donné toutes les lettres. Il ajouta : nous nous sommes amusés la première année de notre réunion , lorsque les événemens étoient encore récents , à écrire chacun notre histoire ; en disant au plus près de notre conscience ce que nous avions éprouvé dans telle ou telle circonstance. Tous ces papiers ont été remis à Lindorf , qui s'est chargé de les rédiger ; je crois qu'il l'a fait , mais jusqu'à présent il n'a point voulu nous montrer son ouvrage ; peut-être aura-t-il plus de déférence pour vous. Je me préparois à en parler à Lindorf , mais il me prévint ; dès le lendemain il entra chez moi , son manuscrit à la main. — Vous avez paru désirer , me dit-il , de nous connoître à fond ; on n'a point de secret pour une amie comme vous , & je vous apporte l'histoire de notre vie & de nos sentimens. Ce manuscrit n'a d'autre mérite que l'exacte vérité , & pour vous celui que peut lui donner l'amitié. Je vous le laisse , emportez-le dans votre patrie ; il vous rappellera quelquefois vos bons amis de Berlin , & vous vous croirez avec eux.

en le lisant. On comprend combien je re-
merciai l'aimable Lindorf du présent qu'il
me faisoit, dont je sentoie bien tout le prix.
Mais, lui dis-je, pourquoi le comte, Car-
line, Matilde, ne l'ont-ils point vu? Ils
l'ont vu & composé autant que moi, me
répondit-il; je puis vous montrer que j'ai
travaillé exactement d'après ce que chacun
d'eux avoit écrit; j'ai seulement supprimé
les répétitions, donné une suite à ces dis-
cours réités, & c'est ce que j'ai craint de
leur laisser voir. Le comte m'auroit grondé,
d'avoir été trop vrai sur ses vertus; vous
savez comme il est modeste. Caroline, d'a-
voir plaisanté sur son père & sur son amie.
Et Matilde. Eh bien; Matilde auroit
trouvé peut-être son Lindorf bien léger;
j'aime mieux qu'elle ignore un défaut dont
elle m'a corrigé. Au surplus, j'abandonne
le tout à votre prudence; ce manuscrit est
à vous, faites en ce que vous voudrez. Je
lui promis de le garder pour moi seule,
tant que je serois à Berlin; & j'étois près
de mon départ. Revenue chez moi, je me
fais occupée délicieusement à l'arranger à
ma manière, & je n'ai pu résister à faire
partager au Public, une partie du plaisir que
cet intéressant petit Ouvrage m'a fait éprou-

ver. Je ne fais si mon amitié pour cette aimable famille me fait illusion, mais il me semble, qu'après avoir lu leur histoire, on les aimera comme moi. La vérité, d'ailleurs, & la simplicité, ont toujours le droit d'intéresser. Heureuser, si les vertus & le bonheur du comte de Walstein, inspiroient à quelques jeunes gens le désir de l'imiter !

F I N.

